ROBERT WILTON

LES DERNIERS JOURS DES ROMANOF

Illustré de plusieurs photographies inédites

Inscription cabalistique relevée dans la chambre du crime

ES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie.
RUE HAUTEFE LLE, 21
PARIS

Septième éd.

LES

DERNIERS JOURS DES ROMANOF

Verhás András 1918 VII/15e
őrségen

« Verhas Andras de garde le 15-VII-1918. »

Inscription hongroise relevée sur le mur de la terrasse de la maison Ipatief.

Belsatzar ward in selbiger Nacht
Von selbigen Knechten umgebracht.

« Dans la même nuit Belsatzar fut assassiné par ses gens. »
(Tiré du *Belsazzar* de Henri Heine.)

Inscription relevée dans la chambre du crime.

ROBERT WILTON

LES DERNIERS JOURS DES ROMANOF

LE COMPLOT GERMANO-BOLCHÉVISTE RACONTÉ PAR LES DOCUMENTS



LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie. — RUE HAUTEFEUILLE, 21
PARIS

Au mois de juillet 1916, lors de l'offensive contre Baranovitchi, trois divisions russes attendaient dans la forêt de Skrobovo, entre Minsk et Wilno, le signal d'attaquer les lignes allemandes. A 2 heures du matin, moment fixé pour le départ des vagues d'assaut, un ouragan de mitraille, de schrapnells, de gaz asphyxiants transforma la forêt en un enfer. Les balles en frappant les arbres produisaient une résonnance qui donnait l'impression d'une attaque à revers. Beaucoup d'officiers, se trouvant debout pour commander leurs hommes, furent atteints les premiers. Les soldats à demi protégés par des tranchées de fortune qu'ils n'avaient pas encore quittées, se croyaient enveloppés et allaient fuir, compromettant ainsi le sort de l'attaque.

Dans l'obscurité, un homme, un civil, se dresse, rassure les soldats, les adjure de tenir bon. C'était un Anglais, correspondant de guerre du *Times*, qui avait voulu être le premier à entrer dans les territoires reconquis par les Russes, et marchait avec le bataillon d'un de ses amis.

Pendant plusieurs heures il prit le commandement virtuel de ces troupes soumises à une effroyable mitraille, et sut si bien leur rendre leur sang-froid, que les soldats de son bataillon furent les premiers à lui demander de ne pas trop s'exposer en restant debout.

Lorsqu'un officier d'une autre compagnie vint remplacer le Chef de Bataillon mortellement frappé dès le début de l'action, le Correspondant du *Times* prit le blessé sur ses épaules et

sous un tir de barrage d'une violence inouïe le transporta au loin de la forêt et lui fit donner les premiers soins...

Cité à l'ordre de l'armée, cet Anglais reçut la croix de Saint-George ; c'était la première fois qu'un civil était honoré de cette distinction exclusivement militaire, et l'Empereur dut modifier en sa faveur les statuts de l'ordre.

C'est à cause de cette circonstance exceptionnelle, qu'au mois de novembre 1916, l'Empereur apprenant que Mr. Robert Wilton se trouvait au Grand Quartier, tint à le recevoir et l'invita à déjeuner.

Ce fut l'unique entrevue entre l'Empereur et le Correspondant du *Times*. Celui-ci n'appartenait pas à l'entourage de la Cour.

Né en Angleterre, élevé en Russie, ses idées libérales ne le faisaient pas bien voir des cercles réactionnaires. Il connaissait la Russie comme un Russe, mais sa qualité d'étranger le rendait indépendant de tous les partis : plus tard il en donna la preuve dans un livre remarquable sur la Révolution [1].

Lorsque Mr. Robert Wilton nous raconte la tragédie des Romanof, lorsqu'il nous fait vivre heure par heure, minute par minute, le drame le plus angoissant des temps modernes, son récit est empreint d'une telle impartialité que la conviction pénètre dans les esprits ; nous ne lisons pas, nous voyons ; la famille impériale vit, souffre, se résigne sous nos yeux; et quelle que soit notre opinion, nous nous inclinons avec respect devant ces martyrs tombés victimes de leur fidélité à l'Alliance.

M. de Vaux Phalipau.

1. *Russia's Agony*, Londres, 1918 ; New-York, 1919.



Portraits de la famille impériale trouvés dans la maison Ipatief où elle fut assassinée.

En haut : à droite l'Empereur et le Tsarevitch d'après un portrait à l'huile de 1913, à gauche l'Impératrice et Alexis, Alexis et ses camarades de jeu, la Grande-Duchesse Tatiana, au milieu la Grande-Duchesse Marie. En bas : l'Empereur entouré de ses filles, le Tsarevitch avec son épagneul Joy, à gauche le commandant du Palais. (*Photo prise probablement pendant la guerre au G. Q. G.*)

AVANT-PROPOS

Ce récit a suscité un émoi très vif aussitôt après sa publication à Londres. L'intérêt s'est manifesté à l'étranger non moins qu'en Angleterre : de plusieurs pays on demanda des traductions. J'ai tenu à écrire la version française moi-même, afin que bon nombre de mes lecteurs fussent assurés d'une interprétation fidèle et complète *de mon œuvre. J'ai fait la traduction des procès-verbaux, confirmant mon récit, d'après les originaux russes. L'exactitude du travail a peut-être nui à sa forme littéraire. Je demande l'indulgence du lecteur français.*

Ce récit, ces documents, représentent assurément un des chapitres les plus émouvants de l'histoire révolutionnaire. La mentalité, les méthodes bolchevistes s'y révèlent d'une façon éclatante.

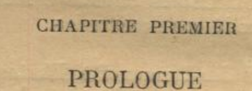
J'ai fait de mon mieux pour garder le rôle de chroniqueur impartial. La vérité est trop triste — trop invraisemblable, dirai-je, — pour qu'on y ajoute.

ROBERT WILTON.

Londres, novembre, 1920.

PREMIÈRE PARTIE

LE RÉCIT



CHAPITRE PREMIER

PROLOGUE

La vérité sur la fin cruelle du tsar Nicolas II et de sa famille est fidèlement rapportée ici.

Ce récit est basé sur l'enquête de l'auteur, sur les dépositions des témoins et des assassins, sur les données d'une instruction judiciaire approfondie et concluante.

L'heure de la justice n'a pas encore sonné, mais lorsque les coupables rendront leurs comptes, le procès ne pourra ni diminuer les accusations, ni infirmer les preuves établies.

En attendant, on cherche de part et d'autre à étouffer ou bien à dénaturer la vérité, car trop d'intérêts puissants sont en jeu...

La Famille impériale, entourée de quelques serviteurs fidèles, était détenue par les Bolcheviks dans une maison d'Ekaterinebourg, en butte à de mauvais traitements, soumise à une véritable torture morale.

Dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918, sans aucun simulacre de jugement, tous ces malheureux — onze personnes en tout — furent conduits dans une salle basse et tués à coups de revolver; puis les cadavres emportés dans les bois et complètement détruits.

Le lendemain, les Grand-Ducs emprisonnés aux environs de Perm périrent. Le frère du Tsar avait

déjà disparu. Les autres Romanof, encore prisonniers à Petrograd, partageaient le sort de Nicolas II six mois après.

Le gouvernement des Soviets à Moscou a organisé et commandé ces boucheries.

Le massacre des Romanof à Ekaterinebourg se produisit neuf jours avant l'arrivée des forces anti-bolchevistes. Or, un communiqué des Soviets de Moscou en date du 20 juillet annonça « l'exécution » du Tsar, justifiée, soi-disant, par l'offensive des « blancs », tout en affirmant que la Tsarine et les enfants étaient en lieu sûr.

Il est hors de doute, Nicolas II a péri parce qu'il tenait à rester fidèle à son peuple et à ses engagements envers les Alliés. Les Allemands lui firent les propositions les plus attrayantes, lui assurant le salut pour toute la famille Romanof, le trône pour son fils. Il devait seulement accepter leur aide. Les Bolcheviks disparaissaient ainsi, chassés par la main qui les avait envoyés détruire la Russie. Nicolas II devina le piège ; il refusa le salut acheté au prix de son honneur.

Dans ses *Souvenirs de Guerre*, le maréchal von Lüdendorff a souligné le plan allemand : « Nous pouvions renverser le gouvernement des Soviets et aider à l'établissement en Russie d'autres pouvoirs. C'eût été pour l'ensemble de la conduite de la guerre un succès important. Avec un nouveau gouvernement russe on aurait pu conclure de nouveaux arrangements au sujet de la paix de Brest ». On comprendra la nature de ces « nouveaux arrangements » : c'était la Russie attelée au char allemand pour l'écrasement de la France ; c'était la victoire tudesque inévitable...

Chargé d'une mission en Sibérie, je me suis

trouvé à Vladivostok, au mois de mars 1919, avec le général Diterichs. Il venait de la part de l'amiral Koltchak remettre au commodore anglais les reliques (bijoux, vêtements, etc.), provenant de la Famille impériale, pour être transmis aux parents en Europe. Nous étions de vieilles connaissances du front russe. Le général avait conduit vers l'est les échelons tchèques ; ensuite il avait pris le commandement du front ouralien ; mais par suite d'intrigues il avait dû quitter les armées, pour s'occuper de l'affaire impériale en simple adjoint du juge d'instruction.

Devenu son compagnon de voyage, j'ai suivi le général pendant toute l'année 1919 si lourde d'événements tragiques.

Un mois plus tard j'étais à Ekaterinebourg. Nous y trouvâmes Nicolas-Alexeievitch Sokolof, le juge d'instruction nommé récemment. Grâce à ma passion pour la chasse, qu'il partageait, nous nous sommes vite liés.

La chasse de printemps se pratique chez les Russes en petit comité parmi les solitudes des grandes forêts. Pour Sokolof ces excursions étaient un repos salutaire et utile, car souvent il y trouvait les solutions de problèmes accumulés dans son dossier. C'est ainsi que j'ai pu suivre pas à pas le lent travail de l'enquête.

N.-A. Sokolof — je l'atteste en toute conscience — cherchait la vérité et rien que la vérité, sans s'occuper des idées préconçues. Car dans cette affaire les intérêts de parti étaient fortement engagés : les uns y voyaient un crime politique, les autres prétendaient y voir un simple fait divers révolutionnaire.

On comprendra l'importance toute particulière de la personnalité du juge d'instruction dans un procès pareil.

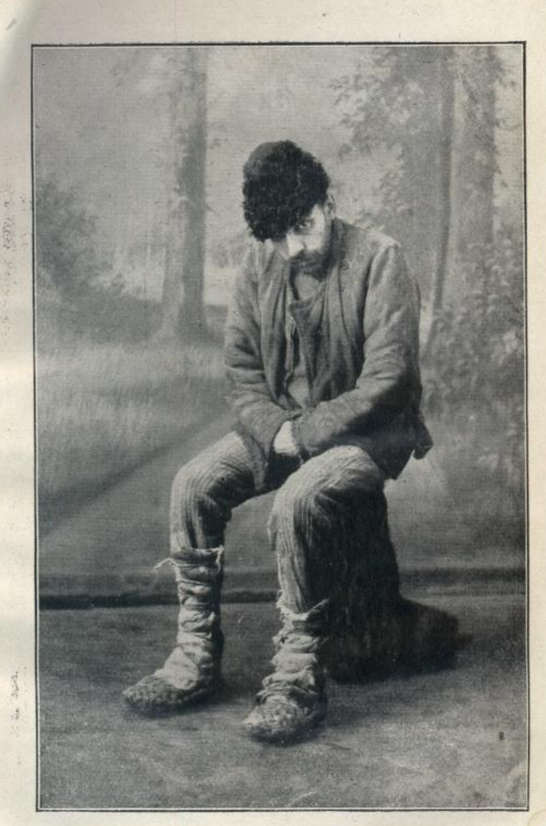
La première enquête commença à la fin de juillet, quelques jours après l'assassinat. A ce moment Sokolof s'enfuyait de sa maison de Penza pour ne pas servir les Bolcheviks, et après de longues semaines réussit à traverser à pied l'Oural, ayant échappé par miracle à mille dangers. Un vieux paysan vêtu de loques, se soutenant à peine sur ses pieds nus en sang, venait se réfugier chez les « blancs » ; c'était le jeune magistrat de Penza, déjà célèbre par le talent avec lequel il instruisait les affaires difficiles.

A Omsk on l'a tenu à l'écart ; le gouvernement de Koltchak, issu du Directoire socialiste révolutionnaire d'Oufa, n'avait que faire d'un fonctionnaire qui ne cachait point sa fidélité à la monarchie.

Pour la plupart des ministres l'assassinat du Tsar semblait un événement fâcheux mais sans importance ; ils souhaitaient voir l'affaire classée sans incidents...

L'enquête fut d'abord confiée à M. Namëtkine, juge d'instruction se trouvant à Ekaterinebourg. Il fit preuve d'une perspicacité et d'un zèle par trop insuffisants. Le 8 août on lui enleva d'office l'affaire pour la confier à M. Sergueief, juge au tribunal. Pendant six mois ce magistrat a mené une instruction hésitante, se prêtant aveuglément à tous les racontars répandus par les agents bolchevistes, sans aller une seule fois à l'endroit indiqué par maints témoignages comme sépulture des victimes — négligence impardonnable qui a failli faire avorter l'enquête.

Lorsque le scandale causé par ces agissements devint trop éclatant, Sokolof fut enfin nommé. L'amiral Koltchak — devenu Directeur Suprême au mois de novembre — avait patienté jusqu'au mois de février, ne voulant pas donner l'ordre au titulaire



Nicolas Alexeievitch Sokolof, juge d'instruction chargé par l'amiral Koltchak d'enquêter sur le crime, sous le travestissement qui ui permit de traverser les lignes Rouges.

III

LES ASSASSINS ET LEURS COMPLICES

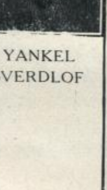


CHTCHEKINE

SAFAROF

YANKEL SVERDLOF





VOLKOF (?)

YANKEL YOUROVSKI

socialiste du ministère de la justice de cesser la comédie macabre de l'instruction Sergueief.

Le dossier de ce magistrat contenait pourtant les indices les plus précis pour la reconstitution du crime. Il ne fallait pas longtemps à un esprit impartial et compétent pour démêler l'écheveau et suivre les bonnes pistes. Sokolof a pu réparer les fautes de son prédécesseur. Il était temps, car les « rouges » reprenaient bientôt les lieux du crime, et ainsi auraient disparu à tout jamais les dernières traces de leurs forfaits.

Les Bolcheviks craignaient surtout que la vérité ne fût divulguée au peuple russe, car ils le connaissaient trop bien pour ajouter une foi absolue à sa conversion aux idées communistes. Leurs agents devaient par tous les moyens dénaturer le véritable sens de l'acte commis à Ekaterinebourg, afin de détourner la colère du peuple.

Ayant pris toutes les mesures pour détruire les cadavres, ils répandaient assidûment la légende d'un jugement populaire condamnant le Tsar à mort, soi-disant pour avoir trahi la cause russe, tout en insistant sur la survivance des enfants.

Les traîtres dans l'administration Koltchak ont sournoisement encouragé ces manœuvres. On a prétendu avoir trouvé à Perm la Grande-Duchesse Anastasie vivante[1] ; on a fait circuler des histoires équivoques sur les autres filles du Tsar.

Plus tard le gouvernement bolcheviste organisa un faux procès contre les socialistes révolutionnaires coupables, prétendait-il, d'avoir massacré la Famille

1. Cette prétendue survivante, suppliciée par les Rouges, fut plus tard déterrée, on a reconnu le cadavre d'une prostituée connue à Perm sous le nom de Nastia Vorovka (Anastasie la Voleuse) !

impériale, pour en jeter le blâme sur les Bolcheviks.

J'ai longuement étudié les lieux du crime d'Ekaterinebourg, commençant par la maison Ipatief, homonyme macabre du monastère de Kostroma où le premier Romanof reçut la nouvelle de son élection au trône. Sokolof m'y conduisit.

Il m'expliqua avec une précision n'admettant aucun doute les péripéties du drame. Sur les murs de la chambre basse, j'ai constaté des éclaboussures de sang, oubliées par les Bolcheviks lors du lavage des locaux; j'ai vu les inscriptions obscènes, les dessins tracés par les geôliers russes; j'ai lu d'autres inscriptions en allemand, en magyar, en hébreu...

Autour du puits de mine, à une quinzaine de kilomètres hors la ville, lieu sinistre de l'incinération des onze cadavres, j'ai trouvé en grattant le sol des pierres précieuses ayant appartenu aux jeunes Grandes-Duchesses.

Les bois avoisinants avaient été cernés par les « gardes-rouges » pendant le travail des croque-morts. Des villageois, des citadins en villégiature, restés isolés pendant trois jours, ont raconté leurs observations aux « blancs ». Les paysans, survenus immédiatement après le départ des vampires rouges, trouvaient dans l'herbe, dans la cendre des bûchers, dans la boue, des bijoux splendides et d'autres objets échappés au feu, dont le caractère était tel que ces gens simples, qui ne savaient rien de la mort des Romanof, s'écrièrent : « C'est le Tsar que l'on a assassiné et brûlé ici. » Honnêtement ils ont rendu les bijoux en faisant leurs dépositions.

Namëtkine se borna à constater l'exactitude de ces premiers témoignages ; on l'a destitué... Sergueief fuyait cet endroit comme la peste ; il craignait, disait-il, les rôdeurs qui fréquentaient le bois.

La chute d'Omsk devenue imminente, Sokolof emportait le dossier. Le général Diterichs quittait son commandement bientôt après, parce que Koltchak avait encore ajourné l'évacuation de la capitale demandée par Diterichs. Je partis avec lui quelques jours avant l'entrée des rouges.

Nous retrouvâmes Sokolof à Tchita, capitale de la Transbaïkalie et quartier-général de l'atamane cosaque Semenof, qui cherchait à reconstituer les débris du gouvernement de Koltchak sous sa propre autorité. Sokolof devint bientôt suspect aux yeux des sémenovistes. Ces derniers voulaient s'appuyer sur le prestige des Romanof ; or Sokolof détenait les preuves que toute la Famille avait péri. Cela gênait leur politique. Le malheureux dut fuir pour ne pas compromettre le salut du dossier et de sa propre personne.

A Harbine nous nous sommes retrouvés quelques semaines plus tard. Là un mouvement bolcheviste parmi les cheminots russes amena la grève générale. Il fallait sauver le dossier. On le cachait dans mon wagon. Sokolof y venait lui-même. Depuis la fuite d'Omsk, j'avais gardé sur mon wagon le drapeau anglais, mais il n'y avait pas de soldats anglais à Harbine. Nous étions exposés à un coup de main ; chaque nuit nous montions la garde...

Pour le dossier et pour Sokolof il n'y avait qu'un moyen de salut : partir en Europe. Vers la mi-mars se sont réunis chez moi les généraux Diterichs et Lohvitsky et N. A. Sokolof. A la suite de cette conférence j'ai accepté la mission d'aider ce dernier pendant son voyage et de prendre sous ma sauvegarde un exemplaire du dossier...

Nous sommes partis de Harbine le 22 mars, sitôt la grève terminée.

CHAPITRE II

LA SCÈNE ET LES ACTEURS

L'assassinat des Romanof n'est pas un crime ordinaire, il a exigé tout un ensemble de circonstances, une réunion de personnalités politiques : on ne tue pas un Tsar et toute sa Famille pour des raisons accidentelles, ou des intérêts privés. Il faut se familiariser avec l'ambiance du crime si l'on veut en démêler les motifs.

Au commencement de l'année 1917, lorsque la Russie allait lancer au delà des Carpathes et des Balkans huit millions de soldats, fournissant ainsi le moyen sûr d'abattre la coalition tudesque, Guillaume et Lüdendorff envoyèrent Lénine et sa horde semer le désaccord et l'anarchie parmi les Russes et sauver ainsi l'Allemagne.

L'écrasement de l'Entente devait être la conséquence de la mission bolcheviste. Ce plan, conçu à l'avance, avait entraîné de grosses dépenses, c'est aux frais de Berlin (et de Vienne) que Lénine et ses acolytes travaillèrent en Suisse près de deux années ; des professeurs de l'art de la propagande — spécialité allemande — leur apprirent à organiser la conquête « paisible » de la Russie. Pensionnaires allemands, ils touchent leur solde jusqu'au jour où tous les trésors de la Russie dévastée tombent entre leurs

mains. La révolution « russe » était menée avec l'or allemand [1].

Ainsi le Gouvernement des Soviets n'était autre chose qu'une succursale de la Wilhelmstrasse. En effet, la composition de ce gouvernement avait été arrêtée à Berlin avant son départ pour Pétrograd. Lénine et Sverdlof paraissaient à la tête de cette organisation, mais le véritable chef de l'Etat communiste était le comte de Mirbach, ambassadeur allemand à Moscou.

L'œuvre consommée à Brest-Litovsk semblait assurer la victoire mondiale aux parrains du bolchevisme ; le blé arraché aux paysans de l'Ukraine nourrissait la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne ; l'or russe allait sous forme d'indemnité de guerre alimenter le trésor de Spandau. Le bolchevisme rendait des forces à la coalition tudesque en dépouillant l'Entente, et ramenait vers l'orientation allemande les éléments russes restés sains...

Pourtant les inquiétudes persistaient. Les auteurs même du complot craignaient de le voir se retourner contre eux. Voici un passage très significatif cueilli du livre de Lüdendorff : « Je ne doutais point que la débâcle de l'armée russe et du peuple russe ne constituât un danger extraordinaire pour l'Allemagne et pour l'Autriche-Hongrie... Notre gouvernement en envoyant Lénine en Russie avait pris sur lui une grande responsabilité ! Le voyage était justifié au point de vue militaire : il fallait que la Russie succombât. Mais notre gouvernement

1. Le député au Reichstag Eduard Bernstein, socialiste et Juif mais ennemi acharné des Bolcheviks, déclara savoir que l'Allemagne avait dépensé 50 millions de marks or pour la mission de Lénine. Le gouvernement républicain de Berlin évita les explications compromettantes (Voyez n. à la p. 148).

devait prendre garde que l'Allemagne ne succombât pas à son tour. »

Lüdendorff, grand stratège, n'avait pas hésité à envoyer une trentaine de divisions magyaro-allemandes en Ukraine au moment même où il comptait porter un coup décisif sur le théâtre de guerre principal : c'était « prendre ses précautions », car il estimait que ces divisions, transférées à Moscou pour instaurer une monarchie germanophile, rendraient des services plus grands qu'en France. Sans doute avait-il raison, mais ses « précautions » ne servirent à rien...

Au moment où se place la tragédie des Romanof, les Allemands étaient encore maîtres de la Russie, l'hetman de l'Ukraine était leur protégé ; leurs troupes occupaient la Finlande, les provinces baltiques ; les généraux Alexeief et Krasnof restaient neutres ; les débris de la Constituante, dissoute par les baïonnettes bolchevistes, se cachaient dans le Bas-Volga. Aucune résistance sérieuse n'était à prévoir. Le comte de Mirbach dictait toujours aux apôtres du marxisme...

Les dispositions en vue d'une restauration suivaient d'assez près la conclusion du traité de Brest-Litovsk; au mois d'avril, Sverdlof était chargé de faire venir Nicolas II et Alexis à Moscou. Une restauration, pour être acceptée par le peuple russe, exigeait pourtant une certaine mise en scène.

Deux groupements politiques s'étaient formés contre les Bolcheviks : l'Union de la Renaissance et le Centre national. Ce dernier, composé de gros propriétaires et monarchistes, se prêtait volontiers à tous les compromis afin de se débarrasser des Bolcheviks ; par conséquent il était tout disposé à marcher avec les Allemands, les croyant repentants de leur aventure bolcheviste. L'Union représentait

l'*intelligentsia* du pays, âme du parti constitutionnel-démocrate. Ce parti restait irréconciliable, « le kaiserisme c'est l'ennemi » étant sa devise.

Les deux groupes admettaient une monarchie russe, mais avec cette différence : les conservateurs l'acceptaient des mains allemandes, les radicaux refusaient tout « cadeau » de Berlin. Le candidat des Allemands fut le jouvenceau Alexis, qui serait plus souple à diriger ; le préféré des radicaux fut Michel, héritier reconnu par l'acte d'abdication, que les agents allemands avaient dérobé pendant la confusion révolutionnaire à Pétrograd : à Berlin on avait pensé à tout.

Au printemps de 1918 ces deux groupements se réunissaient à Moscou en réponse à une invitation de la part du comte de Mirbach. Le centre très vite tomba d'accord. L'Union s'est partagée en deux parties inégales : d'un côté les partisans du leader des « cadets », P.-N. Miliukof ; de l'autre côté la presque totalité de l'assistance.

Le manque d'unanimité chez les anti-Bolcheviks s'aggrava bientôt d'un deuxième contre-temps : Nicolas II refusait catégoriquement les offres allemandes ; Alexis était souffrant.

Alors l'Allemagne hésita ; sa politique vacillante fut sa perte. Lüdendorff savait très bien que ses trente divisions d'Allemands et de Magyars auraient vite dissous les Soviets, que la Russie assoiffée d'ordre ne ferait aucune opposition à celui qui chasserait les Bolcheviks ; mais encore fallait-il marcher à fond ; Berlin ne le fit pas... (v. p. 145).

C'est de Lüdendorff lui-même qu'est venu le mot d'ordre qui devait compromettre définitivement l'œuvre allemande ; ce sont les Tchéquo-Slovaques qui en fournirent le prétexte. Laissons encore une fois parler le grand chef des armées kaiseriennes.

« L'Entente formait des unités tchéquo-slovaques composées de prisonniers de guerre autrichiens, qui se dirigeaient par la Sibérie pour nous combattre en France. Le gouvernement des Soviets tout en s'appuyant sur nous permettait ces agissements... Au commencement du mois de juin j'écrivis au chancelier de l'empire à ce sujet, le prévenant du danger qui nous menaçait de la part du gouvernement des Soviets. »

La vérité est qu'après la débâcle russe les bataillons tchéquo-slovaques quittaient le pays en vertu d'un arrangement conclu entre Masaryk et Lénine, dont les Allemands n'empêchaient pas l'exécution.

Les soixante mille guerriers de Masaryk, échelonnés à ce moment entre Vladivostok et la Volga, pensaient seulement au retour en Europe. Lüdendorff a beaucoup d'imagination pour y voir la main de l'Entente aidée par Lénine. Par le fait Lénine fit une excellente affaire en se débarrassant, à si bon compte, des ennemis acharnés de ses maîtres allemands. Mais Lüdendorff voulait reprendre l'exécution du plan monarchiste, et saisissait chaque prétexte pour dénoncer son ancien agent[1].

La lettre de Lüdendorff était écrite au commencement de juin ; or il faut croire que ce n'était pas son premier avertissement, car déjà vers la fin du mois de mai les échelons tchèques étaient attaqués presque simultanément dans l'Oural et sur le lac Baïkal. Bientôt après les prisonniers de guerre kaiseriens en Extrême-Orient — sur les ordres

1. A Vienne, pendant l'automne de l'année 1915, les représentants des grands états-major allemands et autrichiens arrêtèrent les plans de la révolution russe : les banques et sociétés allemandes, devenues maîtresses absolues de la vie économique produiraient au moment voulu la crise alimentaire ; le régime russe sapé, miné par la propagande des agents secrets, succomberait devant l'assaut révolutionnaire. Lénine fut engagé pour ce rôle final, décisif...

transmis de Berlin par Moscou — s'armaient avec les munitions en dépôt à Vladivostok, sous l'œil bénévole des Soviets, et prenaient la campagne contre les Tchèques. De concert avec les forçats évadés et autres héros de la révolution « russe », ils guerroyèrent vaillamment pour anéantir toute opposition aux Allemands.

Un simple mortel verrait dans ces incidents une preuve nouvelle de la fidélité touchante des Bolcheviks envers leurs patrons. Pour Lüdendorff c'est tout autre. La mentalité allemande cherche dans les actes d'autrui la justification de ses propres fautes.

Il écrivit plus tard : « Les troupes tchéquo-slovaques... furent arrêtées sur le Transsibérien... pour combattre le gouvernement de Moscou. L'Entente arriva à empêcher le retour de Sibérie de nos prisonniers de guerre. » Selon lui, Lénine passait au service de l'Entente, tout en provoquant une lutte contre lui-même !

L'Allemagne avait incité l'attaque contre les Tchèques, mais ces agressions malencontreuses stimulèrent la lutte des Russes contre les Bolcheviks et détruisirent à fond le plan d'une restauration germanophile, car l'armée rouge, sortie de cette guerre, donna au gouvernement des Soviets assez de force et d'audace pour se retourner contre leurs maîtres et diriger contre eux les armes empoisonnées de la propagande révolutionnaire. Les Trotski l'emportaient sur les Sverdlof...

Au milieu de la lutte déclanchée par l'exode tchèque ont péri les Romanof. On sentira pourquoi le gouvernement des Soviets les faisait disparaître à ce moment, pourquoi le Kaiser devenait impuissant à les sauver, tout en restant morale-

ment responsable de leur mort. On comprendra définitivement après avoir lu ce récit.

Les hommes du régime soviétiste créèrent un appareil de gouvernement conforme aux buts inspirés d'abord par l'Allemagne : la destruction et l'accaparement du pays. Démocratique jusqu'au communisme en théorie, le système reposait exclusivement sur la terreur.

Lénine présidait les « commissaires du peuple », mais ces « élus » se recrutaient parmi les affiliés du régime. Ces élections s'arrangeaient facilement. Les paysans, ouvriers, etc., tous ignorants, n'y voyaient que du feu. Le conseil des commissaires, c'est le pouvoir exécutif d'apparat.

Sverdlof, ministre bolcheviste désigné d'avance à Berlin — de même que le fut Lénine — présidait le comité central exécutif des Congrès des Soviets, pouvoir supposé législatif, mais en réalité absolutiste, car il dirigeait d'une façon occulte tous les Soviets ou conseils de paysans, ouvriers, soldats, etc., dans le pays. Il faisait aussi « élire » les commissaires du peuple. Lénine, Trotski, Kamenef, Zinovief, Joffe, Krylenko, Ouritsky étaient membres du comité.

Pour maintenr les Russes en état d'obéissance, la terreur fut organisée par des « commissions extraordinaires » attachées à chaque Soviet, sous les ordres de la commission extraordinaire de Moscou.

Evidemment le Comité central et la Commission extraordinaire devaient travailler ensemble. Ce fut le cas. Sverdlof avait pied dans ces deux principaux organes du gouvernement. On l'appelait, non sans raison, le « tsar rouge ». Il maniait un sceptre bien redoutable. A côté de lui le chef de l'Okhrana tsariste paraissait bien incolore.

C'est avec Sverdlof plutôt qu'avec Lénine que

Mirbach traitait les affaires sérieuses. On comprendra aisément pourquoi. C'est par l'entremise de cet ancien salarié du kaiserisme que les plans allemands se réalisaient. Tous les jours Mirbach recevait un rapport détaillé de la commission extraordinaire, lui présentant un tableau de tout ce qui se passait dans le pays.

Pourtant l'état-major bolcheviste organisé par Berlin-Vienne et lancé sur Petrograd par « train plombé » — afin de soustraire le bon peuple allemand à l'influence de leur virtuosité propagandiste — s'imprégnait d'autres influences après quelques mois de travail en Russie. C'était l'influence « américaine », retour de Chicago, etc., enrégimentée sous la direction de Trotski.

On se rappelle son rôle à Brest-Litovsk. Lénine cédait tout ce que les Allemands désiraient, mais Trotski tenait bon, « bluffant » à la manière de New-York, sa ville de résidence. Il n'entendait pas recevoir les ordres de Berlin ; son orientation était plus ambitieuse...

Le nom de Trotski ne figure pas parmi les assassins des Romanof. Néanmoins, son rôle de « patriote » militant, doublé de « Napoléon » internationaliste, en troublant profondément l'organisation allemande représentée par Lénine et Sverdlof, contribua sans doute au revirement féroce contre les souverains déchus, que les Allemands avaient voulu remettre sur le trône.

Au cours du récit, on lira souvent les noms de Sverdlof, de Golochtchekine, de Yourovski, de Beloborodof ; moins souvent les noms de Safarof, de Volkof et de Syromolotof. Ce sont les noms des principaux acteurs. Lénine était sans doute au

courant, mais restait passif, aussi les autres chefs de la Commission extraordinaire à Moscou.

Au moment où se produisit le massacre de la Famille impériale, Mirbach n'était plus de ce monde. Il fut assassiné à coups de bombe et de revolver une semaine avant la mort du Tsar. Les assassins venaient chez lui comme représentants de la Commission extraordinaire sans éveiller le moindre soupçon. C'étaient les socialistes-révolutionnaires se vengeant de Lénine et C[ie]. Le rôle de Mirbach dans la fin du Tsar ressort du plan allemand déjà indiqué.

J'ai déjà parlé de Sverdlof. Ils étaient plusieurs frères, tous Bolcheviks et commissaires. Celui-ci se nommait Yankel; mais ne voulant pas arborer une appellation par trop juive, il prit le nom de Jacob. Pendant une année entière il gouverna despotiquement la Soviétie. C'est lui qui a organisé et ordonné l'assassinat des Romanof.

Isaï Golochtchekine, Juif aussi, était étroitement lié à Sverdlof. Ils avaient passé ensemble un exil politique en Sibérie. Tous les deux, jeunes encore, se distinguaient par leur ferveur bolcheviste. Isaï dirigeait le Soviet régional de l'Oural. C'est lui qui organisa sur place les détails de la boucherie. Il était d'un naturel dépravé jusqu'au sadisme, aimant à entendre les récits détaillés des supplices infligés aux victimes de la Commission extraordinaire, trop poltron pour y assister lui-même.

Ayant comme membre de cette organisation décrété la mort ou la torture de quelque malheureux en butte à la colère bolcheviste, Isaï se mettait dans son lit et y attendait fiévreusement le retour du bourreau, se tordant dans les convulsions sadiques pendant qu'il écoutait le compte rendu du supplice et demandait encore des détails.

Beloborodof, jeune ouvrier russe, fainéant et hâ-

bleur, s'était vu élire par ses camarades de fabrique, président du Soviet régional à Ekaterinebourg. Bientôt il puisa trente mille roubles dans la caisse. Les sbires de la commission extraordinaire, ayant les yeux partout, découvrirent le vol. Golochtchekine tenait le voleur en son pouvoir ; Beloborodof comprenant bien qu'il devait choisir entre les supplices et l'obéissance, devint l'esclave d'Isaï.

Ce système d'hommes de paille se pratiquait largement en Soviétie ; le peuple ignorait toujours qui le gouvernait ; c'était commode et de tout repos, surtout dans l'Oural, car les mineurs de cette région, gens fort indépendants se croyant égaux, sinon supérieurs, aux moscovites, n'auraient certes pas toléré une intervention si indiscrète dans leurs affaires de la part du gouvernement de Moscou, et auraient furieusement rejeté une domination juive.

Yourovski, c'est l'assassin en chef. Son père Haïm fils d'Itsek, pauvre Juif de Poltava, condamné et déporté en Sibérie pour vol, s'établit il y a une trentaine d'années à Tomsk avec sa femme Esther fille de Moïse Varchavski et ses trois fils : Moïse, Peisakh et Yankel. (Ce dernier est le régicide.) La famille s'accrut de trois autres fils : Borukh, Ele-Meyer et Leiba, et d'une fille, Perl.

Yankel fréquenta l'école de synagogue Talmateiro. Apprenti horloger — le métier paternel — il manifesta des ambitions. Brutal et dominateur, c'était une forte tête ; ses parents le craignaient. Il se lança dans la politique, eut des démêlés avec la police, puis déménagea à Ekaterinebourg.

Peu de temps après, il disparut, et revint environ douze mois avant la guerre, muni d'argent, parlant allemand. Il ouvrit un atelier de photographie. Ses voisins apprirent qu'il avait passé son temps à Berlin.

On lui connaissait une liaison avec une Alle-

mande qui n'avait pas voulu l'épouser à cause de sa religion. Etait-ce pour cette raison, ou bien parce qu'il y voyait un moyen d'arriver, Yankel se fit baptiser luthérien à Berlin. Cela lui permettait de prendre officiellement le nom de Jacob. Il convertit le nom de son père en Michel, devenant ainsi Jacob Mihaïlovitch. Sa physionomie ne proclamait pas sa race. Il passait pour un vrai Russe[1].

Lorsque la guerre éclata, il n'avait pas encore quarante ans; afin d'éviter le service des tranchées, il suivit les cours d'infirmier ; embusqué dans un des hôpitaux de la ville, il vécut là paisiblement avec sa femme, sa mère et trois enfants.

Dès le début de la révolution, il partit on ne sait où ; puis, au moment du coup d'état bolcheviste, il reparut et de suite débuta comme chef de file, grand orateur et bientôt commissaire au Soviet régional et à la Commission extraordinaire.

Les noms de Volkof et Safarof paraissent sur la liste des voyageurs du « train plombé » à côté des noms de Lénine, Sverdlof et Golochtchekine. Bolcheviks importants, ils devinrent les complices de Yourovski et Isaï. On peut en dire autant de Syromolotof.

Les habitants d'Ekaterinebourg, qui connurent ces trois, affirment qu'ils sont probablement sémites. Safarof (nom tatare) est sans doute Juif. Le chef de la mission militaire anglaise constatait l'origine juive de Safarof et Volkof dans un télégramme envoyé d'Ekaterinebourg en 1919. Le capitaine anglais H.-S. Spencer écrivit, en mai 1917, un rapport au War Office, constatant que Lénine était accompagné de « deux Juifs fanatiques, Vainen (Vainer ou Volkof ?) et Safarof, sur lesquels on comptait pour exterminer tous les éléments nuisi-

1. Voir l'interrogatoire de Proskouriakof à la page 292.

bles au programme juif-allemand ». (Ecrit quatorze mois avant la mort du Tsar.)

Un grand collectionneur de fiches révolutionnaire (V.-L. Bourtsef) prétend que Volkof et Safarof ne sont pas Juifs. Je n'insiste pas. Ce récit s'inspire de considérations historiques et rien d'autre. Mais, afin de prévenir tout soupçon de parti pris, je donne une liste[1] des membres du Comité central, de la Commission extraordinaire et du Conseil des commissaires en fonctions au moment de l'assassinat des Romanof. Sur 62 membres du Comité il y avait 5 Russes, 1 Oukrainien, 6 Lettons, 2 Allemands, 1 Tchèque, 2 Arméniens, 3 Géorgiens, 1 Karaïme (secte juive) 41 Juifs. La Commission extraordinaire de Moscou se composait de 36 membres, dont 1 Allemand, 1 Arménien, 1 Polonais, 2 Russes, 8 Lettons, 33 Juifs. Le Conseil des commissaires du peuple (en tout 22 membres), comptait 2 Arméniens, 3 Russes, 17 Juifs. D'après les données des journaux soviétistes, sur 556 fonctionnaires importants de l'Etat bolcheviste,— y compris les sus-nommés —, il y avait en 1918-1919 : 17 Russes, 2 Oukrainiens, 11 Arméniens, 35 Lettons, 15 Allemands, 1 Hongrois, 10 Géorgiens, 3 Polonais, 3 Finnois, 1 Tchèque, 1 Karaïme, 457 Juifs.

Si le lecteur s'étonne de trouver, dans l'assassinat des Romanof, partout la main sémite, qu'il se rappelle les chiffres formidables de la prépondérance juive dans la Soviétie.

Par contre il y avait des Juifs en Russie qui désapprouvaient l'œuvre des ravageurs venus d'Allemagne et d'Amérique, parmi lesquels se recrutaient les cadres bolchevistes. Ainsi le nommé Blioumkine, Juif devenu membre de la Commission

1. Voir la page 136-137.

extraordinaire de Moscou, assassina, le 7 juillet 1918, Mirbach, au grand scandale des germanophiles rouges. Lénine expédia de suite un envoyé spécial à Berlin porter les regrets des Soviets au gouvernement allemand et à la famille du défunt [1]. De même, un officier d'origine juive, Kanégisser, tua deux mois plus tard le Juif Ouritski, chef de la Commission extraordinaire de Petrograd.

Winawer, « cadet », chef reconnu du Judaïsme en Russie [2], vota à Moscou avec les Ententistes.

1. Il est difficile de faire la part du mensonge dans ces expressions de regret car, tout en restant redevable de leur puissance à Berlin, les fanatiques, Juifs et non-Juifs, nourrissaient bien entendu des ambitions impérialistes à leur propre compte. Aussi, ne sera-t-il point étonnant de voir Blioumkine se rallier aux Bolcheviks. Certains prétendent même qu'il aurait assassiné Mirbach de connivence avec la Tché-Ka (commission extraordinaire). Cela aussi est possible.

2. Trotski et ses collaborateurs juifs n'étaient pas « croyants », puisque, ne reconnaissant pas l'autorité de synagogues, ils se moquaient de l'excommunication lancée contre eux par les Rabbins ; mais jamais ils ne molestaient leurs coreligionnaires, fidèles en ceci à la solidarité religieuse de leur race. On sait qu'ils ont persécuté l'Eglise russe avec acharnement.

CHAPITRE III

LA HAINE DU PEUPLE

Si les rôles principaux dans le drame impérial étaient joués par des acteurs sémites, la figuration était représentée par des Russes, qui prédominaient aussi dans l'auditoire.

Ceux qui avaient vénéré le « Petit Père » à l'égal d'un dieu, ne firent rien pour le sauver du supplice ; il s'en est même trouvé parmi les bourreaux.

L'amour pour le Tsar survivait encore parmi les vieux paysans. Des dépositions comprises dans le dossier Romanof contiennent de ces preuves de fidélité touchante. Souvent ces témoins donnaient des indications importantes au juge d'instruction au risque de leur vie.

Dans la maison Ipatief il y eut parmi les geôliers un Russe qui laissa sur les murs le témoignage suivant : « Nous sommes dévorés par les commissaires juifs. Je te prie, Petit Père, montre-toi au peuple, et chasse les usurpateurs. » Quel mélange de naïveté et d'astuce ! C'est le langage du paysan pas encore corrompu par la propagande.

On lira les souffrances des souverains déchus. Poursuivis par la haine populaire, ils ne se rendirent jamais compte de ce revirement ; leur existence artificielle les privait depuis longtemps de tout échange d'idées avec leurs sujets.

Par une illusion pathétique ils crurent toujours à la fidélité du bon peuple, l'aimant jusqu'à la fin.

En effet, si le peuple avait encore aimé les Romanof, comment pourrait-on expliquer l'emprisonnement, l'exil et la mort du Tsar et de sa famille ? Les geôliers russes s'apitoyaient à la longue ; c'est le caractère de la race slave ; mais au dehors la haine continuait à sévir.

Le régime rouge, ennemi du peuple, exagérait la fidélité des masses envers les anciens souverains. Si Sverdlof et Yourovski allèrent jusqu'au massacre de toute la Famille, ce fut non seulement par vengeance de race, mais bien par crainte du peuple — la même crainte qui les poussa à dénaturer et cacher le crime.

Les usurpateurs voyaient partout la trahison, leur inquisition s'évertuait à la découvrir, même là où elle n'existait pas. Ils étaient surtout sensibles aux risques d'une évasion des Romanof. On annonçait tous les jours des complots imaginaires. Ces prétendues tentatives d'évasion justifiaient d'avance toute mesure de représailles.

Des organisations monarchistes existaient, c'est vrai ; leurs agents se rapprochèrent quelquefois de la prison impériale, mais aucun essai de fuite n'a été tenté par les prisonniers ; cela est sûr et certain. En veut-on la preuve concluante ? La voici : Nicolas II déclara solennellement et à plusieurs reprises, qu'il ne quitterait pas la Russie ; la Tsarine rejetait par-dessus tout l'idée d'aller en Allemagne. Et en ce temps-là la Russie n'offrait aucun endroit sûr de refuge.

L'aveuglement de Nicolas II et de la Tsarine d'un côté, la mentalité russe de l'autre, avaient servi de point de départ pour le mouvement révolutionnaire.

Mais sans l'ingérence d'autres éléments, jamais ce mouvement n'aurait acquis son caractère de virulence longtemps soutenue.

On sait combien le rôle de Raspoutine a été dénaturé pour compromettre les souverains. Plus loin, je donnerai un tableau complet de ses faits et gestes et de son véritable caractère.

La presse sémite et russe travaillait de concert avec la Douma pour jeter au ruisseau le nom de la Tsarine à cause de Raspoutine — discrédit dont le Tsar devait fatalement endosser sa part. On fit à ce paysan ignoble les honneurs d'un assassinat princier. C'était le coup de grâce pour Alexandra, le signal de la Révolution.

En quelques mois de l'année 1916, sous l'effet de cette propagande, le peuple perdit tout respect pour l'Impératrice. C'est le nom de Raspoutine que j'ai vu sur les murs ensanglantés où périrent les Romanof, accompagné d'inscriptions ignobles ; c'est à cause de Raspoutine que les gardes rouges russes assistèrent impassibles au supplice de leur Tsar.

Il m'est pourtant difficile de croire que la légende de Raspoutine suffit à elle seule pour tuer la foi du peuple en Nicolas II. D'autres fautes, plus anciennes, avaient si profondément impressionné la conscience populaire, que la multitude resta indifférente au sort tragique de son Tsar.

Je fais un rappel à l'affreux massacre de femmes et d'enfants d'ouvriers au jour du dimanche rouge en 1905. J'ai assisté aux scènes navrantes qui se sont passées ce jour-là devant le Palais d'Hiver.

Ce crime fut préparé par l'Okhrana avec ses Azefs et Gapons, mais le peuple tenait le Tsar pour responsable.

Les émissaires de Berlin avaient bien travaillé, mais ils avaient trouvé la partie assez facile, car beaucoup de Russes y aidaient.

L'effort prodigieux que la Russie faisait pour ses alliés en mobilisant encore huit millions d'hommes entraînait des conséquences fâcheuses, car la mobilisation fut excessive, enleva le fermier de sa terre et accumula dans les villes des mécontents armés tout prêts pour l'émeute. Evidemment les alliés ne comprenaient pas la situation, sans cela ils n'auraient pas accepté des sacrifices si fatals.

En 1917 on avait fait croire au peuple que la Tsarine, étant princesse allemande, trahissait le pays. Les gens simples, voyant que la guerre s'éternisait, se croyaient en effet vendus à l'ennemi par leurs propres souverains.

Combien ces accusations étaient injustes, on le verra dans ce récit. Mais à l'étranger, aussi le public acceptait plus tard la légende d'une paix séparée, négociée entre Nicolas et Guillaume !

Alexandra avait éloigné les Russes de sa cour ; elle écoutait seulement le paysan Raspoutine, le croyant bon et sincère ; ainsi, au jour de la tourmente, tous se détournaient d'elle : les souverains restaient seuls, désorbités, impuissants, pitoyables.

La mentalité russe, élément essentiel de la révolution et du drame d'Ekaterinebourg, mérite notre attention, d'autant plus qu'elle n'est pas comprise à l'étranger.

On a trop joué sur des mots : « moujiks ignorants », « bureaucratie », « autocratie », sans tenir compte du caractère de la race, invariable à travers les siècles.

Les tribus slaves organisées en Etat russe par les normands varègues, sont décrites il y a mille ans par les chroniqueurs contemporains, exactement comme on décrirait leurs descendants d'aujourd'hui.

Hospitaliers, aimant la bonne chère et la boisson, c'étaient des natures riches en contrastes, aussi capables de s'exalter par les vertus que de se dégrader par les vices ; expansives et manquant d'équilibre, mystiques et ultra-démocrates, passionnées pour la discussion abstraite, portées aux extrêmes mais se soumettant à l'autorité imposée du Prince normand, du Khan tatare et plus tard du Bolchevik juif.

Depuis mille ans les Russes n'ont pas changé ; le moujik, le fonctionnaire, le prêtre, le Tsar, tous ont les mêmes qualités et les mêmes défauts.

Le régime des Rurik, mélange habile d'autocratie et de démocratie, fit des merveilles. C'était ce qu'il fallait au caractère russe pour se développer. Malheureusement ce régime dégénéra sous la domination mongole en autocratie orientale. Plus tard ce fut un mélange néfaste avec les méthodes prussiennes.

Les leçons de l'histoire oubliées, les Russes étaient façonnés en Allemands : il en est sorti une Russie dénaturée, cherchant à se retrouver par des moyens de hasard. Mais cette recherche pénible de sa propre personnalité ne fut comprise que trop tard, — tragique malentendu entre le peuple et l'autocrate.

Le bureaucrate russe et l'intellectuel étaient frères de la même famille ; souvent le fonctionnaire était le plus intelligent, le plus capable.

En haut il y avait la classe dirigeante de la noblesse de robe et d'épée, en bas la demi-intelligentsia, descendance déracinée de paysans pauvres, de Juifs envenimés et de petits bourgeois ambitieux ; tout en bas l'ouvrier et le paysan, plus des trois quarts de la population, écoutant volontiers la propagande haineuse des déracinés et des mécontents.

Tous sans exception, par suite du caractère de leur race — les Juifs aussi — contrecarraient aveuglément chaque tentative de réforme. C'était la revanche du divorce entre le peuple et le pouvoir suprême, résultat des influences néfastes des Mongols, des Grecs et des Allemands.

L'émancipation des serfs souleva une opposition formidable. Les radicaux, aidés par les réactionnaires, assassinèrent Alexandre II, auteur de cette réforme, qui avait déjà signé une constitution, restée ainsi lettre morte.

La constitution de 1905 fut trouvée insuffisante par les uns, nuisible par les autres. Les radicaux et les réactionnaires, croyant au mirage slavophile que la Russie n'était point soumise aux lois immuables de l'évolution humaine, cherchaient, soit à sauter d'un bond plusieurs siècles, ou bien rester éternellement en place. L'auteur de la constitution (Witte) devait mourir: c'était d'usage. On tenta de l'assassiner. Il s'échappa et se sauva à l'étranger.

Et la réforme qui seule pouvait encore éviter un cataclysme social, la réforme agraire de Stolypine, convertissant le paysan en petit propriétaire, créant ainsi un cadre politiquement anti-révolutionnaire, resta irréalisée, parce que d'un côté les « cadets » et les socialistes-révolutionnaires, de l'autre côté les grands agrairiens l'empêchaient ; les premiers pour maintenir intactes les communautés villageoises, mortelles à tout progrès, qu'ils érigeaient en fétiche politique, les autres pour garder leurs propriétés et la main-d'œuvre à bon marché.

Le paysan aussi faisait de l'opposition, s'effrayant, grégaire comme tous les Slaves, à l'idée de vivre en dehors de son village, écoutant volontiers la propagande inepte des radicaux le dissuadant de quitter son village pour une ferme.

Selon la formule consacrée, Stolypine devait périr... il fut, en effet, assassiné par un agent de l'Okhrana, affilié aux organisations révolutionnaires.

La propagande, intensifiée par l'industrialisme naissant, inspirait la méfiance et la haine parmi le peuple. Les réformes devenaient impossibles.

Un grand homme à la place de Nicolas, ou bien une Catherine à la place d'Alexandra, aurait trouvé une solution. Mais Nicolas n'était pas grand, il était bon et faible, conduit par une femme fantasque qu'il adorait.

La guerre provoquée par l'agression allemande renouvelait l'espoir d'une réconciliation entre le Tsar et son peuple, car jamais les Russes ne furent aussi unis que devant cette agression, mais il y avait trop de rancunes, trop d'obstacles accumulés.

La propagande, cause partielle de la faillite des réformes, attribua la responsabilité de tous les malheurs et de toutes les défaites aux souverains.

Leur grand tort est de lui avoir fourni les armes par l'affaire Raspoutine. Mais cette faute ils l'ont mille fois expiée.

CHAPITRE IV

ALEXANDRA INTIME

Cherchons à établir le véritable caractère de la Tsarine. On comprend l'intérêt immense de cette étude, tant pour ce récit que pour l'histoire de la révolution russe.

Je puis en parler d'une façon précise, ayant reçu les confidences d'un personnage initié à toute la vie privée d'Alexandra.

Dès son enfance, la princesse Alix de Hesse eut la malchance; elle était bonne, affectueuse, timide, mais manquait du sens du ridicule, devenant par la suite, étroite, intolérante.

Ces tendances fâcheuses s'aggravaient par l'éducation. Elle n'avait d'autre compagnon que son frère, ses trois sœurs étant déjà trop âgées. Sa gouvernante lui donnait une éducation de petite bourgeoise, confite en religion, bornée et potinière : aucun correctif à ses défauts.

Sa santé ne fut pas bonne. Elle souffrait de la sciatique, accompagnée de douleurs atroces à la jambe. Pendant ces crises, elle ne pouvait pas marcher. Jeune fille, belle de la beauté des Anglaises, elle souffrait déjà de ce mal cruel, aigrissant bientôt son caractère.

A peine adolescente, elle eut son premier, son unique roman. Au mariage de sa sœur Elizabeth

avec le Grand-Duc Serge, elle vit le jeune Nicolas, héritier du trône de Russie. La passion fut immédiate, réciproque, visible. Les jeunes gens se rencontrèrent de nouveau chez la Grande-Duchesse.

Pendant huit ans ils s'aimèrent sans espoir, les parents de part et d'autre s'opposant à un mariage pour des raisons diverses, intéressantes à rappeler.

Le père de la jeune princesse ne voulait pas de mariage russe. Il alla en Russie lors de l'assassinat d'Alexandre II et en avait gardé un souvenir douloureux.

« Assez d'une de mes filles dans ce pays tragique. Je n'y laisserai pas aller la deuxième », disait-il ; paroles, hélas, prophétiques, car toutes les deux périrent là-bas.

Puis il ne voulait pas que sa cadette changeât de religion. Elizabeth avait gardé sa liberté en matière de conscience, mais pour Alix, comme femme du Tsarévitch, il n'y aurait pas de choix. Or ce vieillard si clairvoyant sentait pour sa fille les dangers d'une religion dont plus tard elle devint fanatique.

Les sœurs aînées [1] connaissaient trop bien le caractère et la mauvaise santé d'Alix pour ne pas pressentir toutes les difficultés de sa carrière en Russie. Elles aussi cherchaient à la dissuader de ce mariage. Mais tout fut en vain.

Alexandre III prévint son héritier qu'il renonçât, à une alliance allemande. En empêchant ce mariage, le Tsar voulait maintenir sa politique, car l'auteur de l'alliance franco-russe entendait lui rester fidèle jusque dans ses affaires de famille.

1. La marquise de Milford Haven, jadis princesse de Battenberg, la grande-duchesse Serge et la princesse Henri de Prusse (Irène).

La situation paraissait sans espoir, mais tout arrive à celui qui sait attendre. Nicolas attendit, refusant tous les partis, affirmant doucement son incapacité d'épouser ou d'aimer une autre qu'Alix. Elle de son côté, ayant une fois voué son jeune amour à Nicolas, le soutenait dans cette lutte de patience avec toute la force de son caractère exalté.

Tant de constance, si rare chez les mortels et encore plus rare chez les princes, vainquit les résistances. Au mariage de son frère, lorsque tous les parents étaient réunis à Darmstadt, le projet de l'union d'Alix avec Nicolas fut approuvé.

Seul le kaiser témoigna une approbation absolue. Il voyait sa belle vassale, devenue Impératrice, collaborer à ses desseins sur le bon Nicolas et l'obéissante Russie. Au cours d'une entrevue avec Alix il esquissa le rôle ambitieux qu'elle devait jouer pour le bonheur du Vaterland : avant tout, guider le Tsar dans la voie libérale, car Guillaume comprenait très bien qu'une politique réactionnaire mènerait la Russie tout droit à l'abîme révolutionnaire ; or, à ce moment, il voulait la Russie prospère, pour servir l'Allemagne.

Guillaume plaida aussi l'intérêt du pays en justifiant la conversion d'Alix à l'orthodoxie. Il lui fit comprendre qu'elle devait se donner entièrement à son pays d'adoption, afin de mieux servir l'Allemagne. Chose assez caractéristique, ce même Guillaume ne pardonna pas à sa propre sœur, reine de Grèce, lorsqu'elle adopta à son tour la religion orthodoxe. La Russie valait bien une messe.

Le bonheur des jeunes fiancés ne connut plus de bornes. Noyés dans une extase, ils oubliaient les lourdes responsabilités du trône bientôt vacant par la mort d'Alexandre III.

Le mariage célébré de suite après ce deuil en porta une empreinte de tristesse. Les appréhensions des parents se justifiaient : Alix, devenue Alexandra, n'était pas faite pour le rôle d'impératrice.

Aussitôt arrivée dans la capitale russe, la jeune Tsarine se trouvait en butte à toute sorte de vexations, d'abord de la part de sa belle-mère, qui ne voulait point abdiquer sa situation d'Impératrice aînée ni son influence sur Nicolas, tenant volontiers sa bru dans l'ombre ; ensuite de la société russe, voyant dans la jeune femme, gauche à cause de sa timidité et de sa maladie, une Anglaise raide et hautaine.

Les mondains, lassés des maladresses d'Alexandra qu'ils prenaient à tort pour un manque de cœur et de la hauteur, se laissèrent aller à des boutades que des commères stupides et méchantes répétèrent à l'Impératrice. Naturellement potinière, celle-ci y attacha de l'importance, et alla tout éplorée se plaindre à son mari, qui ne pouvait remédier à rien. Bientôt aveuglée par la rancune, elle ne trouva que des défauts à la société de Saint-Pétersbourg.

Peut-être ce malentendu se serait-il dissipé avec le temps. En effet, lorsque le Grand-Duc Serge, ayant une habitude parfaite du monde, conduisait sa jeune belle-sœur au bal, dansait avec elle, puis lui amenait des cavaliers, Alexandra, oubliant pour l'instant ses griefs, s'amusait franchement et répandait autour d'elle la gaîté, la bonne humeur.

Ce fut le cas lors de sa première visite à Moscou. Elle en fut enchantée, et aussitôt commit la maladresse de dire que les moscovites étaient plus sympathiques que les Pétersbourgeois.

Le Grand-Duc la sermonna : « Pas du tout, ce

sont les mêmes gens ; il ne faut pas leur faire grise mine, voilà tout. »

Mais Serge ne pouvait pas venir à la capitale — il était gouverneur général de Moscou — chaque fois qu'Alexandra paraissait en société. Puis ses grossesses fréquentes la tenaient isolée, car alors elle souffrait plus encore, la sciatique ne lui donnant aucun repos. Lorsqu'elle devait paraître en public, souvent la douleur difficilement réprimée lui donnait une expression revêche, attribuée encore à la mauvaise humeur.

Un hiver seulement la Tsarine n'était pas enceinte, mais par malchance elle s'alita avec la rougeole, ainsi la saison se passa sans qu'elle pût se distraire. Pour ses sujets, elle restait inconnue, inabordable.

Si Alexandra avait eu des amies de son âge, capables de corriger ses défauts, peut-être encore le fossé profond, qui se creusait entre elle et la société russe, aurait été comblé. Mais elle n'en trouva pas.

Sa gouvernante lui avait enseigné qu'une princesse ne devait pas avoir d'amitiés en dehors de sa famille, précepte excellent qu'elle gâtait par une application trop simpliste...

Il n'y avait pas de princesses du sang de son âge hormis les deux Monténégrines, candidates préférées d'Alexandre III pour Nicolas, qui avaient pris époux parmi les Grands-Ducs. Elles témoignèrent une amitié démonstrative à leur concurrente favorisée, mais ce ne fut pas de longue durée. On verra pourquoi.

La seule amitié durable fut celle qui fit un si grand mal à Alexandra et à la Russie. Je parle d'Anna Vyroubova, la complice de Raspoutine. Quelles circonstances amenèrent ce malheur ?

M. Taneief, père de Vyroubova, faisait ses rapports de fonctionnaire de la Cour à la Tsarine. Très musiciens tous deux, il l'intéressait par sa virtuosité. Habilement, il amenait sa petite Anna au palais.

Elle savait très bien seconder les manœuvres paternelles. Elle avait des façons d'ingénue, se jetant dans les bras des grandes dames qu'elle voulait gagner. Elle l'avait essayé auprès de la grande-duchesse Elisabeth, mais celle-ci, comprenant sa ruse, la remit aussitôt à sa place. Auprès d'Alexandra elle eut un succès immédiat.

Le caractère affectueux, maternel, de la Tsarine ressortait aussitôt sa timidité naturelle vaincue. En se jetant dans ses bras, Anna trouva le chemin de son cœur. Et son affection une fois gagnée, lui restait acquise. La Tsarine savait être fidèle.

Renfermée et d'apparence froide, elle se dévouait aux malheureux, aux malades, à tous ceux qui faisaient appel à sa compassion. Sa correspondance, que j'ai dépouillée, respire la pitié. C'était la grande maternelle, la sœur de charité...

Princesse allemande, fille d'une Anglaise, élevée à son tour en Angleterre, elle devint Russe par toutes ses sympathies, parce que l'homme qu'elle aima profondément jusqu'à sa mort était Russe, parce que devenue orthodoxe fervente elle acquérait le sentiment d'être doublement Russe. Elle apprit à parler et à écrire le russe dans la perfection. Les préceptes de Guillaume ne comptaient pour rien dans son idéologie de Tsarine.

Et, lorsque la guerre éclata, elle oublia entièrement qu'elle avait été princesse allemande ; elle se considérait tellement Russe qu'elle reçut les délégués de la Croix Rouge allemande sans se rendre compte des commérages dangereux qu'elle provoquait, pensant seulement au bien-être des blessés

et prisonniers russes en Allemagne, avantagés par son acte de simple politesse.

Sa gouvernante lui avait aussi appris que les princesses ne doivent point se mêler à la politique. Cet enseignement elle l'a suivi au début avec une obstination farouche.

Nicolas n'avait pas les aptitudes nécessaires. Sa femme, en s'associant avec lui dans les questions politiques, aurait certainement aidé et encouragé le jeune souverain, commençant déjà à se fatiguer de la tutelle de sa mère.

Finalement elle céda aux sollicitations des hommes d'état et des courtisans lorsque le Tsar s'obstinait comme il lui arrivait assez souvent de faire. A un moment donné, ils découvrirent l'argument devant lequel tombaient les hésitations de la Tsarine, ils lui dirent: « le salut de l'Empereur l'exige... Vous devez lui parler, car il vous écoutera ». Alexandra devenait dès ce moment l'esclave des politiciens.

Obéissante, elle fit ce qu'on lui demandait ; elle parla à Nicolas, interprète éloquente des arguments ministériels.

Le lendemain elle recevait la visite des mêmes personnages ; ils venaient lui confier la tâche de changer la décision qu'elle avait obtenue sur leurs instances.

L'entrevue cette fois fut très pénible. En termes amers elle leur reprocha de la compromettre aux yeux de son mari. « J'avais raison de ne pas me mêler de politique », déclara-t-elle « et je ne veux plus en faire. Arrangez-vous comme il vous plaira, et cessez de m'importuner de vos démarches. »

Mais ils avaient appris la formule fatale : « le salut de l'Empereur. » Elle céda, fit annuler la décision précédente.

Alors elle ne connut ni trêve ni repos. Les sollicitations de part et d'autre pleuvaient sur elle, toujours accompagnées de la formule consacrée : « le salut de l'Empereur l'exige... » Toujours elle cédait...

Enfin, en désespoir de cause, elle se mit à faire de la politique elle-même.

Les grossesses se succédaient, il fallait un héritier au trône, espoir chaque fois déçu ; la pauvre Alexandra souffrait de plus en plus, car la douleur sciatique s'était portée sur le nerf du cœur. Mais elle se sacrifiait...

Au milieu de sa solitude, elle trouvait un réconfort dans la société des princesses Militza et Stana de Monténégro. Très bout en train, gaies et expansives, en vraies méridionales, ces jeunes femmes apportaient un intérêt nouveau au palais, s'adonnant aux sciences occultes, alors à la mode.

Un français spirite nommé Philippe, émule du célèbre Papus, fut introduit par elles auprès de la Tsarine. Il venait de Lyon « éclairer » par les moyens occultes l'espoir d'un héritier. Bientôt les souverains et leur entourage s'occupaient de spiritisme. Philippe leur inculqua la doctrine des réincarnations. Puis il repartit en France [1].

Plus tard, après la naissance d'Alexis, ces princesses monténégrines amenèrent au palais un nouveau « spirite », le célèbre Raspoutine, alors au début de sa carrière.

Mais s'étant aperçues du véritable caractère de cet homme, elles cherchèrent à persuader Alexandra de le chasser ; malheureusement elle y tenait à cause de son fils. Ce fut l'origine d'une brouille en-

1. Occultiste, théosophe fervent, et partant désintéressé, il refusa les cadeaux superbes envoyés par le Tsar à l'occasion de la naissance de l'Héritier, prédite par Philippe.

tre elle et les Monténégrines. Elles ne se fréquentèrent plus.

Ici nous touchons à la vraie tragédie de l'existence d'Alexandra à sa foi en Raspoutine. Le caractère, l'entourage de la Tsarine, la maladie de son fils l'emportaient vers cet aveuglement fatal.

Alexis, encore enfant révélait les symptômes d'une maladie qui ne pardonne pas. Spéciale aux gens du nord et atteignant seuls les enfants mâles, connue sous le nom d'hémophilie.

Le sang appauvri par le climat froid, peut-être par les mariages fréquents entre proches parents, ne coagule que difficilement, à certaines périodes ne coagule pas du tout.

Très vif, Alexis se heurtait en jouant. Une rupture des vaisseaux sanguins, conséquence de la moindre contusion, produisait une hémorragie interne qui se résorbait en causant des douleurs atroces ; si la contusion était profonde l'hémorragie pouvait devenir mortelle.

Raspoutine annonça que sans ses prières le petit mourrait. Alexandra y crut fermement. Raspoutine lui fit croire aussi que seul il pouvait guérir ses douleurs cardiaques. Elle avait une foi si absolue en cet homme qu'effectivement il pouvait, en lui imposant les mains, adoucir la douleur intense dont elle souffrait.

En devenant la confidente de Raspoutine, la Vyroubova s'assurait de l'amitié invariable de la Tsarine, car Alexandra rompait tous rapports avec les gens qui osaient contrarier le « saint ».

Même sa sœur Elizabeth, vouée à des œuvres pieuses depuis la mort tragique du grand-duc Serge, fut éloignée de la cour, étant soupçonnée injustement d'avoir inspiré un livre publié en russe et

aussitôt détruit dans lequel les débauches ignobles du « saint » étaient détaillées.

Alexandra savait très bien les accusations portées contre lui. Rusé paysan, il l'en avait prévenue à sa façon, en faisant appel à l'exemple des bienheureux qui osaient affronter le péché pour mieux le vaincre. Ainsi, les débauches de ce satyre paraissaient à ses yeux comme des exploits de sainteté.

Pour elle chacun qui médisait de Raspoutine cherchait à la priver de son seul ami. Aux Monténégrines, elle dit : « Vous voulez que je m'en sépare parce qu'il vous a quittées. Vous cherchez à me le reprendre. Je ne vous le donnerai pas. » Aimant son mari, craignant tout, Alexandra cherchait aussi dans les sciences occultes un moyen de l'intéresser à elle, pour suppléer à l'amour physique, car depuis longtemps elle n'existait plus comme femme. (Cf. page 212.) Son mari était devenu son fils aussi.

La timidité d'Alexandra, son esprit étroit, manquant d'équilibre, la rendaient de plus en plus intolérante. Elle n'admettait plus une opinion contraire à la sienne.

Il devint impossible pour une intelligence indépendante de vivre à ses côtés, le vide se fit autour d'elle. Pourtant elle avait besoin de conseils sages, car elle jouait pour de bon le rôle politique qu'on lui avait imposé, devenant autocrate à son tour, aux dépens de son mari, qu'elle jugeait trop faible, qu'avec les conseils de Raspoutine elle seule croyait pouvoir sauver, et avec lui la Russie.

Raspoutine — stylé par les agents de la propagande — lui inspira la théorie appliquée au début de la révolution par la création des Soviets. Elle

consistait à éliminer la Douma et à établir un lien direct entre l'autocrate et son peuple. L'idée par elle-même reposait sur l'enseignement de la psychologie nationale, mais le feu entre les mains inconscientes d'un enfant, n'était pas plus dangereux, car en matière politique, Alexandra était aussi naïve et inexpérimentée qu'un enfant.

La guerre, tout en la rendant férocement germanophobe ne la détourna point de son idée ; au contraire, elle marcha hardiment vers son idéal d'une autocratie paysanne, jusqu'au jour où Raspoutine fut assassiné, et après même, jusqu'au début de la révolution.

Combien les alliés furent mal renseignés en cherchant à séparer les époux ! Discrètement ils proposèrent le départ de la Tsarine en Angleterre, étant effrayés par sa politique personnelle, la croyant germanophile et défaitiste. Rebutés ils encouragèrent les complots et la révolution ! Tous étaient contre elle.

CHAPITRE V

LE VRAI RASPOUTINE

Grigori Raspoutine avait quarante-cinq ans lors de sa mort en décembre 1916. Depuis son entrée dans la Famille impériale son nom fut changé par ordre en Novykh (des Nouveaux), car le voyant pour la première fois, le petit Tsarevitch s'était écrié : « c'est l'oncle nouveau ! » Raspoutine sonnait mal, signifiant « dévergondé », surnom très approprié à lui et à sa famille, paysans du village Pokrovskoie, entre Tiumen et Tobolsk, villes importantes de la Sibérie occidentale.

C'est là qu'il naquit, c'est là qu'il vécut jusqu'à l'âge de trente-quatre ans. Il avait alors une femme, trois enfants et un ménage de paysan assez aisé, comme il convient en Sibérie.

Vif, hâbleur, paillard, il ne jouissait pas d'une réputation sérieuse parmi les gens du village, étant généralement désigné sous le diminutif de Grichka, sobriquet méprisant. Rien ne le distinguait de ses voisins. Il labourait sa terre, moissonnait, buvait la vodka, battait sa femme, faisait ses prières et se servait de jurons ignobles. C'était toute la vie du *moujik*, et rien n'indiquait un changement dans cette manière de vivre pour l'individu en question jusqu'à la fin de ses jours.

Pourtant, à l'âge de quatorze ans Grichka avait éprouvé momentanément un appel aux instincts

mystiques particuliers aux Russes d'élite. Dans la forêt avoisinante se trouvait une chapelle. S'y rendant un jour, le gamin sur le point de devenir homme entendit des « voix », tomba en extase, et pendant quelque temps devint très pieux.

Tourmenté par les instincts charnels, qui lui faisaient à ce moment horreur, il s'était mutilé avec un canif, mais la blessure n'étant pas grave, il l'oublia. Peut-être cette circonstance eut-elle un rapport avec les tendances dépravées qu'il manifesta dans la suite, on ne saurait le dire.

Ce qui ne laisse aucun doute, c'est que pendant de longues années il ne montra aucun trait anormal. Ayant oublié les « voix », il se maria ; sa femme, ses enfants ne voyaient en lui qu'un paysan ordinaire.

Mais voici que vingt ans après, les « voix » se firent de nouveau entendre. Cette fois les conséquences furent différentes. La responsabilité en incombe à un autre paysan nommé Dmitri Petcherkine, grand chercheur de sainteté, ayant déjà visité maints sanctuaires dans tous les coins de la Russie, qui le persuada de sa « vocation », en d'autres mots, qu'il devait renoncer à son existence terre-à-terre et devenir pèlerin.

En 1905 Raspoutine se sépare de sa famille, lui laissant les soins de sa ferme, et s'en va avec Petcherkine, parcourir le monde. Ils visitent les lieux saints, le Mont Athos, Jérusalem, Kief et finalement la capitale.

Je possède un exemplaire du livre publié par l'imprimerie du Saint-Synode à Pétrograd en 1915 dans lequel se trouvent les *Pensées et réflexions* de Raspoutine à propos de ses pèlerinages. C'est un amas de dictons rustiques, de versets de la Bible, sans suite ni profondeur. En lisant ce fatras, on se demande comment son auteur put exercer une influence sur l'esprit d'une Impératrice et encore moins sur les affaires d'un vaste empire.

Il est admissible qu'aux débuts de sa vie errante, Raspoutine fut sincèrement convaincu de sa vocation. L'évêque Théophane l'ayant rencontré à ce moment à Pétrograd, le certifia au moins.

Mais dès l'année 1917 Raspoutine subit un changement. Petcherkine l'adjure en vain de quitter la capitale et, fuyant ses dangers, de s'adonner de nouveau aux pèlerinages, ou même de se vouer à la vie de prières et de méditation dans un monastère.

Le « frère » Grigori avait trop goûté les plaisirs de Babylone, étant devenu un habitué des salons mondains, faisant maintes conquêtes parmi les névrosées à la recherche de l'inédit.

Les grandes-duchesses Militza et Anastasie, spécialisées dans les questions d'occultisme, ayant amené à leur amie la jeune Tsarine plusieurs illuminés d'origine étrangère, se faisaient une gloire de découvrir un « saint » de nationalité russe.

Chaperonné par ces princesses, sous les auspices de l'évêque Théophane, Raspoutine fit son entrée à la cour de Russie.

Le dossier Romanof renferme les données les plus exactes sur la vie du « saint ». J'ai sous la main les dépositions très détaillées de sa fille et de son gendre, ainsi que le journal intime de ces deux prévenus, où se trouvent inscrits les noms de tous les complices de Raspoutine.

L'aventure extraordinaire du paysan, devenu, comme dans les contes des Mille et une nuits, un Génie malfaisant, est racontée en toutes lettres. Il y manque seulement les scènes d'orgie et de dé-

bauches, mais là-dessus il y a d'autres témoignages aussi explicites.

Lancé sur le terrain des intrigues de cour par suite de sa nouvelle situation, le *moujik* se voit d'abord dépaysé, mais vite il s'oriente, en se rendant compte que la chose importante pour lui est de garder en les outrant ses allures paysannes.

Son fils ayant refusé de quitter le village, invinciblement attaché à la glèbe comme sa mère, ce furent ses deux filles qui profitèrent de l'avancement paternel. Placées dans les écoles les plus exclusives, par ordre de la Tsarine, elles venaient au palais fréquenter les jeunes Grandes-Duchesses. Cela leur donnait à la longue, un certain vernis, mais l'origine paysanne restait encore très sensible, malgré les toilettes et le baragouinage français.

Raspoutine garda le costume du *moujik* avec cette différence que les chemises n'étaient plus faites de toile grossière ou de cotonnade mais de soieries brodées, avec des larges pantalons de velours et les bottes de chevreau verni — offrandes de ses nombreuses admiratrices.

Son costume symbolisait son existence factice. Gardant toujours sa préférence pour le *kwass* et les oignons de sa cabane natale, et surtout la vodka populaire, il se gorgeait de cuisine recherchée dans les restaurants et buvait du madère. Tout de suite il s'enivrait et perdait toute retenue, se mettant à danser, à proférer des paroles et des gestes grossiers — en vrai paysan.

Dans ces soûleries il se vantait de son intimité avec la Famille impériale, imaginant des rapports d'intimité scandaleuse, avec la Tsarine, qu'il se permettait d'appeler « Sachka ». Le paysan déraciné, ivre, ignoble, remerciait ainsi sa bienfaitrice : c'était conforme à la psychologie des êtres semblables.

Les pèlerinages furent repris avec des compagnons très différents. A la place de l'ascétique Petcherkine se trouvaient des mondaines curieuses. Elles étaient attirées par Raspoutine, comme protégé de la Tsarine et capable de révéler à son sujet des secrets compromettants ; ensuite par la réputation considérable que lui avaient value ses « doctrines ».

Ces femmes, ces jeunes filles précoces, espéraient au cours du voyage apprendre le mystère du « péché vaincu par lui-même ». Raspoutine ne ménagea pas les démonstrations.

Ce fut au cours de ces déplacements qu'il pratiqua la « tentation du bain ». Au village, les paysans prennent le bain de vapeur en se souciant fort peu de la promiscuité. Raspoutine en avait conçu l'idée de surpasser saint Antoine ; il se vanta à ses néophytes de ses prouesses de « saint », en les invitant à le mettre à l'épreuve par le bain pris en commun.

Parmi les jeunes femmes faisant partie de ces pèlerinages était Anna Vyroubova. Bien entendu elle ne révéla pas la vérité à la Tsarine. Toutes les « initiées » se taisaient par crainte de se compromettre ou de s'attirer des désagréments, car Alexandra était impitoyable à tous ceux qui osaient dénigrer son « saint ».

Ce paysan illettré, pourri de vice, avait si peu d'imagination en dehors de ses dévergondages quasi-mystiques, qu'il ne chercha jamais à s'enrichir. Il aurait pu se faire des millions, mais était incapable de songer à de tels chiffres. Pour ses démarches et ses protections — grâcier un criminel, procurer un avancement — il acceptait des cadeaux de quelques centaines de roubles [1] ou même une

1. Pour un télégramme au Tsar, dont est résultée la nomination du général Rouzsky comme commandant en chef des ar-

chemise — cela lui semblait magnifique, comme s'il était encore charretier dans son village natal.

Par son entremise le personnel du gouvernement et la politique russe se modifiaient selon les intérêts de traîtres et d'aigrefins ; il en tirait quelques pots de vin. Sa fortune tout entière au moment de sa mort ne dépassait pas 150.000 roubles.

Les confidences ignobles et mensongères qu'il faisait à ses compagnons d'orgie et de débauches mystiques, se répandant dans la société russe, prévenue déjà contre l'Impératrice, mettaient d'un côté Raspoutine au plus haut rang du pouvoir, de l'autre côté détruisaient jusqu'aux racines le prestige de la monarchie.

Car effectivement ce rustre était homme puissant. Tous les gens initiés aux affaires du pays le savaient ; toute la société de la capitale en voyait journellement maintes preuves — aussi les uns et les autres, mus par le fatalisme des Slaves, laissaient faire, alors que dans un autre pays, parmi d'autres gens, il aurait été abattu depuis longtemps comme une bête malfaisante.

En effet, comment expliquer autrement la conduite des officiers, portant l'uniforme du Tsar, laissant passer impunies les vantardises immondes du « saint », proférées en leur présence ?

Bien entendu, son influence s'exerçait dans un sens néfaste pour le pays, car, étant trop ignorant pour se débrouiller dans les questions politiques, toutes ses démarches étaient inspirées soit par son entourage, soit par la Tsarine, d'un côté des agents

mées du Nord, Raspoutine reçut cent roubles. Il est à noter que le secrétaire particulier du « saint » était un Juif, Simanovitch et que l'intrigue Rouzsky était ourdie (dans quel but ?) par un banquier juif Jivotovski, beau-frère du Bolchevik Trotski, apparenté ainsi à la haute finance.

de l'Allemagne ou de la révolution, de l'autre côté une malheureuse fanatique.

Je citerai un cas entre mille. Raspoutine voyait non seulement la Tsarine, il rencontrait l'Empereur. Nicolas II croyait-il vraiment en lui ? J'en doute... mais dans tous les cas la Tsarine lui chantait si souvent les louanges de son « saint » que, malgré lui il lui accordait une considération exagérée...

A la fin de 1916, dix jours avant sa mort, Raspoutine exerça son pouvoir d'une façon inouïe...

Toute la Russie s'attendait à voir Nicolas II signaler sa fête, en allant personnellement à la Douma octroyer un ministère responsable, créer ainsi un Cabinet de guerre à l'instar des alliés. Les paysans, les bourgeois et les nobles en avaient exprimé la prière, même la demande.

Ainsi pour le 19 décembre, fête de Saint-Nicolas, le pays tout entier espérait une grande réconciliation avec son souverain pour mieux assurer la victoire des Alliés et le bonheur du peuple.

Eh bien, cet espoir fut déçu... La Tsarine, voyant que Nicolas s'émancipait de sa tutelle au G. Q. G., craignant qu'il ne se laissât persuader par les adhérents de la Douma, qu'elle avait en horreur, ménagea au dernier moment un entretien pour lui avec le « saint ». Le résultat fut terrible.

Pourquoi cette fois-ci écouta-t-il les arguments frustes du « saint » débauché ? Nous le saurons [1].

Raspoutine l'avait fatigué avec son programme populiste, bagage politique de la Tsarine : « Chasse tes ministres ! » — Il tutoyait tout le monde à la mode des paysans. — « Les ministres te mentent !

1. Voir à la page 67.

Adresse-toi au peuple. Alors tu sauras la vérité, et tout ira bien ! »

En parlant ainsi Raspoutine croyait sans doute à ses propres paroles, car il interprétait les pensées secrètes des *moujiks*, toujours méfiants des « seigneurs ».

Nicolas II comprenait mieux que sa femme le côté factice de telles conceptions. Lorsque pour la centième fois il avait entendu la chanson rustique, il dit : « C'est très bien, mais comment la réaliser, votre idée ? Si je faisais ce que vous me demandez, je serai tué, voilà tout. »

Raspoutine lui répondit : « Tu ne seras pas tué par un paysan mais seulement par un intellectuel ! » Comme la plupart de ses « prophéties », celle-ci ne se réalisa point.

Quant à la politique étrangère, le point de vue de Raspoutine ne concorda jamais ni avec la psychologie des paysans ni avec les idées de la Tsarine ; or comme il était profondément ignorant des affaires internationales et même de la géographie, il faut croire que les personnes de son entourage en étaient les véritables auteurs. Ces personnes étaient toutes sans exception germanophiles. Le point de vue de Raspoutine était toujours favorable à l'Allemagne [1].

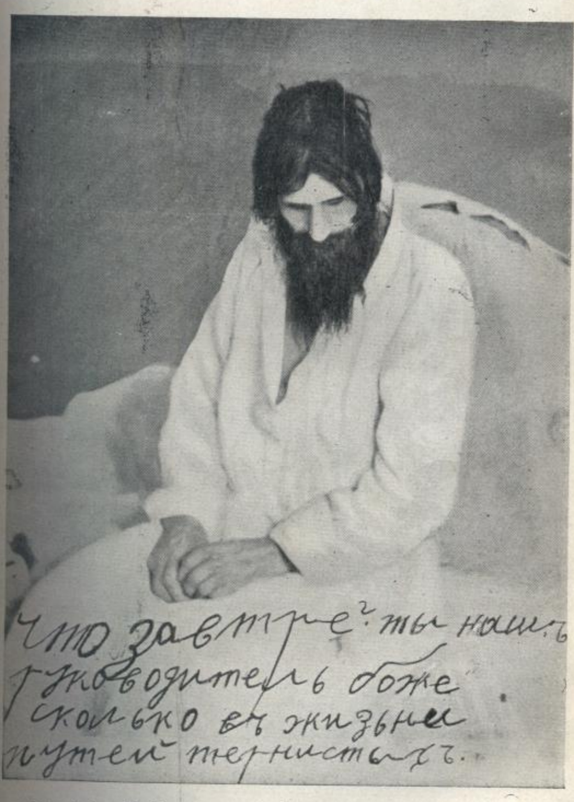
Au moment où la guerre éclatait, Raspoutine venait de subir une très grave maladie. Une jeune paysanne, Khionie Gouseva, dont il avait abusé pendant un pèlerinage, s'étant trouvée ensuite sous l'influence du moine Iliodor, concurrent hostile du

1. Les Allemands ont de tout temps pratiqué les sciences occultes : la patrie de Faust et des Nibelungen est le pays classique de la magie noire. Raspoutine leur fut acquis grâce plutôt à ces influences que par des subsides dont il n'appréciait pas la valeur.

IV

RASPOUTINE

LE PAYSAN SIBÉRIEN, ET PRÉTENDU SAINT, AGENT DE L'ALLEMAGNE ET PROMOTEUR DE LA DÉBACLE ET DE LA RÉVOLUTION



L inscription, libellée de sa main, dit :

Que sera demain ? Tu es notre guide, Seigneur.
Que de chemins épineux il y a dans la vie !

(Allusion probable au couteau que la jeune Khionie Goussef lui avait planté dans le corps après qu'il eut abusé d'elle, et de quoi il était alité.)

LES RESTES

V

Au centre : le losange pointillé entoure l'emplacement des bûchers et le puits où furent précipités les restes et les cendres. En haut : les premières fouilles exécutées dans le puits (Penché sur l'orifice, M. Robert Wilton). En bas : le pendentif en diamant de l'Impératrice, sa croix pectorale sertie d'émeraudes et une perle de ses boucles d'oreilles, retrouvés dans l'herbe par les paysans.

« saint », acquit la certitude qu'elle avait été dupe d'un mécréant, et décida de se venger de Raspoutine, ce qu'elle fit en lui plongeant un couteau dans le ventre.

Le blessé, transporté d'urgence au plus proche hôpital à Tiumen, refusait de mourir, au grand étonnement des médecins. Alexandra tenue au courant heure par heure, voyait ses convictions fortifiées : « Décidément c'est un saint ; Dieu ne veut pas me priver de ses conseils et de ses prières ! », se dit-elle.

Aussi à l'approche de l'heure fatale de la guerre, la Tsarine voulait avoir la bénédiction du « saint » homme. L'Empereur lui-même télégraphia au malade pour lui expliquer que la guerre était inévitable. Le personnel de l'hôpital assistait à la scène : Raspoutine ayant péniblement déchiffré le télégramme impérial, se mit dans une rage folle, hurlant des menaces contre Nicolas, jurant, s'arrachant ses pansements, à tel point que sa blessure se rouvrit.

Raspoutine s'obstina quand même à prêcher la paix avec l'Allemagne. Devant les quémandeuses qui assiégeaient sa demeure à Pétrograd, il maintenait son point de vue : « L'Allemagne est trop forte pour nous ! Elle ne nous fait que du bien ! »

Voilà pourquoi la Russie et l'étranger crurent à la légende de la Tsarine germanophile, du Tsar cherchant la paix séparée.

Voilà aussi l'explication pourquoi Anna Vyroubova et toute la coterie de Raspoutine s'accommodaient si bien avec les Bolcheviks, agents de l'Allemagne, pourquoi la fille de Raspoutine épousa un agent allemand.

Les ministres du Tsar savaient que Raspoutine était tout-puissant, certains avaient été nommés sur

ses instances, mais il s'est trouvé des hommes assez courageux pour tenter d'ouvrir les yeux du souverain. Le Tsar restait réfractaire, mécontent. Outré, il dit, une fois : « Plutôt endurer cinq Raspoutine que contrarier une femme.. hystérique. »

Trop d'intérêts se croisaient autour de cet homme : la vérité était trop difficile à dégager aux yeux des souverains. Par exemple, un ministre de l'Intérieur, ennemi acharné de Raspoutine, lui fit tendre un piège par des femmes à sa solde. Leurs dépositions concluantes furent soumises à l'Empereur, qui les remit à sa femme. Immédiatement celle-ci ordonna une enquête par la police spéciale du palais, qui constata que les femmes avaient été payées par le ministre. Aussitôt la Tsarine et le Tsar se sont mis dans une violente colère, croyant qu'ils avaient été joués par le ministre. Celui-ci fut immédiatement chassé et la situation de Raspoutine raffermie.

Instruite des dangers que courait son cher « saint » la Tsarine fit venir d'Angleterre deux détectives privés qui devaient le garder nuit et jour.

En quoi consistait le pouvoir guérisseur dont Raspoutine tirait sa force principale ? C'était tout simplement du charlatanisme. La preuve c'est qu'après sa mort la maladie du jeune Alexis poursuivit exactement le même cours qu'avant. Tout au plus, le « saint » pouvait soulager les douleurs par des passes, mais c'est de l'hypnotisme courant.

Il faut toutefois parler d'un complice, peut-être deux, capables de lui avoir prêté un concours effectif dans ses prétendues cures : la Vyroubova et le médecin tibétain Badmaief.

Par la première il pouvait savoir le moment où la crise survenait, et par conséquent venir faire ses prières juste avant la guérison ; du deuxième il

avait les drogues que la Vyroubova pouvait au besoin glisser à l'enfant.

Anna Vyroubova était devenue l'intime du paysan, sa chose. Badmaief fut célèbre déjà au temps d'Alexandre III. Bouriate bouddhiste, il s'efforça de nouer les rapports entre la cour de Russie et le Dalaï Lama sous le règne de Nicolas II. Un des affiliés au service secret de l'Allemagne, il se trouva naturellement associé avec Raspoutine.

Lorsque le scandale Raspoutine devint trop notoire par suite de la démission forcée du Procureur du Saint-Synode, coupable d'avoir déplu à la Tsarine parce que le haut clergé avait osé parler mal du « saint », l'écho en est venu à la Douma. Au cours des débats il fut question des « mains ignobles, qui osent salir la fontaine du pouvoir et compromettre la sûreté de l'état ».

La Tsarine, furieuse, en conçut une haine folle des parlementaires, mais dut quand même s'incliner devant l'orage. Raspoutine ne vint plus au palais : elle le voyait chez Anna.

La mort guettait la Tsarine, son « saint » et même le Tsar : ce fut Raspoutine qui mourut le premier. Mais sa mort, tout en remettant la fin tragique des souverains, rendit la Tsarine encore plus résolue à poursuivre son rêve.

Les détails de l'assassinat de Raspoutine sont trop connus... A noter seulement que les conspirateurs s'étaient pourvus de poisons violents, acide prussique et *kurare*, de revolvers, de casse-têtes ; pourtant ils étaient cinq contre un sans compter la dame inconnue qui servait d'appât au satyre pris au piège... Ils le croyaient plus que mortel, pourtant ce n'était qu'un paysan ivre, libidineux...

CHAPITRE VI

NICOLAS II DEVANT L'HISTOIRE

Né bon et faible de caractère, Nicolas II aurait fait un excellent citoyen, car il avait assez d'esprit, de courage et d'honnêteté, pour accomplir son devoir dans toutes les circonstances ordinaires de la vie. Malheureusement pour lui et pour son peuple, — j'ajouterai, pour l'humanité entière — il devint tsar de toutes les Russies, titulaire de la puissance la plus absolue, la plus difficile qu'un homme puisse rêver.

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, combien la tâche de l'autocratie s'était compliquée pendant le règne de Nicolas II ; combien, à défaut de capacités de gouvernement, il lui fallait le concours de grands hommes pour éviter un désastre ; nous avons entrevu le dilemme tragique imposé au Tsar par la faute de bureaucrates égoïstes, de courtisans intrigants et, enfin, de sa Femme, lui refusant d'abord tout concours, puis le compromettant, entraînée par un aveuglement fou.

Nicolas était trop doux, trop affectueux, trop attaché à la vie de famille pour ne pas être profondément influencé par sa femme, qui pouvait le diriger à sa guise. Ainsi son amour passionné, fidèle à travers les années pour la belle Anglaise de son premier roman, exemple rare de constance dont les époux pouvaient s'enorgueillir, devenait

au contraire un obstacle au bien-être de ses sujets.

Sa vie de souverain ne lui donnait aucun agrément mais seulement des peines ; son bonheur était parmi ses enfants avec sa femme. Le Destin lui accorda la plus grande faveur en le laissant mourir avec les siens.

Les défauts de caractère chez Nicolas devenaient plus marqués par l'éducation. Il aurait fallu au jeune garçon un régime de grande liberté pour développer sa volonté, son initiative ; au lieu de grands espaces, de frottements au hasard de la vie, nous le voyons attaché aux jupes de sa mère.

La façon d'élever les enfants d'Alexandre III avait été dénaturée par la crainte d'un attentat, mais même avant le 1er mars 1881, on avait adopté un système d'éducation absolument néfaste pour un garçon et surtout pour un empereur futur.

L'Impératrice Marie laissait rarement Nicolas hors de vue, jusqu'à l'âge où il aurait dû avoir déjà une certaine expérience de la vie. Elle se mêlait de régler sa vie même quand il était homme, jusque dans des détails du domaine intime.

Marié, père de famille, Empereur, il se trouvait encore soumis à cette tutelle incommode. Sa mère prétendait diriger les affaires d'Etat aussi bien que les affaires du jeune ménage, en se faisant l'interprète des volontés de l'Empereur défunt.

On peut dire que son père l'ayant écrasé de son vivant par sa personnalité de géant immobile, continua même après sa mort à le tenir dans une adoration muette et mystique pour sa mémoire.

Lorsque Nicolas sortit, enfin, de cet état morbide, il trouva les voies d'une politique saine trop difficiles à suivre. En cherchant à se faire une person-

nalité de souverain, il devint le jouet de son inexpérience, de son manque de volonté...

Alors, comme font les natures faibles, il chercha un refuge dans son obstination. C'est à ce moment que ses ministres exigeaient l'intervention de la Tsarine, et qu'elle accepta de faire ce qu'elle avait toujours refusé à Nicolas lui-même : mener sa politique...

Jeune garçon, Nicolas n'avait pas d'amis, car il ne sortait pas de la maison paternelle ; ses frères étaient trop jeunes. Certes la Famille était unie et heureuse, les parents étant dévoués et trouvant tout leur bonheur chez eux, mais il n'y avait rien pour stimuler la nature trop docile du fils aîné.

Son premier bonheur fut au régiment ; au milieu de ses camarades il trouvait une satisfaction à ses goûts naturels pour la société. Les mois passés au service parmi les Preobrajentzy lui laissèrent un doux souvenir. Les exercices au grand air, la réunion au mess entre « jeunes », avec ses joies bruyantes, l'enchantaient.

Plus tard, lorsque les soucis du pouvoir l'écrasaient, il aimait à se rappeler ces temps heureux. Il disait : « C'est au régiment que j'ai appris tout ce que je sais. Les ministres font de moi ce qu'ils veulent, car j'ignore tout sauf la manœuvre militaire. »

Le voyage au Japon et retour avait failli tourner à mal à cause d'un attentat. Nicolas n'allait plus à l'étranger qu'en courtes visites auprès de sa fiancée ou en tournée officielle. Il connaissait très peu son propre pays, et encore moins le monde au dehors.

Sa connaissance des hommes se bornait à des fréquentations très restreintes, presque toutes soit officielles, soit familiales. Ce qui se passait dans le

pays et dans le monde, il le savait par les rapports des fonctionnaires, dont la lecture absorbait ses journées et la moitié de ses nuits, le laissant de plus en plus embrouillé au milieu d'un amas inextricable de faits, de chiffres, de programmes contradictoires.

Grâce à l'esprit dominateur de l'Impératrice Marie, à l'effacement de la Tsarine, à la faiblesse de Nicolas II, les premières années ne furent qu'une continuation du règne d'Alexandre III, héritage redoutable, car depuis 1881, ce monarque avait renié toutes les idées éclairées, libérales, de son père, préparant ainsi une explosion fatale.

Nicolas s'aperçut à la longue que « la mémoire bienheureuse », trop souvent invoquée par sa mère, ne pouvait arrêter indéfiniment la marche du temps, mais, hélas pour lui, il ne savait pas comment y porter remède, et tout ce qu'il fit aggrava seulement le mal.

Les comparaisons fâcheuses si souvent prononcées entre les deux règnes ne sont point justes. Alexandre bénéficiait de la mémoire du Libérateur-martyr, les grandes réformes sociales et politiques de la soixantaine ayant profondément remué le pays ; par contre il léguait à son fils un vide immense qu'il fallait combler au plus vite, sous peine de cataclysme, car la Russie avait pris son essor dans l'évolution politique.

Influencé par ses traditions de famille et par son entourage, Nicolas avait voué un culte pour l'autocratie, craignant avec une ferveur mystique d'en diminuer les cadres divins. Il savait bien que son pouvoir était en réalité très restreint, puisque les ministres le contrecarraient à chaque pas, mais le fétiche autocratique, importé par une tsarine de

Byzance, hypnotisait ce Romanof à tel point qu'il n'osa pas imposer à ses ministres la responsabilité de leurs actes. Ce fut absurde et tragique.

Car malgré la « constitution » de 1905, on maintenait la légende autocratique, chaque ministre agissant à sa guise et la responsabilité de ses fautes continuant à retomber sur le Tsar.

En plus de tous les autres obstacles, cette légende archaïque, imposée aux souverains et au peuple russes par une hiérarchie moribonde, paralysait les efforts de Nicolas vers un idéal humain.

Le peuple russe, si instinctif, sentait en lui la bonté, la sincérité, et se serait rallié à lui jusqu'au dernier moment, mais les influences contraires jouaient du fétichisme de l'autocratie ; aussitôt l'abîme s'ouvrait sous ses pas.

Tous les racontars au sujet des dispositions machiavéliques de Nicolas s'expliquent très simplement : il ne voulait jamais dire une chose désagréable, ce qui lui valait l'accusation de manquer de sincérité, lorsqu'en réalité il était trop bon, trop faible pour causer une douleur ; il cachait ses pensées, craignant de les voir méconnues et combattues, mais on en concluait qu'il était malin, alors qu'il défendait ainsi sa propre faiblesse ; il acceptait le point de vue du dernier visiteur, preuve absolue de son défaut de volonté interprété à tort comme signe de mauvaise foi.

Naturellement il lui fallait un bon ministre-président, responsable pour ses collègues... mais que devenait alors l'autocratie ?

Nicolas continuait à nommer les ministres et à se perdre dans le maquis de leurs programmes et rapports. C'est en signant son acte d'abdication qu'il nomma le premier chef d'un ministère homogène et responsable, mais à ce moment la révolution déjà battait son plein.

La mentalité du Tsar explique aussi les bizarreries de sa conduite envers Guillaume, qu'il détesta toujours comme souverain et comme particulier parce que le Kaiser lui inspirait une méfiance profonde, parfaitement justifiée du reste.

Nicolas avait pour Guillaume le sentiment d'un novice qui se rend compte de son infériorité absolue. Guillaume faisait miroiter devant ses yeux éblouis sa maîtrise des questions les plus difficiles ; il lui donnait tout le temps des conseils de libéralisme à l'instar allemand pour résoudre les problèmes russes. Nicolas y voyait une allusion blessante à l'autocratie. Jamais il ne demanda l'avis de Guillaume, mais celui-ci continuait à le bombarder de ses lettres.

Comment expliquer le succès des intrigues du Kaiser dans l'affaire de Kiaotchéou et surtout du traité de Biorke ? Quant à la première, Nicolas a été simplement trompé par Guillaume, qui lui demanda comme par hasard s'il verrait quelque obstacle à la création d'un petit dépôt de charbon pour les navires allemands. Nicolas, autocrate, se gênait de lui répondre que c'était là une affaire à traiter entre ministres et non entre souverains. Il dit simplement qu'il n'y voyait aucun inconvénient. Guillaume basa sur cette parole toute sa politique d'accaparements en Extrême-Orient.

(L'aventure qui amena la guerre avec le Japon eut pour origine une parole lancée au hasard par le Tsar en approuvant les concessions forestières du Yalou, indispensables, prétendaient ses ministres, pour le développement du commerce.)

Le traité secret de Biorke, répudié ensuite comme irréconciliable avec la convention franco-russe, fut habilement imposé à Nicolas par l'homme qu'il détestait, sous forme d'assurance contre la guerre. Guillaume avait su flatter l'amour-propre du Tsar,

tout en jouant de ses instincts humanitaires, de ses préjugés autocratiques et de son incapacité politique.

Parce que sa femme ne savait pas se rendre populaire et en conçut un dégoût profond pour la société russe, Nicolas aussi devint un reclus dans son palais, mais il en souffrait, car malgré son attachement à sa famille, il gardait toujours ses dispositions sociales, et ne manquait jamais la fête de son régiment.

La politique aux mains de la Tsarine amenait le remplacement du Grand-Duc Nicolas par le Tsar, sous prétexte que le Grand-Duc ourdissait un complot. Par le fait, il avait menacé de pendre Raspoutine, crime impardonnable.

Nicolas II ne se fit guère prier, la tentation était trop grande. Devenu généralissime, il revivait à la Stavka les jours heureux de sa jeunesse au régiment, à tel point qu'il oubliait les intrigues politiques de sa femme, entendant pour la première fois de sa vie la vérité par la voix sincère et honnête de l'armée. Il fit quelques nominations ministérielles excellentes. En revanche sa femme continuait avec le concours de Raspoutine à en faire d'autres, très mauvaises.

Alexandra ne le laissait pas longtemps seul : elle arrivait au G. Q. G. avec ses filles. Après chaque visite l'influence salutaire de l'armée disparaissait.

Au début de décembre 1916, Nicolas se laissa raconter pour la première fois la vérité sur Raspoutine. Cette fois on pensa avoir fait un grand pas en avant. Mais Alexandra déjoua le complot en démontrant à son époux que les témoignages contre Raspoutine furent achetés. Nicolas écœuré, croyant qu'il avait été victime d'une intrigue dirigée contre sa femme, eut son entretien avec Raspoutine, n'alla pas à la Douma...[1].

On a prétendu qu'à la fin de son règne Nicolas s'adonnait aux drogues pour s'étourdir. Le fait est que, souffrant de maux de tête, il prenait des poudres. Etaient-elles de Badmaief ?

Pourichkevitch, le député qui abattit Raspoutine d'un coup de revolver, déclare dans les mémoires publiés après sa mort, que Raspoutine vanta les propriétés miraculeuses des poudres de Badmaief, « stupéfiantes ou aphrodisiaques ».

Je ne crois pas que Nicolas cherchait l'oubli dans les drogues. Il avait l'air très fatigué, mais il y avait de quoi. S'il avait contracté cette habitude, on l'aurait remarqué pendant son emprisonnement. Or rien ne le dénote.

Quant à la légende de ses pourparlers secrets avec l'ennemi, dont la fausseté a été démontrée ensuite par l'enquête du gouvernement révolutionnaire, il suffit pour l'anéantir de citer l'ordre du jour d'adieu à son armée, que le gouvernement intercepta. Le voici :

« Mes soldats bien-aimés, c'est pour la dernière fois que je m'adresse à vous. Après mon abdication, pour moi et pour mon fils, du trône de la Russie, le pouvoir est transféré au gouvernement provisoire issu de l'initiative de la Douma. Puisse Dieu les aider à conduire la Russie vers la gloire et la prospérité. Puisse-t-il vous aider, soldats

1. Voir p. 55. Cf. G. de Wesselitsky. *Russie et Démocratie*, Paris, 1916. Mon éminent collègue prévoyait les conséquences heureuses de l'union entre la Démocratie et la Monarchie russes ; l'Allemagne et ses agents. Raspoutine d'un côté, les Révolutionnaires de l'autre ont détruit ces belles espérances.

vaillants, à défendre fermement le sol natal contre l'ennemi méchant.

« Depuis deux ans et demi vous avez journellement enduré les peines du service actif. Après tant de sang versé, tant d'efforts dépensés, l'heure s'approche où la Russie et ses braves alliées attachées par une impulsion commune vers la victoire, briseront les derniers efforts de l'ennemi.

« Cette guerre sans pareille doit être menée jusqu'à la victoire complète. Celui qui cherche une paix immédiate vend sa patrie, c'est un traître. Je sais que tous les honnêtes soldats pensent ainsi. Alors, accomplissez votre devoir, défendez vaillamment notre pays natal, soumettez-vous au gouvernement provisoire, obéissez à vos officiers, car le moindre relâchement de la discipline donne un avantage à l'ennemi.

« Je crois fermement que l'amour sans bornes, que nous inspire notre chère et grande patrie, ne s'est pas éteint dans vos cœurs. Que Dieu vous guide.

« NICOLAS. »

Contre-signé: Général ALEXEIEF, Chef d'Etat-major.

Le vrai Nicolas se révèle dans ce document, touchant de sincérité, de loyauté, de bonne foi naïve. Comme généralissime démissionnaire il avait le droit et le devoir de prendre congé de l'armée, et s'imaginait que le nouveau gouvernement approuverait ; il ne comprenait pas la situation nouvelle, pas plus qu'il n'avait compris les réalités de l'évolution sociale.

Or, la horde bolcheviste engagée par l'Allemagne dirigeait déjà le Soviet, constitué avant le ministère Lvof, et dictait ses volontés destructives au pays et à l'armée. L'ordre du jour noble et patriotique du Tsar déchu n'arriva pas à destination.

CHAPITRE VII

LA PRISON ET L'EXIL

Au moment où la révolution éclata, la Tsarine était plus occupée à soigner ses enfants, tous malades de la rougeole, qu'à penser à la politique. Le ministre de l'intérieur Protopopof, dernière nomination de Raspoutine, faisait au palais de Tsarskoie-Sélo, de fréquentes apparitions, parlait du « saint », dont il prétendait recevoir les directions posthumes, affirmait que tout allait pour le mieux.

Ce Protopopof représentait fidèlement le régime déchu. D'origine noble, devenu fabricant de draps, intellectuel jouant un rôle dans les Conseils généraux (zemstvos), arrivé enfin à la vice-présidence de la Douma, il n'hésita point de s'aboucher avec les émissaires de l'ennemi, pour gagner ainsi les bonnes grâces du « saint », afin de trouver dans un portefeuille ministériel le moyen de rétablir ses affaires qui périclitaient. Badmaief le guérissait, en même temps, de la paralysie générale.

Lorsque le grondement de l'émeute arrivait déjà au palais, Alexandra s'aperçut que l'homme « jouissant de la confiance du peuple », qu'elle avait imposé au Tsar crédule, ne savait rien, n'était qu'un pauvre fou avarié. Elle s'affola, fit chercher le grand-duc Paul, sortit faire un discours aux régiments de la garde survenus pour protéger le palais, tenta vainement de se mettre en rapport avec

l'Empereur — parti déjà du G. Q. G. — bref se démena pour sortir de l'impasse.

Le 20 mars au matin, cinq jours après l'abdication du Tsar, Alexandra fut mise en état d'arrestation par le général Kornilof, agissant par ordre du gouvernement provisoire. Deux jours après, le Tsar arriva, prisonnier lui aussi.

La Famille vécut à Tsarskoie pendant près de cinq mois, jusqu'au moment où il devint trop dangereux de la laisser dans le voisinage de la capitale, centre du pouvoir des Soviets, à la veille de devenir ouvertement bolchevistes.

Il faut constater une étape très importante dans le travail de la propagande révolutionnaire, dirigée par les agents allemands. Jusqu'au mois de mars 1917, son œuvre corruptrice visait la Tsarine. On laissait l'Empereur de côté, car le peuple et l'armée croyaient toujours en lui. Mais, aussitôt qu'il eut abdiqué le pouvoir, — volontairement et pour sauver son peuple, pensait-il, — la presse juive et toute la horde révolutionnaire se ruaient sur lui seul.

L'auteur de ce récit, ayant exposé dans ses correspondances les mobiles très dignes du souverain déchu, fut mis à l'index par certaines organisations de presse de la capitale.

Leurs dénonciations commençaient comme toujours par Raspoutine, agent de l'ennemi, ami de la Tsarine et par conséquent de l'Empereur. Ces embusqués germanophiles, ces salariés du Kaiser firent croire à la foule que son souverain avait trahi !

La ville, la province, l'armée résonnèrent du bruit de ces ignominies. « Il a trahi ! » criaient les kamarads de Lénine ; « il a trahi ! » répétaient les parlementaires ineptes ; « il a trahi ! » criaient

Kerensky et les Soviets. La foule, patriote, s'indigna.

Pour Nicolas II c'était pire que la mort ; il l'a prouvé plus tard ; il préférait la mort au déshonneur.

Les Alliés savaient pourtant que c'était faux. Il fut question de ménager au Tsar et à sa Famille une retraite en Angleterre. Puis le plan échoua. A Tsarskoie on défit les malles. La propagande Raspoutine avait pénétré jusqu'en Angleterre. Son influence néfaste sur l'opinion publique alliée enlevait aux malheureux prisonniers ce dernier moyen de salut.

Certes, la douleur infligée par ces soupçons indignes dépassait tous les autres désagréments de la claustration, ce dont les dépositions si détaillées faites à A.-N. Sokolof par le colonel Kobylinski, commandant du palais, et par MM. Gilliard et Gibbes, donnent le récit complet, historique [1].

On fouillait toutes les lettres, toutes les archives, pour découvrir la moindre trace de la trahison. Pendant cette opération, méticuleuse et longue, les époux étaient séparés comme de vulgaires malfaiteurs.

Kerenski se fera pardonner beaucoup par sa conduite après l'enquête. Il fit amende honorable, en déclarant solennellement : « Le Tsar est pur ! » Pour un ministre révolutionnaire, faire ce geste de galant homme exigeait un grand courage.

Malheureusement, les soldats de garde, et même les officiers, ne se sont pas conduits aussi bien. Kerenski les sermonna en vain. L'habitude était déjà prise.

Les ordonnances du ministre Goutchkof ne

1. Voir la deuxième partie.

s'étaient-ils pas permis de crier aux habitants du palais : « Vous êtes tous des vendus » ? Les soldats qui enlevaient au Tsarevitch ses jouets, qui abattaient ses petites chèvres, qui volaient les affaires des prisonniers, qui se conduisaient en goujats, n'étaient pas tellement à blâmer.

Un incident tient une place à part. Nicolas allait, selon son habitude serrer la main à un officier qui faisait son tour de garde. Celui-ci refusa la main tendue. Alors, les larmes aux yeux, mettant ses deux mains sur ses épaules, Nicolas lui dit, en se servant d'un mot caressant : « Goloubtchik ! pourquoi ?... » Et l'autre, croisant les mains derrière son dos, raide, répondit : « Parce que je suis du peuple, et lorsque le peuple vous tendait la main, vous la refusiez. »

Nicolas ne comprenait pas encore tout l'effroyable travail qui s'était fait dans les esprits ; il vivait toujours dans un monde irréel.

Le départ de Tsarskoie eut lieu la nuit du 13 août. Alexis venait d'avoir treize ans. Kerenski permit au grand-duc Michel de prendre congé de son frère. Le Tsar n'a vu aucun autre membre de la Famille. Mais ce n'était pas le moment de faire des politesses. Kerenski craignait les Soviets, dont les Bolcheviks étaient maîtres absolus. Le moindre retard pouvait devenir dangereux. Déjà les cheminots cherchaient à arrêter le convoi impérial.

Par surcroît de précautions, on ne dit pas aux prisonniers quelle était leur destination. Ils apprirent au dernier moment que c'était Tobolsk. Le choix de cette ville paraissait prudent, car, du moment qu'il était impossible de transporter les prisonniers à l'étranger, il fallait les éloigner autant que possible du centre.

Tous les égards furent montrés à la Famille. Les

personnes qu'elle voulait faisaient partie du voyage, hormis la Vyroubova transférée à la forteresse et certains lâches qui désertaient leurs maîtres. On trouvera la liste complète dans les dépositions du colonel Kobylinski. Il y figure plus de quarante noms. C'était excessif. Plus tard ce fut une cause d'embarras. Toujours, les Romanof ne comprenaient pas...

On voyageait en deux trains luxueusement aménagés, s'arrêtant souvent en route pour donner aux personnes le temps de prendre de l'exercice...

Au départ, Kerenski avait dit aux soldats de l'escorte : « Conduisez-vous en hommes, et non en goujats ! » S'adressant au commandant, il ajoutait : « N'oubliez pas qu'à vos bons soins est confié celui qui fut empereur, et qu'il ne doit manquer de rien ! »

La route vers Tobolsk mena les voyageurs devant le village natal de Raspoutine. Alexandra appela ses enfants et leur parla du « saint ». Elle croyait toujours en lui. La désillusion désormais inutile lui fut miséricordieusement épargnée...

Arrivée à Tobolsk, la Famille s'est installée le 26 août dans le palais du gouverneur, aménagé confortablement pour elle, tandis que la plupart de la nombreuse suite occupait une maison adjacente.

Il est évident que le gouvernement provisoire, comptant vaincre les Bolcheviks, avait tenu à rendre l'exil aussi tolérable que possible. Le train de maison mené à Tobolsk exigeait de grosses dépenses. Or Kerenski ne fit pas envoyer les fonds promis, étant, lui-même, aux prises avec Kornilof d'abord, avec les Bolcheviks ensuite.

Lorsque ces derniers accaparaient le pouvoir, en novembre, les soldats, démoralisés par le commissaire Pankratof, réclamaient une maison à eux, forçant la suite à se caser avec la Famille.

Bientôt, le gouvernement des Soviets réduisait les prisonniers à la portion de famine, avec défense d'y subvenir par le travail.

On trouvera dans les dépositions de Kobylinski et des professeurs Gilliard et Gibbes la description touchante de la Famille pendant son emprisonnement en Sibérie.

Au début, la vie ne différait pas sensiblement de celle de Tsarskoie. Mais, ce ne fut pas de longue durée. Les persécutions mesquines des soldats sous l'influence de Pankratof, et d'autres propagandistes, empoisonnaient l'existence de la Famille et de ses serviteurs fidèles.

Parce qu'un prêtre déséquilibré eut l'imprudence de prier pour les souverains déchus, les soldats leur refusaient l'accès de l'église, et venaient dans la maison, surveiller leurs dévotions.

Ne sachant plus quelle vexation inventer, la soldatesque — car ce n'était plus des disciplinés — exigea que le Tsar enlevât les insignes de son grade militaire et sa croix de Saint-Georges. Ces héros révolutionnaires taillaient des inscriptions infâmes sur l'escarpolette des Grandes-Duchesses, détruisaient la montagne de glace, unique passe-temps des jeunes gens pendant l'hiver sibérien.

Mais lorsque les vieux soldats, démobilisés, venaient prendre affectueusement congé du « Petit Père », la Tsarine, triomphante, disait : « Voyez, ils sont tous bons, mais les Juifs les trompent. » Elle ne pouvait pas comprendre que le terrain révolutionnaire avait été préparé pour les Juifs par elle-même.

L'ordre du gouvernement bolcheviste, refusant tout subside, arriva le 25 février 1918. Depuis longtemps, l'argent faisait défaut. Le prince Dolgorouki et le comte Tatichtchef, de concert avec le brave Kobylinski, avaient signé des lettres de change aux marchands de la ville pour subvenir aux frais. Ils cachaient au Tsar ces expédients. Deux ou trois fois, des offrandes de donateurs anonymes étaient venues les tirer d'embarras. Mais on ne pouvait pas cacher au Tsar le nouveau règlement.

Après réduction de la suite trop nombreuse, il fallait aussi réduire la table. La nourriture devenant insuffisante, Alexis tomba grièvement malade, les deux jambes paralysées par son mal.

Mais tout était supportable pour cette famille si croyante, tant qu'elle pouvait s'unir dans la prière.

Vers la fin de leur séjour à Tobolsk, les Romanof se rendaient compte de leur situation désespérée. Il y a, dans le dossier, un manuscrit de la Grande-Duchesse Olga, qui témoigne de leur résignation. C'est une prière en vers, composition de la jeune comtesse Hendrikova, faisant allusion à la mort prochaine de toute la Famille.

Des lettres et des journaux arrivaient, assez régulièrement pendant les premiers mois. Vyroubova écrivait souvent de Petrograd à la Tsarine. Ces communications se firent moins nombreuses après le coup d'état bolcheviste, mais, quand même, la Famille était au courant des grands événements de la vie extérieure, notamment du traité de Brest-Litovsk...

CHAPITRE VIII

ÉMISSAIRE DE MOSCOU-BERLIN

Nous arrivons à la période où le comte Mirbach concluait ses arrangements avec Yankel Sverdlof, pour amener Nicolas II et son fils à Moscou.

A cet effet un commissaire spécial fut délégué à Tobolsk, chargé de pleins pouvoirs signés par Sverdlof, en qualité de président du Comité central exécutif, et contresignés par Avanessof, Arménien, secrétaire du Comité.

La personne choisie pour cette mission ultra-secrète fut un ancien officier de marine russe, par conséquent un noble, Vasili-Vasilievitch Yakovlef, exilé sous l'ancien régime pour une peccadille. Il avait habité Berlin.

Yakovlef, né à Oufa, connaissait bien l'Oural. Sans doute était-il au courant de l'organisation soviétiste à Ekaterinebourg, et se méfiait-il des embûches possibles, car il semble bien qu'il fit escale dans cette ville, en se rendant à Tobolsk, retrouvant une ancienne connaissance d'Oufa, un ouvrier du nom d'Avdeief, qui avait des attaches dans le Soviet régional, il l'emmena à Tobolsk, comme allié utile. Il emmena aussi une escorte de jeunes gens d'Oufa.

Yakovlef arriva en pleine nuit du 23 avril, sans prévenir. Son escorte, ses documents et sa façon de

se tenir, firent une impression profonde sur le colonel Kobylinski aussi bien que sur les soldats de garde. L'obéissance à ses ordres s'exigeait sous peine de mort. Mais personne ne savait pourquoi il était venu.

Le lendemain il eut sa première escarmouche avec le Soviet ouralien en la personne de son délégué, un Juif nommé Zaslavski. Celui-ci tenta d'ameuter les soldats contre Yakovlef, sous prétexte qu'il les trompait ; mais, ayant échoué, Zaslavski s'en alla à toute vitesse à Ekaterinebourg, répandant le bruit d'une tentative de fuite des Romanof, sous les auspices de Yakovlef. Il en convainquit Avdeief qui, plus tard, cria encore plus fort, que Yakovlef emmenait les Romanof au Japon ! ! !

Esquissons les faits et gestes du commissaire extraordinaire, racontés en détail par les témoins oculaires [1]. Nous y trouverons la confirmation indirecte de la véritable mission dont il était chargé. Car ces témoins ignoraient toujours ce que Yakovlef venait faire.

Dès son arrivée, Yakovlef alla voir Alexis, ne voulant croire à sa maladie. Plusieurs fois ce jour et le lendemain, il arrivait à l'improviste dans la chambre de l'enfant.

Finalement, persuadé qu'il souffrait gravement, Yakovlef se rendit au télégraphe, en référer personnellement à Sverdlof. De là il vint annoncer au Tsar qu'il l'emmenait seul, cédant après aux instances de la Tsarine d'accompagner son époux, et de prendre sa fille Marie que ses sœurs plaisantaient, disant qu'elle avait du succès auprès des commissaires.

1. Voir les dépositions du colonel Kobylinski, etc.

Il résulte de ces témoignages, que Yakovlef s'intéressait uniquement au Tsar et à son Fils, qu'il avait la mission d'emmener, tous deux, à une destination pouvant être seulement Moscou.

Il est évident que ce n'était pas pour les emmener à Ekaterinebourg qu'on aurait pris tant de précautions mystérieuses et hâtives. Le calme absolu régnait à ce moment en Sibérie, donc, aucune raison de craindre un enlèvement.

Pourquoi, alors, arracher père et fils à leur prison en pleine débâcle printanière des voies et des rivières ?

Les déclarations faites à ce moment par Nicolas II et la Tsarine ont une importance capitale. « C'est pour me faire accepter un traité du genre Brest-Litovsk, qu'on me conduit à Moscou », annonce le Tsar, en ajoutant : « J'aimerais mieux me couper la main droite ! »

« On cherche à le séparer de moi pour lui faire souscrire encore une transaction honteuse ! » dit la Tsarine, faisant allusion à l'acte d'abdication.

Alexandra croyait si profondément au plan conçu par les Allemands, de concert avec les Bolcheviks, qu'elle abandonnait son fils malade pour suivre son mari. La mère était oubliée, dominée dans ses sentiments les plus tendres, les plus sacrés par l'épouse autocrate.

« J'aime mieux mourir, que d'être sauvée par les Allemands », avait-elle déclaré pendant l'exil de Tobolsk, comme si des tentatives de là-bas lui étaient déjà connues.

Maintenant, après une scène déchirante, elle laissait son fils aux soins de Tatiana, sa fille préférée, et suivait son mari dans l'inconnu, décidée à le sauver coûte que coûte d'une transaction avec l'ennemi allemand. Elle en signifia l'intention à

Nicolas, qui n'essaya même pas de la dissuader, se soumettant, comme toujours, à sa volonté.

Parti le matin du 26 avril, dans des voitures de paysan, le convoi mit quarante heures pour faire le trajet de 300 kilomètres entre Tobolsk et Tiumen. Il fallait traverser trois grands fleuves. La glace, déjà couverte par les eaux printannières, menaçait d'engouffrer chevaux et voitures. Les routes aussi ressemblaient à des torrents.

Yakovlef accompagnait le Tsar. Tout le long de la route il discutait avec lui, le persuadait.

Le convoi traversait le village de Pokrovskoie. Pressé d'arriver, Yakovlef fit passer tout son monde dans les voitures de relai, préparées d'avance. La Tsarine regarda vers la maison de Raspoutine. Elle vit sa veuve et sa fille, debout à l'entrée de la porte, lui faisant le signe de croix...

Averti sans doute du danger à Ekaterinebourg, au courant du rôle de Zaslavski, Yakovlef ne perdit pas une minute à Tiumen. Un train spécial attendait. Brûlant les gares intermédiaires, Yakovlef se dirigeait vers l'ouest.

Mais, à mi-chemin d'Ekaterinebourg, il se décide à prendre des renseignements par le télégraphe du chemin de fer. Il apprend que son train sera arrêté par ordre du Soviet de l'Oural.

Aussitôt, il fait machine arrière, dans la direction d'Omsk, pour passer sur la ligne du sud à Oufa. Ainsi on va par Samara à Moscou. Il brûle la gare de Tiumen, et s'approche de l'Irtych, embranchement de la ligne d'Oufa. Les soldats arrêtent le train. Ce sont les troupes du Soviet d'Omsk.

Yakovlef fait détacher sa locomotive et se rend seul à Omsk. Il va parler avec Sverdlof par le fil direct. Il reçoit l'ordre de passer par Ekaterinebourg quand même. Il n'a qu'à s'incliner.

Pendant quatre jours et quatre nuits, Yakovlef ne laissa personne adresser la parole à Nicolas. Il monopolisa la conversation. Il craignait surtout la Tsarine. Sans doute, était-il au courant de son influence sur son époux.

Pourquoi fallait-il prendre des précautions si exagérées ? Evidemment Yakovlef était chargé de dire à Nicolas des choses très importantes, très confidentielles, d'un caractère inacceptable à la Tsarine.

Faut-il des preuves concluantes ? Lisez la déclaration faite par Yakovlef au Tsar devant les témoins cités dans ce livre : « J'avais l'ordre du Comité central de vous emmener tous, mais puisque Alexis Nikolaievitch est malade, je vous emmène seul. » Et lorsque Nicolas refuse de quitter sa famille, Yakovlef, déclare : « Alors je dois vous prendre de force, ou bien en référer à Moscou... Ne soyez pas inquiet. Je réponds de votre sécurité sur ma tête. »

Toujours refusait-il d'indiquer sa destination. On comprend la raison. Ekaterinebourg pourrait apprendre. Il le craignait.

Cet homme parlait et agissait de bonne foi. Il n'avait pas de mauvaises intentions à l'égard de la Famille impériale. Nicolas disait de lui : « C'est un homme sincère, respectable. »

Rentré plus tard à Moscou, il acquit la certitude d'avoir été joué par les Juifs rouges. Sous prétexte de prendre du service sur le front ouralien, il vint se joindre aux armées de Koltchak.

Le juge d'instruction Sokolof ayant appris sa présence, craignant d'arriver trop tard, envoya de suite un officier de confiance le rechercher. En effet, l'état-major à Omsk, fort au courant, l'avait déjà transféré dans les armées du sud de la Russie. Ce fut l'œuvre d'un agent ennemi au service des renseignements de l'armée. Ensuite, toute trace de Yakovlef se perd.

L'arrivée à Ekaterinebourg des prisonniers, le 30 avril, avait été attendue deux jours plus tôt car c'est le 27 que l'on donna l'avis au capitaine Ipatief de quitter dans les vingt-quatre heures sa maison, réquisitionnée ce même jour par ordre du Soviet.

Ainsi, il paraît être établi que le Soviet ouralien n'était pas au courant des projets tramés à Moscou jusqu'au jour où Yakovlef quittait Tobolsk avec les ex-souverains. Mais, Golochtchekine, on se le rappelle, dirigeait cette organisation selon les ordres qu'il recevait de Sverdlof. Tout devient clair. On comprend pourquoi Zaslavski paraissait à Tobolsk en même temps que Yakovlef, et partait avant lui.

Le lecteur comprendra aussi pourquoi on attendait les prisonniers pour le 28. Golochtchekine ne s'était pas imaginé que Yakovlef rebrousserait chemin vers Omsk, et perdrait deux jours en voyage.

Sverdlof combine ainsi le moyen de déjouer le plan des Allemands en utilisant l'intransigeance des rouges de l'Oural.

L'idée d'une évasion par le Japon est exclue.

Les prisonniers furent conduits par Golochtchekine lui-même à la maison Ipatief. Il leur fit subir une perquisition brutale, aidé dans sa besogne par un autre Juif, nommé Didkovski, arrivé comme lui d'Allemagne.

Le prince Dolgorouki, venu avec les souverains, fut renvoyé à la prison de la ville par ordre de Golochtchekine. Plus tard, il périt, victime de sa fidélité à la Famille.

Tout l'argent se trouvait sur sa personne. Les prisonniers restaient sans ressources. Il y avait à Tobolsk une grande quantité de bijoux, propriété personnelle des souverains. (Les bijoux de la couronne furent tous remis au gouvernement provisoire.) Il s'agissait de sauver ces joyaux.

Averties, discrètement, par une lettre de la femme de chambre Demidova, les jeunes Grandes-Duchesses restées à Tobolsk, se mirent à dissimuler les colliers de perles, les diamants et autres pierres précieuses dans leurs vêtements, les cousant dans les cache-corsets, en forme de boutons, etc.

On le verra, cette circonstance a beaucoup aidé, dans la suite, à la reconstitution complète du crime d'Ekaterinebourg.

La maladie d'Alexis suivit son cours ordinaire. Il commençait à se remettre un peu, lorsque le moment vint d'emmener le reste de la famille près de leurs parents. Certes, cette réunion n'était nullement motivée par des bonnes dispositions de la part des geôliers, mais pour simplifier la garde.

Les commissaires affectés à la prison de Tobolsk rudoyaient et insultaient les jeunes filles et le garçon malade. Ils en faisaient de même pendant le voyage.

Le 23 mai toute la Famille fut de nouveau réunie à Ekaterinebourg, pour ne plus se quitter.

CHAPITRE IX

LE CHEMIN DE LA CROIX

Tout en haut d'une colline, dominant la ville d'Ekaterinebourg et l'Oural, se trouve un rassemblement d'édifices blancs rangés autour de la place de l'Ascension. L'église portant ce nom, surmontée d'un clocher, se dresse au milieu. Un côté de la place est formé par le palais célèbre « d'un roi » de l'or. Vis-à-vis le porche de l'église, une autre maison, bâtie en contrebas, fait le coin de la ruelle Voznesenski (Ascension), descendant vers le grand étang sis au centre de la ville, c'est la maison Ipatief.

Un bâtiment assez coquet, se composant d'un rez-de-chaussée et d'un étage, flanqué d'une grande porte cochère, donnant sur cour et jardin. L'entrée du premier étage est en face l'église. Ce côté de la place est le prolongement du Voznesenski prospekt, rue importante par laquelle on passe de la gare principale pour aller dans la ville. L'entrée du rez-de-chaussée se trouve du côté de la ruelle. Il y a communication entre les étages par un escalier intérieur et par les portes donnant sur la cour.

Entre le niveau de la place et le rez-de-chaussée il y a un espace aménagé en descente latérale pour les voitures, en escalier pour les piétons.

L'aménagement de la maison en lieu de détention fut assez facile : en haut les prisonniers, en

bas les gardiens, autour de l'extérieur une barricade en planche. Ce fut un travail de quelques heures.

La garde, aussi, fut improvisée. On prit, un peu au hasard, des ouvriers des usines Issetsk et de la fabrique Zlokazof, situées dans les faubourgs.

Les fonctions de commandant de « La Maison au But spécial » ainsi désignée furent confiées à Avdeief, en récompense de sa « fidélité » auprès de Zaslavski contre Yakovlef.

Le Tsar, sa Femme et son Fils, occupaient la chambre du coin, ayant deux fenêtres donnant sur la place et deux sur la ruelle. La chambre à côté, donnant sur la ruelle, servait de demeure aux quatre Grandes-Duchesses.

La chambre des jeunes filles communiquait avec une autre pièce, et la salle à manger où tout le monde prenait ses repas.

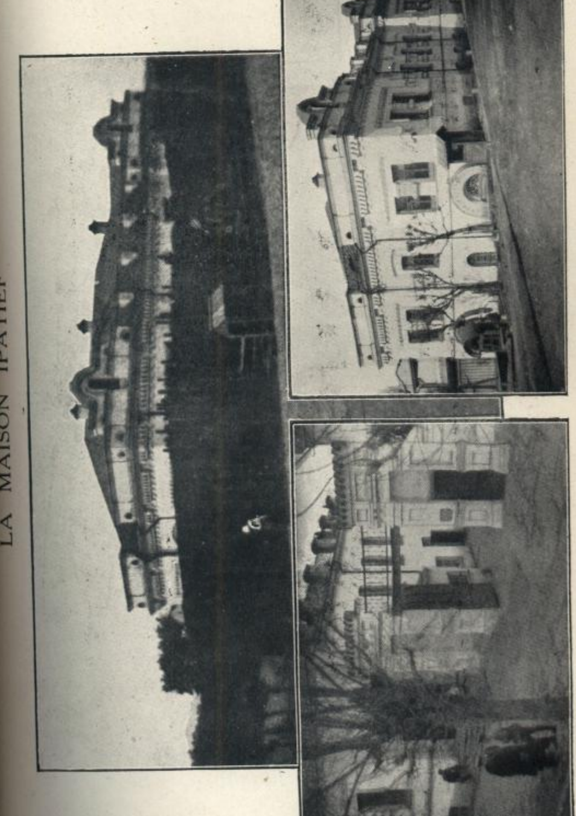
Auprès de la Famille se trouvait le fidèle médecin Botkine. Il vivait dans le salon mitoyen de la salle à manger. Au milieu il y avait un arc. Le valet Tchemodourof, admis d'abord à partager la prison, dormait aussi dans cette pièce. La femme de chambre Demidova avait la petite pièce, avec une fenêtre donnant sur la ruelle. Enfin, le valet Troupp, le cuisinier Haritonof et le marmiton Léonide Sednef se casaient dans la cuisine et dans une chambre attenante.

La plus belle chambre de l'étage, celle qui communiquait avec l'escalier, servait de demeure au commandant, de sorte que personne ne pouvait sortir de chez les Romanof inaperçu. Tous les mouvements, toutes les paroles des prisonniers étaient épiés.

Ipatief ne savait pas pourquoi le Soviet réquisitionnait sa maison. En quelques heures il dut trou-

VI

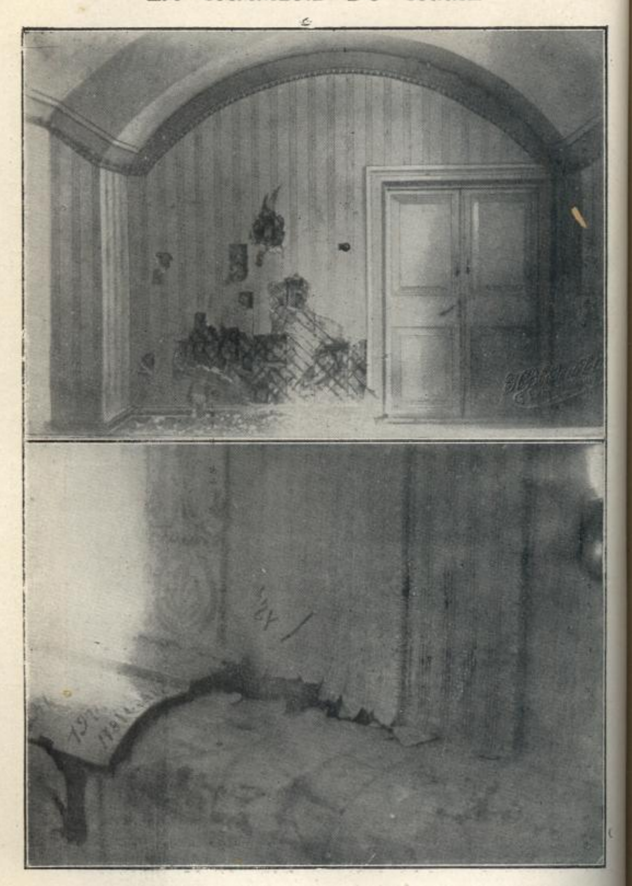
LA MAISON IPATIEF



En haut : Vue d'ensemble de la maison prise au moment où les prisonniers s'y trouvaient. A gauche : Porte cochère où le camion vint charger les cadavres, amenés par la petite porte au fond de la cour. A droite : Vue de la ruelle. La fenêtre, grillée du bas entre les arbres est celle de la chambre du crime.

VII

LA CHAMBRE DU CRIME



En haut : La chambre (dimensions 4 m. 1/2 sur 5 m. 1/2). Le revêtement du galandage troué de balles a été enlevé comme pièce à conviction par le juge d'instruction. La porte à droite donne sur la chambre de débarras. En bas : Inscription cabalistique relevée juste en face de l'endroit où le Tsar fut tué.

ver asile ailleurs. Un inventaire fut dressé par lui de concert avec les représentants du Soviet. Il se trouve dans le dossier.

Les chambres restaient à peu près telles que le propriétaire les avait habitées. Les malles et autres effets des Ipatief, bourgeois riches restés encore indemnes sous le régime rouge, furent déposés dans les offices, sous scellés. Par malheur la vaisselle tout entière et la literie furent aussi cachées.

La maison était en parfait état, avec salle de bain, eau chaude et électricité. Les rouges ne dérangèrent rien; mais, aussi, ils n'apportèrent rien, ainsi les prisonniers restèrent sans vaisselle, les Grandes-Duchesses sans lits.

Plus tard, lorsque les effets de la Famille arrivèrent de Tobolsk — il y avait plus de cinquante malles — on en sortit des lits de camp pour les jeunes princesses. En attendant, elles dormaient sur des matelas posés par terre.

Bientôt, une deuxième barricade fut aménagée, de façon à complètement cacher toutes les approches. Les fenêtres, à doubles carreaux, blanchis à la chaux, ne permettaient pas aux prisonniers de voir même le ciel.

Les commissaires bolchevistes avaient prévenu la Famille restée à Tobolsk, que le régime à Ekaterinebourg serait plus sévère. En effet, après l'arrivée à la maison Ipatief, la différence fut vite constatée.

Le séjour de Tobolsk, malgré toutes les misères endurées pendant les derniers mois, paraissait un véritable paradis en comparaison avec Ekaterinebourg. Là les prisonniers sortaient dans la vaste cour quand ils voulaient. Le Tsar sciait du bois, s'occupait d'autres travaux, lui permettant de rester en bonne santé. Ici, ils étaient pris comme dans

un piège, sans droit de quitter leurs chambres, sauf avec la permission de leurs geôliers...

Chaque jour fut un long supplice. La nourriture était infecte. Les geôliers faisaient tout pour pousser les malheureux au désespoir.

Le matin, du mauvais thé sans sucre, avec du pain noir de la veille. Pour le dîner, de la soupe très pauvre et une « côtelette », ayant peu de rapport avec la viande.

La « cuisine » venait de la popote soviétiste, dirigée par un Juif, nommé Vilenski, ami de Golochtchekine. Ce Vilenski resta à Ekaterinebourg après le départ des rouges, et, lorsque l'armée soviétiste occupa de nouveau l'Oural, partit à Irkoustk en qualité de commissaire des Affaires étrangères.

Les domestiques prenaient les repas avec leurs maîtres. Le Tsar le voulait ainsi. La table, couverte d'une toile cirée, manquait de tout. Les Romanof se servaient dans le plat commun avec des cuillères en bois.

Pendant les repas, la chambre était constamment envahie par les gardes, soi-disant pour surveiller les prisonniers, en réalité pour augmenter leurs souffrances.

Ils s'asseyaient à la table, puisaient de leurs doigts sales dans le plat, s'accoudaient, bousculaient le Tsar et la Tsarine, ne se gênant point pour tenir les propos ignobles ; d'autres se tenaient derrière la Tsarine, s'appuyant à sa chaise, se penchant au-dessus d'elle.

Ivres, débraillés, ces hommes trouvaient un véritable plaisir à torturer les pauvres prisonniers, chantant à tue-tête des chansons révolutionnaires, se tenant à l'entrée des cabinets, en hurlant des mots obscènes, aussitôt que les malheureuses Princesses s'y rendaient.

*

Bientôt, la maison devint dégoûtamment sale, car toute la journée les gardes fumaient, crachaient, laissant partout des restes de victuailles...

C'étaient des ouvriers russes qui traitaient ainsi leurs anciens souverains. La garde de la maison Ipatief se composait exclusivement de Russes, sous les ordres d'un Russe, Alexandre Avdeief, commandant de la maison, d'un autre Russe, Alexandre Mochkine, son adjoint, et d'un chef de garde russe, Paul Medvedef.

Mais, tout comme Beloborodof, — l'ouvrier russe qui présidait le Soviet — ces gardiens des Romanof n'étaient que des pions entre les mains des Juifs rouges, des Sverdlof, des Golochtchekine. Plusieurs fois par semaine, Golochtchekine passait faire son inspection. Beloborodof l'accompagnait. Avec lui venait aussi Yourovski. Ils ne trouvaient rien à changer.

Ainsi se maintint ce régime durant le mois de mai et la première quinzaine de juin. Tant que la garde russe maltraita les prisonniers, rien ne fut changé. L'ivrognerie se compliquait de pillage systématique des effets appartenant aux prisonniers... Golochtchekine fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

Mais voici que les Russes changent de conduite. On lira dans l'interrogatoire d'Anatole Yakimof comment ils se laissèrent adoucir sous l'influence du rapprochement avec Nicolas et sa Famille.

La piété, la douceur, la simplicité des prisonniers désarmaient ces hommes, malgré toute la brutalité de leur éducation et de leur entourage révolutionnaire. Les chansons obscènes se firent entendre rarement, puis cessèrent...

Aussi, les souffrances des prisonniers attiraient-elles la sympathie du dehors. Un monarchiste

loyal suggéra aux sœurs du couvent d'Ekaterinebourg que peut-être il serait possible d'envoyer quelques provisions. Le Dr Derevenko, ancien médecin du Tsarevitch, qui avait suivi la Famille à Tobolsk et s'était installé à Ekaterinebourg, exerça ses bons offices pour faire parvenir cette aide inespérée aux reclus de la maison Ipatief.

Ainsi s'organisa ce secours, sous les yeux inconscients des Soviets. Evidemment tous les gardiens russes furent de connivence, car il aurait suffi d'un seul pour prévenir Golochtchekine.

D'accord avec Avdeief, les sœurs venaient en costume laïque afin de ne pas éveiller les soupçons. La Famille recevait du lait, du beurre, des légumes; le Tsar pour sa part eut un peu de tabac, dont il avait été privé depuis longtemps. Peu à peu les sœurs, voyant la douceur des gardiens, s'enhardissaient à joindre à leurs envois des gâteries : du saucisson, des petits pâtés, etc...

Mais, voici, un jour, en arrivant à la porte de la maison Ipatief, les sœurs remarquent les mines confuses des gardiens russes. Bientôt paraît une personne inconnue : c'est le nouveau commandant qui leur demande des explications, puis les effraye, en disant qu'elles avaient été coupables d'un crime, les menace de peines sévères si elles osent enfreindre le règlement. Puis, faisant mine de s'adoucir, il leur donne la permission d'apporter du lait, seulement.

Dès ce jour les sœurs ne virent plus ni Avdeief ni Mochkine. Toujours Yourovski sortait prendre le lait pour les prisonniers.

Voici l'explication : Mochkine et Avdeief furent emprisonnés pour vol ; Yankel Yourovski remplaçait Avdeief le 4 juillet, deux semaines avant l'assassinat de la Famille.

Tout fut changé dans la maison. Les gardiens russes, déménagés de l'autre côté de la ruelle, continuaient à monter la garde seulement en dehors ; tous les postes à l'intérieur de la maison était confiés exclusivement à des « Lettons ».

Ils étaient dix. Yourovski les amena de la Commission extraordinaire. Ils y remplissaient la besogne de bourreaux. Ces hommes laissèrent des inscriptions, des lettres, etc., prouvant leur véritable nationalité. Tous étaient Magyars, plusieurs d'origine allemande. Yourovski parlait avec eux en langue étrangère — or, en plus du yiddich, il connaissait seulement l'allemand.

Dans l'armée rouge, les Lettons formaient l'élément mercenaire étranger le plus considérable. Il était naturel que les gardes russes les appelassent « Lettons ».

Sous prétexte de vols, d'ivrognerie, Golochtchekine avait motivé, devant le Soviet, le renvoi d'Avdeief. En réalité, les Russes étaient devenus suspects à cause de leur sympathie envers les prisonniers, déjà condamnés à mourir.

Le régime Yourovski enleva aux prisonniers les derniers espoirs. D'ores et déjà les Russes, mis à l'écart, ne pouvaient, n'osaient plus leur montrer la moindre sympathie. Les plus abjects se faisaient un devoir de redoubler d'impudence.

N'étant plus admis à la maison dont, jadis, ils couvraient les murs de dessins et d'inscriptions indécentes, certains d'entre eux grimpaient sur la barricade à hauteur des fenêtres en hurlant aux prisonniers des couplets ignobles. Une sentinelle russe fit feu sur la grande-duchesse Anastasie parce qu'elle avait ouvert sa fenêtre. Yourovski ne désapprouva point ces actes.

Avant lui, les prisonniers recevaient assez sou-

vent les secours religieux. Le prêtre de l'église située en face venait célébrer la messe. Yourovski le permit rarement — une ou deux fois pendant les quinze jours de son commandement. Il fit venir un autre prêtre et assista lui-même au service.

Les promenades dans le jardin furent raccourcies. Yourovski défendit le travail manuel au Tsar. Le martyre de ces quinze jours, au milieu des figures sinistres des bourreaux, au pouvoir d'un geôlier sans cœur, ne saurait être rendu par des paroles...

Auprès de la Famille on n'avait laissé que des hommes faibles. Tchemodourof, vieillard, fut jugé trop robuste et renvoyé dans une autre prison.

Le comte Tatichtchef, Mlle Hendrikova, Mlle Chneider et le valet de chambre Volkof furent emprisonnés sans voir la Famille à Ekaterinebourg. Sauf Volkof, tous périrent.

MM. Gilliard et Gibbes et d'autres personnes appartenant à la Maison restèrent quelque temps à Ekaterinebourg sans pouvoir rejoindre les souverains.

CHAPITRE X

CALVAIRE

Le lundi 15 juillet, les sœurs apportèrent le lait à la maison Ipatief. Yourovski le prit, selon son habitude. Mais, ce matin-là, il fit une étrange requête : « Demain », dit-il, « vous apporterez une cinquantaine d'œufs. » On verra dans quelle intention il demandait ce supplément.

Conformément à cette demande, les sœurs revinrent le lendemain avec le lait et les œufs. Ce fut le dernier jour des Romanof.

Ce même lundi le marmiton Léonide Sednef, compagnon de jeux du jeune Alexis, fut renvoyé de la maison Ipatief. Il alla rejoindre les gardes russes dans la maison Popof, en face.

Golochtchekine arriva le mardi matin accompagné de son complice soumis, Beloborodof. Ils emmenèrent en automobile Yourovski, visiter l'endroit, déjà préparé, où les cadavres disparaîtraient. Yourovski revint vers les cinq heures. Il allait prendre ses dernières dispositions pour la boucherie.

De toute la garde russe, après le renvoi d'Avdeief et de Mochkine, un seul eut encore la confiance des chefs, ce fut Paul Medvedef. Ce triste personnage avait dans son casier judiciaire une condamnation pour viol d'enfant. Ce fut le Judas des Romanof.

A sept heures du soir, Yourovski donna l'ordre

à Medvedef de prendre tous les revolvers des gardes russes. Lorsque les armes furent apportées, Yourovski confia à Medvedef le projet de la boucherie, en lui défendant d'en parler aux Russes avant onze heures du soir. A ce moment il devait prévenir les sentinelles postées autour de la maison, afin d'empêcher un « malentendu ».

On avait exclu les Russes de la maison, pour accomplir le dessein d'assassiner les Romanof ; maintenant on les désarmait, en les tenant dans l'ignorance jusqu'au dernier moment. La chose est claire : on craignait les Russes, car les Juifs du Soviet accomplissaient une œuvre juive.

Medvedef exécuta les ordres avec une compréhension parfaite : il avisa quelques-uns de ses compatriotes avec lesquels il était lié, aussi les sentinelles.

Ce ne furent pas les seuls Russes, complices du crime, Yourovski ayant besoin de concours indigène pour la disparition de cadavres.

Il s'était abouché avec deux ouvriers de l'usine métallurgique Verkh-Issetsk, nommés Vaganof et Ermakof. Ce dernier était commissaire militaire aux usines. Tous les deux avaient des casiers judiciaires très chargés. Ils remplissaient à titre volontaire les fonctions de bourreaux auprès de la Commission extraordinaire.

Escorté de ses Magyars et des deux héros rouges, Yourovski parcourut les environs à la recherche d'un endroit convenable. Ces deux amateurs de boucherie humaine devaient jouer un rôle important dans le dernier acte du drame d'Ekaterinebourg.

L'obscurité tombe très tard en été dans ces parages septentrionaux. Il était plus de minuit — deux heures du matin d'après l'heure nouvelle des Soviets — lorsque Yourovski se mit à la besogne.

Toute la Famille dormait d'un profond sommeil, ainsi que leurs serviteurs. Yourovski entra dans leurs chambres, les réveilla, en donnant l'ordre de s'habiller, pour quitter la ville, menacée, disait-il.

La Famille se leva. La toilette fut hâtive. Yourovski ouvrit la marche, descendant par l'escalier à la cour, puis pénétrant dans le rez-de-chaussée.

Le Tsar portait son fils dans les bras. Après la Famille venaient le D[r] Boktine et les domestiques Haritonof, Troupp, Demidova.

Yourovski les menait dans un guet-apens, préparé d'avance, ayant renoncé à les tuer dans leurs chambres en haut, craignant une alerte possible qui pourrait entraver ses projets de transférer dans les bois et de détruire secrètement les cadavres.

La chambre désignée pour la boucherie était idéalement située. C'était une pièce basse, à une seule fenêtre, percée dans le mur épais, grillée, gardée par une sentinelle et séparée de la ruelle par deux hautes palissades.

Les victimes descendirent sans crainte, croyant qu'on les emmenait. Elles avaient pris des oreillers pour le voyage, leurs chapeaux, Anastasie portait dans les bras son petit épagneul Jemmy.

Ayant traversé toutes les pièces du rez-de-chaussée, occupées maintenant par les Magyars, les prisonniers passaient par le vestibule donnant sur la porte de la ruelle.

A droite du vestibule, éclairé comme toutes les pièces par la lumière électrique, les prisonniers voyaient à travers la fenêtre donnant dans le jardin, la silhouette d'une sentinelle russe.

La chambre basse se trouve à gauche, en face de cette fenêtre. Ainsi, la scène suivante se déroula sous les yeux de deux gardes russes, l'un dans le jardin, l'autre dans la ruelle.

On lira les dépositions de trois hommes qui ont

observé tous ces événements de près, qui rapportent aussi les récits des deux sentinelles. Parmi ces témoins se trouvent le régicide Medvedef, le sergent Yakimof, qui fut présent, et le garde Proskouriakof, mandé après pour nettoyer les lieux. La version que je donne ici est celle du juge d'instruction, basée sur tous les documents du dossier.

Alexis ne pouvant rester debout, la Tsarine étant, aussi, souffrante, Nicolas demanda des chaises. Yourovski les fit apporter.

Le Tsar prit place au milieu de la chambre, posant son fils sur une chaise à côté de lui. Alexandra s'assit près du mur. Ses filles lui passèrent des coussins. Le Dr Boktine se tint debout entre le Tsar et la Tsarine. Trois Grandes-Duchesses furent à la droite de leur mère, ayant à côté Haritonof et Troupp, adossés au coin du mur ; à la gauche de la Tsarine restèrent la quatrième Grande-Duchesse et la femme de chambre Demidova, toutes deux adossées près de la fenêtre. Derrière elles était la porte, fermée sous scellés, de la chambre-débarras.

Tous attendaient le signal du départ. Déjà avant de descendre, ils avaient entendu le bruit d'un moteur arrêté devant la grande porte. C'était un poids-lourd, *Fiat* de quatre tonnes, sur lequel on allait emporter les cadavres. Tout avait été prévu avec une exactitude militaire.

Un instant après, les bourreaux firent leur entrée dans la pièce. Ce fut, derrière Yourovski, les personnes déjà mentionnées : Medvedef, Ermakof, Vaganof, un inconnu portant le nom de Nikouline, et sept « Lettons », appartenant comme le nommé Nikouline à la Commission extraordinaire, douze en tout.

A cet instant les victimes comprirent, mais personne ne bougea. On n'entendit pas un son.

La pièce, longue de six mètres, large de cinq, ne laissait aux victimes aucun moyen de se retourner : les assassins étaient à deux pas.

S'avançant vers le Tsar, Yourovski dit froidement : « Vos parents ont voulu vous sauver, mais ils n'en ont pas eu l'occasion. Nous allons à l'instant vous tuer ! »

Nicolas n'eut pas le temps de répondre. Etonné, il murmura : « Quoi ? quoi ? »

Douze revolvers partirent presque simultanément. Les salves se succédèrent...

Toutes les victimes tombaient. Pour le Tsar, la Tsarine, ses trois filles et le domestique Troupp, la mort fut instantanée. Le fils agonisait ; la plus jeune Grande-Duchesse était vivante : Yourovski acheva de plusieurs coups de son revolver le Tsarevitch Alexis ; les bourreaux tuèrent la jeune Anastasie, qui criait en se débattant, à coups de baïonnette. Haritonof et Demidova furent achevés à part.

Les coups de baïonnette, dirigés contre la femme de chambre se débattant au milieu des bourreaux, portèrent sur la boiserie. Je les ai remarqués au cours de ma visite à la chambre basse. Devant moi le juge d'instruction fit faire l'expertise de ces entailles. C'étaient, à n'en pas douter, les traces de baïonnettes russes.

Au cours des premières perquisitions dans la maison Ipatief, on découvrit, tout en haut de la cheminée, sous une couche épaisse de suie, des papiers envolés du feu, où toutes les traces compromettantes se détruisaient. C'étaient les registres des postes de garde et de paye. Namëtkine et Sergaief savaient déjà tous les noms des Russes préposés à la garde de la Maison au But spécial.

Ces listes fournissaient les indices par lesquels l'instruction pouvait marcher sans crainte de se

tromper. Ce fut la base du travail que Sokolof reprit.

La plupart des gardes rouges, dont les signatures figuraient dans les registres, suivirent les armées soviétistes ; mais leurs familles restaient à Ekaterinebourg. Par ce moyen on découvrit bientôt un des gardes, nommé Letemine. Je puis citer son nom sans crainte de l'exposer à la vengeance bolcheviste, car il est mort.

Pourquoi cet homme était-il resté en arrière ? Le fait est qu'il jouissait d'une situation exceptionnelle. Il fut le seul des gardes qui habitait chez lui. Il ne prit aucune part à l'assassinat, étant ce jour-là près de sa famille, et lorsque, le lendemain, il arriva à la maison Ipatief pour son tour de service, il fut outré d'apprendre ce qui s'était passé. Alors, ne voulant pas partager la responsabilité du crime, il s'abstint de s'en aller avec l'armée rouge.

Appréhendé, il n'essaya même pas de nier la vérité : il raconta franchement, honnêtement, tout ce qu'il savait. Or, Medvedef, les sentinelles et d'autres témoins lui avaient détaillé les événements.

Medvedef lui-même tomba entre les mains de la justice. Il était parti avec les rouges à Perm. Mais n'étant qu'un Russe, il demeurait dans les rôles subalternes.

Lorsque les armées de Koltchak prirent la ville, c'est à Medvedef qu'incomba la tâche ingrate de faire sauter le pont sur la Kama. Puis il devait rejoindre l'armée et faire son rapport à Golochtchekine et Yourovski, tous deux embusqués dans l'état-major rouge.

Le général Pepeliaef prit la ville par un coup d'audace. Medvedef n'eut pas le temps d'accomplir sa tâche. A Perm il avait un faux nom. Au camp des prisonniers il passa inaperçu. Libéré, il entra

comme aide-infirmier dans un hôpital, craignant de se rendre chez lui ; mais il eut l'imprudence d'écrire à sa femme à Ekaterinebourg. Depuis quelque temps, elle était surveillée sans le savoir. L'autorité judiciaire apprit la présence de Medvedef à Perm. Il fut arrêté.

Les dépositions de Medvedef, reproduites à la fin de ce volume, sont d'une importance capitale, non seulement parce qu'il a pris part au crime, mais aussi parce qu'il avait servi dans la garde de la maison Ipatief dès le commencement et, comme sergent-major, était au courant de tout ce qui se passait dans la prison impériale.

Medvedef raconte tout avec une telle désinvolture que le lecteur se demandera s'il fut vraiment conscient de ce qu'il faisait. On trouvera en cet homme un détachement effroyable de tout ce qui constitue la moralité humaine. Il monta la garde, il tua, il mangea ses repas : tout lui sembla naturel, ordinaire.

Il raconte tout, en confirmant les autres récits, mais il ne veut pas avouer devant la justice qu'il tua, comme il l'avait avoué à d'autres témoins, y compris sa propre femme, en se vantant à elle qu'il fut le seul des « nôtres », c'est-à-dire des ouvriers russes, parmi les bourreaux. Sa femme et les autres témoins ne laissent aucun doute quant au rôle de ce régicide. L'interrogatoire de Proskouriakof, cité plus loin, est formel.

Mais il est habituel aux accusés de faire des réserves quant à leur part dans un crime. Le prévenu Yakimof n'affirme-t-il pas qu'il n'assista pas à l'assassinat, tout en faisant un récit si circonstancié que nul autre qu'un témoin oculaire n'aurait su le faire ? Mais il assista impassif à la scène de boucherie. Yourovski lui avait, sans doute, donné l'or-

tromper. Ce fut la base du travail que Sokolof reprit.

La plupart des gardes rouges, dont les signatures figuraient dans les registres, suivirent les armées soviétistes ; mais leurs familles restaient à Ekaterinebourg. Par ce moyen on découvrit bientôt un des gardes, nommé Letemine. Je puis citer son nom sans crainte de l'exposer à la vengeance bolcheviste, car il est mort.

Pourquoi cet homme était-il resté en arrière ? Le fait est qu'il jouissait d'une situation exceptionnelle. Il fut le seul des gardes qui habitait chez lui. Il ne prit aucune part à l'assassinat, étant ce jour-là près de sa famille, et lorsque, le lendemain, il arriva à la maison Ipatief pour son tour de service, il fut outré d'apprendre ce qui s'était passé. Alors, ne voulant pas partager la responsabilité du crime, il s'abstint de s'en aller avec l'armée rouge.

Appréhendé, il n'essaya même pas de nier la vérité : il raconta franchement, honnêtement, tout ce qu'il savait. Or, Medvedef, les sentinelles et d'autres témoins lui avaient détaillé les événements.

Medvedef lui-même tomba entre les mains de la justice. Il était parti avec les rouges à Perm. Mais n'étant qu'un Russe, il demeurait dans les rôles subalternes.

Lorsque les armées de Koltchak prirent la ville, c'est à Medvedef qu'incomba la tâche ingrate de faire sauter le pont sur la Kama. Puis il devait rejoindre l'armée et faire son rapport à Golochtchekine et Yourovski, tous deux embusqués dans l'état-major rouge.

Le général Pepeliaef prit la ville par un coup d'audace. Medvedef n'eut pas le temps d'accomplir sa tâche. A Perm il avait un faux nom. Au camp des prisonniers il passa inaperçu. Libéré, il entra

comme aide-infirmier dans un hôpital, craignant de se rendre chez lui ; mais il eut l'imprudence d'écrire à sa femme à Ekaterinebourg. Depuis quelque temps, elle était surveillée sans le savoir. L'autorité judiciaire apprit la présence de Medvedef à Perm. Il fut arrêté.

Les dépositions de Medvedef, reproduites à la fin de ce volume, sont d'une importance capitale, non seulement parce qu'il a pris part au crime, mais aussi parce qu'il avait servi dans la garde de la maison Ipatief dès le commencement et, comme sergent-major, était au courant de tout ce qui se passait dans la prison impériale.

Medvedef raconte tout avec une telle désinvolture que le lecteur se demandera s'il fut vraiment conscient de ce qu'il faisait. On trouvera en cet homme un détachement effroyable de tout ce qui constitue la moralité humaine. Il monta la garde, il tua, il mangea ses repas : tout lui sembla naturel, ordinaire.

Il raconte tout, en confirmant les autres récits, mais il ne veut pas avouer devant la justice qu'il tua, comme il l'avait avoué à d'autres témoins, y compris sa propre femme, en se vantant à elle qu'il fut le seul des « nôtres », c'est-à-dire des ouvriers russes, parmi les bourreaux. Sa femme et les autres témoins ne laissent aucun doute quant au rôle de ce régicide. L'interrogatoire de Proskouriakof, cité plus loin, est formel.

Mais il est habituel aux accusés de faire des réserves quant à leur part dans un crime. Le prévenu Yakimof n'affirme-t-il pas qu'il n'assista pas à l'assassinat, tout en faisant un récit si circonstancié que nul autre qu'un témoin oculaire n'aurait su le faire ? Mais il assista impassif à la scène de boucherie. Yourovski lui avait, sans doute, donné l'or-

dre de l'accompagner, pour être plus sûr de la garde russe, dont Yakimof était sergent.

Au moment de mon arrivée à Ekaterinebourg, le printemps commençait ; la neige allait disparaître.

Sokolof, persuadé que les cadavres de la Famille avaient été détruits dans la forêt, se hâtait pour faire les fouilles, dès que le sol deviendrait praticable.

A ce moment même, le service des renseignements découvrait toute une organisation bolcheviste dans la ville. On arrêta le chef de l'espionnage général rouge en Sibérie, un certain Anton Walek. Il fut interrogé par Sokolof et lui déclara, qu'ayant eu l'occasion de parler avec Golochtchekine à propos de la mort des Romanof, celui-ci lui aurait confié son secret : toute la Famille avait été fusillée et leurs corps détruits.

CHAPITRE X

SANS TRACES

Les auteurs du crime d'Ekaterinebourg ont pris des mesures extraordinaires pour en empêcher la découverte. Sous ce rapport, comme sous les autres, ils détiennent le record du monde et de l'histoire, en fourberies.

Voici le résumé des « précautions » :

1° Un faux avertissement ;
2° La destruction des cadavres ;
3° Un faux enterrement ;
4° Un faux procès ;
5° Un faux comité d'enquête.

Procédons à l'analyse de ce formidable amas de mensonges. De là sortira la vérité, encore plus saisissante, car chaque « précaution » aggrave la culpabilité des auteurs.

La boucherie terminée, on chargea sur le *Fiat* les corps, enveloppés dans des pièces de drap d'ordonnance. Yourovski partit avec Ermakof, Vaganof et les cadavres. Il se hâtait de quitter la ville avant l'aube naissante.

Pour cette raison, on avait enlevé aux cadavres seulement les objets de valeur apparents, tels que montres, etc. ; on allait les fouiller complètement dans la forêt.

Medvedef devait surveiller le nettoyage des lieux. Il appela les gardes. On lava à grandes eaux la chambre basse, les autres pièces par lesquelles on avait emporté les morts sur des brancards improvisés, et les dalles de la cour, maculées aussi pendant le chargement du camion.

Avec des chiffons mouillés, on essuyait les tentures de la chambre du crime, copieusement aspergées de sang. Lorsque je visitais cette pièce, un an après, les traces du chiffon et du sang délayé se voyaient encore très bien.

L'expertise de ces maculations et des traces restées dans les rainures des balles et des coups de baïonnette, au mur et au plancher avait révélé la présence du sang humain.

La ville d'Ekaterinebourg se trouve au milieu du massif de l'Oural, tout couvert de forêts. De quel côté le camion de Yourovski, avec son chargement lugubre, était-il parti ? A ce sujet le doute n'était guère possible. Les dépositions recueillies par Sokolof reconstituent, pas à pas, tout le trajet.

Environ à quinze kilomètres au nord de la ville se trouvent des mines de fer appartenant aux usines Verkh-Issetsk. Les puits ont été abandonnés depuis longtemps. Ils sont très nombreux, des deux côtés de la route menant au village de Koptiaki. Ce fut la destination de Yourovski.

Le camion fit halte d'abord à l'usine, située au commencement de cette route. Ermakof avait prévenu ses hommes. Une escorte de cavaliers apparut. Le camion se remit en marche. Il n'y avait pas d'autre route à suivre que celle de Koptiaki.

Le cortège traversa la voie du chemin de fer de Perm, puis celle de Tagil. Les gardes-barrières l'ont remarqué. Puis, s'engageant dans la forêt, avançant à grand'peine sur le sol mou, le « poids lourd » tourna à gauche pour gagner la série de puits appelée Ganina Yama (Fosse Ganine).

Un an après, j'ai suivi les traces, encore très visibles, du passage du camion depuis l'endroit où il quitta la route pour se frayer un chemin à travers bois. J'ai vu la place où il avait failli choir dans un fossé ; cela ne laissait aucun doute. On voyait, gisant à côté, le madrier qui avait servi pour redresser la voiture. Les traces conduisaient au puits où les paysans avaient trouvé des bijoux de la Tsarine, où les corps sont disparus.

Pendant que la besogne macabre se faisait, les gardes rouges de Ermakof entouraient le bois, ne laissant passer personne.

Yourovski revint en ville ce jour même, mais on l'a vu après sur la route de Koptiaki.

Durant ces journées des 17, 18 et 19 juillet d'autres camions (type léger) emportaient d'Ekaterinebourg à l'endroit des cadavres une grande quantité de benzine (essence) et d'acide sulfurique : de 30 à 40 védros (100-140 litres) d'essence ; plus de 11 pouds (170 kilos) d'acide.

Les corps, dépecés, furent incinérés à l'aide de benzine, les parties trop solides étant ensuite soumises à l'action de l'acide.

L'approvisionnement en essence et en acide fut assuré par les soins du commissaire Volkof, compagnon de voyage de Lénine et ami intime de Gorochtchekine et de Yourovski.

Pendant ce temps, les commissaires maintenaient la garde extérieure de la maison Ipatief, afin que les habitants de la ville ne se doutent de rien.

Lorsque les cadavres furent incinérés dans les bois et les documents compromettants brûlés dans la maison Ipatief, et les objets appartenant à la Famille pillés, on abandonna la maison.

On possède tous les documents concernant ces

fournitures : ordres signés par Volkof, registres du garage soviétiste, etc.

Le 20 juillet, seulement, on annonça que Nicolas le « sanguinaire » avait été exécuté. Le chef véritable de la ville, Golochtchekine, en avertit les habitants par des meetings et par des affiches.

Le gouvernement des Soviets fit, en même temps l'annonce suivante à l'étranger par radio (je cite d'après les journaux français du 22 juillet) :

A la première séance (20 ou 21 juillet) du Comité central exécutif, élu par le cinquième congrès des Soviets, lecture fut faite d'une communication reçue par le fil direct du soviet régional de l'Oural concernant l'exécution du ci-devant Tsar Nicolas Romanof :

« *Dernièrement la capitale de l'Oural fut sérieusement menacée par l'offensive des bandes tchéquo-slovaques. A ce moment même on découvrit un complot des contre-révolutionnaires, ayant pour but d'arracher le tyran par la force armée des mains de l'autorité soviétiste. En présence de cet état de choses, la présidence du soviet régional de l'Oural résolut de faire fusiller le ci-devant Tsar Nicolas Romanof. La résolution fut exécutée le 16 juillet.*

« *La femme et le fils de Romanof sont renvoyés dans un endroit sûr. Les documents concernant le complot découvert sont partis à Moscou par courrier spécial.*

« *Auparavant, il fut question de renvoyer le Tsar devant une cour, afin de le juger pour ses crimes contre le peuple, mais la circonstance sus-citée amena l'ajournement de ce plan.* »

La Présidence du C. C. E., ayant étudié les circonstances qui amenèrent le Soviet régional de l'Oural à l'exécution de Nicolas Romanof, conclut que :

Le C. C. E., en la personne de sa présidence, considère la résolution du Soviet régional de l'Oural comme régulière.

A la disposition du C. C. E. se trouve une documen-

tation importante au sujet de l'affaire Romanof : le journal qu'il écrivait jusqu'au dernier jour de sa vie, le journal de sa femme et ceux de ses filles, sa correspondance comprenant des lettres de Grigori Raspoutine à Romanof et à sa famille. Tous ces documents seront triés et publiés dans le plus bref délai.

Ce radiogramme est digne, en tous points, de ses auteurs. Chaque phrase recèle un mensonge, chaque mensonge redonne du relief au plan diabolique conçu par Yankel Sverdlof et réalisé par Yourovski.

1° La communication reçue du Soviet ouralien fut en réalité rédigée avec la complicité de Sverdlof;

2° Les Tchèques entraient à Ekaterinebourg le 25 seulement [1] ;

3° Le « complot » à main armée n'existait pas. Il y avait des nonnes portant des victuailles, c'est tout ;

4° La « résolution » du Soviet ouralien était fabriquée à Moscou par Sverdlof sous forme d'un ordre à Golochtchekine, ordre de tuer ;

5° La femme et le fils du Tsar ne sont partis nulle part. On le sait, ils furent massacrés en même temps que toute la famille ;

6° Le projet d'un jugement n'a pas été énoncé avant la mort du Tsar. Ainsi toute allusion à un empêchement fortuit est de pure fantaisie.

7° La correspondance intime des Romanof a paru à Moscou sous forme d'extraits, dont personne ne pouvait tirer une conclusion désobligeante. Tout avait déjà passé par les mains des enquêteurs au

1. Tout le monde, y compris les gardes de la maison Ipatief, savait les Tchèques anti-monarchistes féroces. Leur chef (Gaida) s'empressa d'occuper la maison pour son usage personnel et en chassa les magistrats enquêteurs. On sait que les Tchèques dénoncèrent Koltchak comme monarchiste, et l'ont livré aux rouges.

temps de Kerenski. Mais les mercantis du Soviet ont fait un trafic ignoble de ces papiers.

Voici la traduction exacte de l'avertissement fait le 20, aux habitants de la ville :

RÉSOLUTION

La présidence du Soviet régional des députés ouvriers, paysans et gardes rouges de l'Oural.

Attendu que les bandes tchéquo-slovaques menacent Ekaterinebourg, capitale de l'Oural; attendu que le bourreau couronné peut éviter le jugement du peuple (on a découvert un complot des gardes blancs ayant pour but l'enlèvement de la famille Romanof tout entière);

La présidence du Soviet régional, remplissant la volonté de la révolution, a résolu :

Le ci-devant Tsar Nicolas Romanof, coupable de sanglants crimes innombrables contre le peuple, sera fusillé.

Dans la nuit du 16 au 17 juillet cette résolution de la présidence du Soviet régional a été mise en exécution.

La famille de Romanof est transférée dans une autre place, plus sûre.

La présidence du Soviet régional des députés ouvriers, paysans et gardes rouges de l'Oural.

RÉSOLUTION

De la présidence du comité central exécutif panrusse du 18 juillet :

Le C. C. E. des députés des ouvriers, paysans, gardes rouges et cosaques en la personne de sa présidence approuve l'action de la présidence du Soviet régional de l'Oural.

Le président du C. C. E. (*signé*) : Y. Sverdlof.

Les « présidences », agissant au nom des Soviets, sont en réalité une puissance autocratique juive. Les Soviets, eux-mêmes, ne savaient rien, n'étaient point consultés. La présidence à Ekaterinebourg était dirigée par Golochtchekine, de concert avec Volkof, Safarof et Syromolotof, sous le nom d'un ouvrier russe (Beloborodof), parce qu'il fallait ménager les mineurs réfractaires. La présidence à Moscou était, ouvertement, sous Yankel Sverdlof, c'est-à-dire, juive [1].

A noter aussi, la date de la résolution de Moscou, 18 juillet. Pourquoi le radio et l'avertissement furent-ils retardés plusieurs jours après la confirmation du supplice par le C. C. E. ? Evidemment, on voulait faire disparaître les cadavres et prendre d'autres « précautions » d'abord. Aussi le C. C. E. lui-même, nouvellement élu (lisez « nommé ») ne fut consulté que le 20 ou le 21.

Deux mois plus tard, l'autorité soviétiste trouve nécessaire de publier des notices « sympathiques » au sujet du Tsar pour complaire aux villageois sans doute, comptant sur l'abrutissement du peuple terrorisé. Le cynisme du scribe bolcheviste qui inventa et l'impudence du rédacteur qui publia le factum suivant dans l'*Izvestia* officiel de Moscou (daté du 22 septembre 1918) dépassent toutes les bornes :

« Le corps du Tsar, enterré dans les bois, à la place même où il a été exécuté, fut déterré d'après les indications de personnes au courant, en présence du haut clergé, des délégués de l'armée nationale, des Cosaques et des Tchéquo-Slovaques. Le corps

1. Voici les noms des membres du Soviet ouralien (la présidence non comprise) : Bykof, Sakovitch, Oukraintsef, Kiselef, Wainer, Hotimski, Vorobief, Andronikof, Andreief, Simachko, Avdeief, Kariakine, Jilinski, Tchoufarof, Yourovski, Efremof, Anoutchine.

fut placé dans un cercueil métallique, renfermé dans un étui de bois de cèdre sibérien précieux. Le cercueil, porté solennellement à la cathédrale, fut gardé par les soldats de l'armée nationale. Le corps sera provisoirement enterré dans un sarcophage spécial à Omsk ». Sans commentaires, n'est-ce pas ?

D'après le journal soviétiste *Pravda* (septembre 1919), le tribunal révolutionnaire, siégeant le 17 septembre 1919 à Perm, dans le local du Soviet, jugea 28 personnes pour l'assassinat du Tsar, de sa Famille et de sa suite, 11 personnes en tout. Parmi les accusés, 3 membres du Soviet d'Ekaterinebourg, Grouzinof, Yakhontof, Maliutine ; 2 femmes, Maria Apraksina, Elizabeth Mironova. Les débats prouvaient que les victimes ont été abattues à coups de balles. Yakhontof affirma qu'il a organisé l'assassinat principalement pour jeter le discrédit sur le gouvernement soviétiste, étant devenu ennemi du gouvernement après son adhésion aux socialistes révolutionnaires. Le projet de tuer le Tsar fut décidé lorsqu'il était encore à Tobolsk, mais restait impossible à ce moment à cause de la garde trop stricte. L'assassinat devint réalisable à Ekaterinebourg, lorsque le Soviet local, perdant la tête à cause de l'approche des Tchéquo-Slovaques, laissa Yakhontof prendre la direction du comité exécutif. Yakhontof donna alors l'ordre de tuer le Tsar et sa Famille, prenant toute la responsabilité sur lui. Yakhontof ne se reconnut pas coupable du vol des objets de valeur appartenant à la famille du Tsar. D'après Yakhontof, le Tsar aurait déclaré : « Pour la mort du Tsar la Russie maudira les Bolcheviks » ! Grouzinof et Maliutine affirmèrent qu'ils n'étaient pas initiés aux plans de Yakhontof, remplissant simplement ses ordres. Yakhontof fut condamné pour l'assassinat du Tsar à la peine de mort. Grouzinof, Maliutine, Apraksina et Mironova, jugés coupables de vol des objets du Tsar, furent aussi condamnés à mort. La sentence de la cour a été exécutée le lendemain même... Des articles tsariens furent trouvés chez un voleur nommé Kiritchevski, qui prétendait les avoir reçus d'un certain Sorine, président du comité exécutif et commandant d'un bataillon rouge au moment de l'assassinat du Tsar. Ce Sorine était, il faut ajouter, l'ami intime de Beloborodof.

De tous les noms cités dans ce compte rendu, un seul se trouve parmi les noms des 164 personnes mentionnées dans le dossier, c'est le nom de Beloborodof. Le lecteur connaît son véritable rôle. Pour le récompenser de sa servilité complice, Sverdlof l'avait, après l'assassinat, « promu » membre du C. C. E., la plus haute dignité soviétiste. Un an était passé. Son protecteur ne pouvait plus l'aider. Le « jugement » soviétiste, indifférent à tout ce qui précédait, condamnant à mort des comparses fictifs pour des actes que l'autorité bolcheviste s'était officiellement attribués, adjugea ce membre du C.C.E. au banc des escrocs !

Sixième « précaution ». Voici la composition du « comité d'enquête sur l'assassinat de l'empereur Nicolas II », titre officiel :

Y. Sverdlof, Juif ; Sosnovski, Juif ; Teodorovitch, Juif ; Smidovitch, Juif ; Rosenholtz, Juif ; Rosine, Juif ; Vladimirski (Hirschfeldt), Juif ; Avanessof, Arménien ; Maximof, Russe ; Mitrofanof, Russe. En tout 10 membres, 7 Juifs.

L'auteur, l'organisateur de l'assassinat, en tête du comité enquêtant son propre crime ! Après cela, le procès de Perm n'avait rien d'extraordinaire.

CHAPITRE XII

LA VÉRITÉ

L'assassinat constaté, il manquait à l'instruction des preuves concluantes au sujet de la disparition des cadavres.

Les autorités judiciaires avaient négligé cette question, soit par parti pris, soit par négligence.

Il fallait entreprendre des fouilles importantes, entraînant des dépenses considérables, or les crédits restaient en suspens. L'amiral Koltchak lui-même donna les fonds à Sokolof.

L'endroit était indiqué depuis le lendemain du crime.

Pendant les journées des 17, 18 et 19 juillet beaucoup de personnes furent empêchées, par le cordon militaire, de passer par la route de Koptiaki : les moissonneurs, les villageois se rendant au marché, les bourgeois d'Ekaterinebourg habitant les villas dans cet endroit pittoresque. Justement le mercredi (le 17) était jour de marché à Ekaterinebourg ; les paysans s'y rendaient.

Leurs témoignages permettaient à Sokolof d'établir exactement les lignes du cordon, repérer l'endroit où stationnaient les automobiles chargés de barils, de bidons et de bonbonnes et en reconnaître le contenu, vérifier, enfin, la marche du cortège et sa destination exacte.

Cette nuit-là, certains paysans du village, partant pour la ville, se sont rencontrés avec le camion chargé, au moment même où il tournait sous bois. Ils furent arrêtés par Vaganof, connu des paysans, dont la route passait devant l'usine Verkh-Issetsk. Revolver au poing, il les força à rebrousser chemin. « N'osez pas regarder en arrière » menaça-t il, en poursuivant les paysans effarés jusqu'à leur village, distant de trois kilomètres.

L'affolement régna parmi les villageois. Ils s'imaginèrent que l'ennemi s'avançait, voyant déjà la moisson perdue ; car dans la lumière encore incertaine, ils avaient pris le camion et son escorte pour un train militaire.

Néanmoins, quelques paysans hardis sont allés à pied, sans bruit, vers l'endroit de la rencontre matinale afin d'en avoir le cœur net. Ils s'avancèrent sans encombre, s'engageant enfin dans la route frayée sous bois, s'étonnant de voir les dégâts causés par la grosse voiture. A ce moment, un cavalier armé se lança sur eux et les fit partir...

Aussitôt le cordon levé, les paysans revenaient, attirés par la curiosité et par l'espoir de butin. Les soldats du cordon leur avaient dit qu'on faisait des manœuvres. Ils avaient en effet entendu des détonations, mais ils étaient persuadés que les « rouges » cachaient des armes.

Ils suivirent les traces du gros camion, fort intrigués par des bouts de cordes gisant autour du fossé où la voiture avait manqué de culbuter. C'étaient des bandages de fortune, dont une des roues de la voiture avait été entourée.

L'endroit choisi par Yourovski remplissait toutes les conditions requises : proximité de la route, à l'abri derrière une forêt épaisse, éloignement de toute

habitation. En effet, sans l'intervention des villa-geois, la vérité n'aurait jamais été connue.

Le puits principal de la Fosse Ganine se trouve au milieu d'une grande clairière. A ce moment l'herbe, très haute, couvrait le terrain. Mais autour du puits, la terre glaise, extraite depuis des années restait nue. Sur cet établi naturel, les cadavres furent allongés l'un après l'autre.

D'abord on les découpait avec un instrument tranchant, ensuite on les brûlait sur des bûchers. On trouva un doigt de femme manicuré, coupé sans doute pour en prendre la bague. Il y avait trois bûchers en tout. J'ai pu distinctement reconnaître leurs emplacements lors de mes visites au printemps 1919, tant l'action du feu avait été violente...

Les personnes admises aux puits venaient fouiller la terre et l'herbe. On trouvait tous les jours une quantité d'objets importants. Pour ma part, j'ai découvert, en grattant la terre glaise, dans laquelle elles avaient été enfoncées par les pieds des bourreaux, des perles en améthyste, dont chaque Grande-Duchesse avait un collier.

J'ai raconté comment elles avaient dissimulé les bijoux dans leurs vêtements. Là-bas, près du puits, les cadavres déshabillés, on trouvait cette énorme quantité de joyaux. Les cache-corsets, éventrés, répandaient une cascade de perles et de pierres fines. Des pièces détachées, boucles d'oreilles, solitaires, pendentifs, roulaient dans l'herbe inaperçus. Devant toutes ces richesses, les bourreaux, pressés de terminer leur travail, ne firent aucune attention à des joyaux égarés et encore moins à d'humbles améthystes, car les gens de l'Oural se connaissent fort bien en pierres précieuses.

Il est impossible de détailler ici les trouvailles faites autour du puits par les paysans aussitôt ar-

rivés et par d'autres chercheurs. J'indique seulement les objets les plus importants :

1° Un grand diamant pendentif, appartenant au collier de la Tsarine, cadeau du Tsar à l'occasion de la naissance d'une de ses filles ;

2° Une croix en émeraudes et diamants appartenant à la Tsarine ;

3° Une paire de boucles d'oreilles en grosses perles, dont une entière, l'autre brisée, portées jadis par la Tsarine ;

4° Une quantité de petits bijoux, tous de haute valeur, portant des traces de coups violents ;

5° Des parties métalliques des costumes de la Tsarine, des quatre Grandes-Duchesses et de la Demidova, marquées par le feu ;

6° Les boucles de ceintures du Tsar et du Tsarevitch ;

7° Des boucles de souliers de la Tsarine et des Grandes-Duchesses en pierres fines ;

8° Les lunettes de la Tsarine, prescrites pour elle à Tobolsk ;

9° Le pince-nez et le ratelier du Dr Botkine ;

10° Portions du havresac et de la capote militaire du Tsarévitch ;

11° Les boutons militaires du Tsar et du Tsarévitch ;

12° Le ressort métallique du képi porté par le Tsar ;

13° Les images saintes portées au cou par les quatre Grandes-Duchesses.

On a trouvé des substances que l'expertise a reconnues comme le cuir fondu par l'action du feu, restes des chaussures portées par les victimes, déclarées de qualité supérieure.

Aussi, l'insigne du régiment de lanciers dont Alexandra fut chef. Elle le portait en bracelet. Les chaînettes du bracelet, arrachées, gisant dans la

terre glaise, prouvaient qu'on avait enlevé brutalement cette relique du cadavre.

Beaucoup d'autres objets trouvés indiquaient de la part des victimes la préparation évidente pour un déplacement, par exemple le cadre du portrait de la Tsarine que Nicolas ne manquait jamais de prendre avec lui en voyage ; les débris de flacons de sel, que les Grandes-Duchesses avaient l'habitude d'emporter pour leur mère [1]...

Devant les bûchers on trouva le nickel des balles et des gouttes de plomb. Lorsque les corps démembrés se consumaient dans le feu, les projectiles restés dans les tissus tombaient...

Au coin de la clairière un tronçon d'arbre géant formait un siège commode. Tout autour on découvrit les indices qu'ici les bourreaux s'étaient reposés. Le général Diterichs trouva des coquilles d'œuf ; le général Domontovitch, son adjoint, une page arrachée d'un livre d'anatomie allemand ; Sokolof pour sa part trouva sous l'herbe morte les débris d'un journal allemand de l'époque de l'assassinat. Il est question là-dedans de la troisième internationale et de l'offensive des Tchéquo-Slovaques, désignés comme traîtres à la cause de la démocratie pour s'être tournés contre les Bolcheviks.

Le lecteur se rappellera les œufs commandés aux sœurs du couvent ; il comprendra, sans que je lui dise, ce que faisait ici le traité d'anatomie, ce que signifiaient les journaux allemands.

Les bourreaux, une fois leur besogne effroyable terminée, ramassèrent les cendres, tant bien que mal, et les jetèrent dans le puits, très profond, ayant

1. L'identification des objets fut assurée par les domestiques de la famille Romanof, appelés par le juge d'instruction.

de l'eau au fond, couverte d'une couche épaisse de glace. En faisant exploser des bombes — dont les paysans entendirent les détonations — ils avaient brisé la glace. Tous les débris des bûchers foncèrent, mais afin de prévenir leur découverte, on descendit par-dessus tout un plancher très épais, on le fit submerger et fixer aux parois.

Les premiers recherches révélaient la présence de certains objets dans le puits même, y compris le doigt de femme, mais on ne s'imaginait pas que le plancher cachait le reste [1].

Les fouilles dont j'ai parlé plus haut allaient commencer sous les ordres du général Diterichs. Plus de mille soldats furent assemblés dans les bois. Au milieu de ce travail, le général Diterichs, appelé au commandement en chef, laissait au général Domontovitch la direction des fouilles.

Le puits principal de la Fosse Ganine et les puits avoisinants furent desséchés et explorés.

Du puits dont nous avons parlé, il est sorti la vérité tout entière. On a retiré les débris des bûchers, contenant une quantité énorme de pièces à conviction.

La légende d'un enterrement des cadavres, répandue par les agents bolchevistes, cédait la place définitivement à la version de Sokolof, de leur destruction complète.

Tout en haut de cet amas se trouvait le cadavre du petit épagneul Jemmy, parfaitement conservé

1. Le puits était à double voie : l'une, plus profonde, pour pomper l'eau ; l'autre, plus large, pour extraire le minerai des galeries souterraines. Les parois, très solidement construites de fortes poutres, avaient résisté au temps. Les bombes jetées pour briser la glace, qui couvrait la nappe d'eau, n'avaient fait aucun mal au revêtement. Ce fut dans l'ouverture plus profonde (environ 10 mètres sous terre) que les restes des bûchers furent jetés et dissimulés par un faux plancher. Le doigt coupé était dans l'autre ouverture, probablement je é là par mégarde.

par le froid, veillant les restes de ses maîtres, humble martyr de sa fidélité, apportait, même après sa mort, son aide à la justice vengeresse.

Le petit bull français de la Grande-Duchesse Tatiana était resté dans la maison, essayant vainement de pénétrer dans les chambres closes. On ne sait ce qu'il est devenu. L'épagneul aimé du jeune Alexis fut recueilli et emmené plus tard en Angleterre (v. p. 270).

Dans la maison Ipatief, les agents de Yourovski travaillaient, tandis que lui et Golochtchekine, Volkof et Safarof se rendaient dans les bois de Koptiaki, surveiller la macabre besogne. Les paysans les ont vus au village de Koptiaki ; ils venaient manger des fraises des bois à la crème.

Yourovski est parti aussitôt après le 19 en emportant avec lui sept grandes malles, pleines des affaires des Romanof. Sans doute a-t-il partagé le butin avec ses amis à Moscou, puisque l'autorité soviétiste ne les retrouvait plus après, tout au moins c'est la conclusion à tirer du procès de Perm.

Sur le mur de la chambre basse, quand le juge d'instruction y entrait, se voyait une adaptation du poème de Heine, *Belsazar* :

Belsatzar ward in selbiger Nacht
Von selbigen Knechten umgebracht.

« Belsatzar fut cette nuit-là tué par ses serviteurs [1]. »

1. On voit le mot « seinem » écrit sur le mot « selbigen ». Ce dernier est d'après Heine, mais l'adaptateur le change voulant attribuer l'assassinat aux Russes.

Celui qui fit cette inscription maniait bien la plume. Il se permit même un calembour en écrivant le nom du roi (Belsatzar au lieu de Belsazar) qui avait déplu à Israël, sans avoir fait du mal aux Juifs de la captivité. On comprend l'allusion biblique. Nicolas non plus n'avait fait de mal aux Juifs ; il les avait trouvés nombreux parmi ses sujets, mais il ne les aimait pas : c'était un péché mortel aux yeux d'Israël. On arrangea, à lui aussi, la mort la plus pénible, d'être tué par les siens.

CHAPITRE XIII

TOUS LES ROMANOF

La réalisation des projets secrets de l'autocratie rouge exigeait l'extermination de tous les Romanof, obstacles à la fois au germanisme et au bolchevisme, courants parallèlement destructeurs.

Nous avons reconstitué le crime d'Ekaterinebourg. Nous allons voir dans les chapitres suivants encore des à-côtés sinistres, qui le distinguent entre tous les maléfices humains. Ici même nous verrons son complément logique.

En effet, tous les membres de la famille Romanof, restés entre les mains des Bolcheviks, disparurent l'un après l'autre. Ce furent le Grand-Duc Michel, frère et héritier du Tsar d'après l'acte d'abdication, la Grande-Duchesse Elizabeth, sœur de la Tsarine, les Grands-Ducs Serge, Paul, Georges, Nicolas, Dmitri et quatre princes du sang.

La disparition de Michel Alexandrovitch précéda de quelques semaines le crime d'Ekaterinebourg. On ne connaît pas les détails de sa mort, ce qui donne lieu à de nombreuses légendes de sa survivance.

Le lecteur se rappellera les conférences de Moscou entre Mirbach et les partis politiques russes. Le Grand-Duc Michel était le favori des radicaux « légitimistes », gênant pour le projet de restau-

ration allemande, basé sur l'avènement d'Alexis sous une régence germanophile.

Ces conférences eurent lieu au printemps (avril-mai), Michel disparut au mois de juin. La candidature Nicolas-Alexis tombée, les Allemands pouvaient redouter une restauration « Ententiste », par suite des soulèvements populaires d'alors. Du reste, le lecteur appréciera lui-même. Une simple coïncidence aurait-elle si bien arrangé les choses ?

Il y a aussi cette version : que les socialistes révolutionnaires, concurrents politiques des Bolcheviks, auraient prétend-t-on emmené le Grand-Duc. Ensuite il aurait péri ou serait caché dans un endroit resté mystérieux. Il est avéré que le parti S. R. organisa l'assassinat de Mirbach au mois de juillet. Pourquoi n'aurait-il pas fait un coup désagréable aux Bolcheviks et aux Allemands en enlevant Michel ?

La réponse s'indique toute seule. Accompli sans leur connaissance « l'enlèvement » eût été certainement désagréable aux Bolcheviks, mais la « disparition » du Grand-Duc convenait à Lénine-Sverdlof autant qu'à Mirbach. Sverdlof acquérait un prétexte pour les représailles sanglantes contre toute la Famille ; Mirbach se débarrassait d'un allié de l'Entente.

Le lecteur lira le récit authentique de cette « disparition » en connaissance de cause.

Lors du coup d'état bolcheviste en novembre 1917, le Grand-Duc Michel vivait chez lui à Gatchina, près de Pétrograd, avec sa femme morganatique, la comtesse Brasova.

Au mois de mars 1918, il fut arrêté sans raison, car il ne se mêlait de rien. Les Bolcheviks arrêtaient en même temps son secrétaire particulier Nicolas Nikolaievitch Johnson, d'origine anglaise, et le co-

lonel Znamerovski, ancien chef de la gendarmerie de Gatchina, qui connaissait fort peu le Grand-Duc.

Les trois prisonniers, transportés à Perm sous la garde de mercenaires lettons, jouirent d'une liberté assez grande. Michel Alexandrovitch habitait l'Hôtel Royal avec son secrétaire et ses deux domestiques.

La comtesse Brasova décida la femme du colonel Znamerovski de se rendre en visite chez leurs maris respectifs. Elles partirent, assez étourdiment, pour Perm. Le voyage eut lieu vers la mi-mai. Elles en revinrent avec beaucoup de difficultés. Mme Brasova fit un arrêt à Moscou pour intercéder auprès de Lénine en faveur de son mari. Elle put le voir. Naturellement il ne se soucia point d'accéder à sa demande. En désespoir de cause, elle rentra à Gatchina.

Le 13 juin un télégramme de Perm annonça : « Notre ami mutuel et Johnny partis, destination inconnue. » On le supposait de Znamerovski. D'abord, l'impression fut bonne, puis les doutes s'imposèrent, et avec raison...

Par ordre du buveur de sang Ouritski, la comtesse fut arrêtée. On l'a cru perdue. Mais, Ouritski tombé sous la balle de Kaneguisser, elle a pu se sauver à l'étranger. Ses enfants, dont un fils du Grand-Duc, passèrent, sans encombre avec elle par l'Allemagne. Ce fut après l'assassinat de la Famille impériale, vers la fin de la guerre. En les laissant passer, Guillaume croyait bon, sans doute, de se ménager à tout hasard, les bonnes grâces d'un tsar éventuel.

Les domestiques Borounof et Tchelychef purent se sauver de Perm. Ce dernier fit plus tard le récit de ce qui s'était passé, récit confirmé par d'autres témoignages.

La nuit du 12 ou du 14 juin (Tchelychef ne se rappelle pas exactement la date) trois hommes armés forcèrent la porte de sa chambre. Il dormait. Les intrus lui donnèrent ordre de les conduire à la chambre du Grand-Duc. Menacé de mort, il s'exécuta.

Pendant que ces trois opéraient dans l'hôtel, un quatrième visiteur demeurait au téléphone, en gardant l'accès. Au yeux du gérant de l'hôtel ces visiteurs étaient des miliciens (police du Soviet).

Le Grand-Duc dormait. Réveillé, mis au courant, il regarda les trois hommes avec méfiance. Un des inconnus lui signifia l'ordre de les suivre au bureau du Soviet. « Nous venons vous arrêter », ajouta-t-il.

« Je n'irai nulle part. Je ne vous connais pas », répondit le Grand-Duc.

Là-dessus, un des hommes le saisit brutalement par l'épaule, en s'écriant :

« Allons, vous nous avez assez embêtés, vous autres, les Romanof. »

Il fallut obtempérer. Johnson, arrivé dans la chambre, demanda qu'on l'emmène, lui aussi. Les inconnus, tout en ne le voulant pas, cédèrent devant son insistance.

Les miliciens avaient un automobile. Ils montèrent dedans avec leurs prisonniers. Personne à Perm ne revit plus ni le Grand-Duc ni son secrétaire...

Chef-lieu d'arrondissement de la province de Perm, la petite ville d'Alapaievsk, remarquable seulement par son monastère, allait devenir la scène d'une autre boucherie impériale.

L'école communale servait depuis quelque temps de prison à plusieurs membres de la famille. Il y avait là la Grande-Duchesse Elizabeth, le Grand-Duc Serge Mihailovitch, les trois fils de feu le

Grand-Duc Constantin, Ioan, Igor et Constantin, enfin le prince Palei, fils du Grand-Duc Paul.

Aucun de ces prisonniers ne faisait la moindre opposition aux Bolcheviks. Leur emprisonnement n'était motivé en aucune façon.

La Grande-Duchesse s'occupait à Moscou à secourir les malheureux. Elle avait fondé une communauté de religieuses vouées aux bonnes œuvres. Depuis des années elle s'était brouillée avec sa sœur cadette la Tsarine à cause du scandale Raspoutine.

Au début de la guerre, la Grande-Duchesse, accompagnée de sa sœur Mme de Milford Haven, visitait les monastères de l'Oural, venant prier à Alapaievsk. Ce fut le lieu de son emprisonnement et de son supplice futurs. Une de ses religieuses l'accompagnait.

Serge Mikhailovitch, grand maître de l'artillerie, avait mérité les plus grands éloges. Lorsque la Douma se prononça contre le monopole des fonctions impor:antes par les Grands-Ducs,exception fut faite pour ce dernier aussi bien que pour le Grand-Duc Nicolas Nikolaievitch. Le Tsar y souscrivit.

Le prince Ioan, marié à la princesse Elena de Serbie, ne pouvait pas voir sa femme, venue bravement pour partager sa prison. Lui et ses frères ne s'occupaient point de politique. Le prince Palei, âgé de dix-sept ans, était déjà un poète remarquable. Qu'avaient-ils fait pour mériter la mort, tous ces jeunes gens? Rien. Mais le sang des Romanof, coulant dans leurs veines, fut leur condamnation. Le gérant Fedor Mikhailovitch Remès partageait leur sort.

Le programme approuvé par Yankel Sverdlof pour l'assassinat de la Famille fut appliqué avec quelques modifications à Alapaievsk. Je cite ici une des dépositions d'Ekaterinebourg. Au moment où

les souverains quittaient Tobolsk, la « présidence » du Soviet ouralien discutait sur leur sort. Entre autre, il fut question de faire dérailler le train, puis faire croire que le sinistre était le résultat d'une tentative de fuite. Cette idée, rejetée alors, fut reprise sous une autre forme afin de se débarrasser des prisonniers d'Alapaievsk.

Dans la nuit du 17 au 18 juillet 1918, on vint les éveiller en leur disant que les Tchéquo-Slovaques s'approchaient de la ville. Des voitures de paysans attendaient à la porte. On expliqua que c'était pour aller à l'usine Siniatchikhine, où ils seraient à l'abri. Sans se douter de leur sort, les prisonniers s'habillèrent et se mirent en voiture.

A douze verstes de la ville la route traverse une forêt renfermant des puits de mine — ancienne exploitation de fer — comme celle de Verkh-Issetsk.

Ici le convoi s'arrêta. Les prisonniers, sans défense, furent massacrés à coups de massue. Leur agonie fut lente. Serge Mikhailovitch fut achevé par un coup de revolver dans la tête.

Ensuite les cadavres furent traînés dans le bois et jetés dans un puits. On y lança une bombe afin d'en démolir les parois. Sans doute, les assassins, entendant l'explosion, s'imaginèrent que toutes traces de leur crime avaient disparu.

A l'école, toute une représentation fut mise en scène. Brusquement la ville s'éveilla au bruit d'une véritable bataille qui se livrait autour de l'enclos. La fusillade, préparée dès la veille, passa pour une attaque des « blancs », s'emparant de l'école et emportant avec eux les prisonniers.

En guise de « preuve », on avait sorti un paysan de la prison, on l'avait tué et glissé son cadavre dans le bâtiment. Ce paysan assassiné représentait aux yeux des habitants crédules le corps d'un garde blanc ennemi. Tout le pays croyait ferme-

ment à la légende affichée dans la ville que les princes avaient été enlevés par les blancs. Les Soviets mêmes furent aussi trompés, selon l'habitude.

La princesse Elena de Serbie, transférée de la prison d'Ekaterinebourg à celle de Perm, consentait à rentrer dans son pays, persuadée que son mari était sauf.

Le 28 septembre 1918, Alapaievsk étant occupée par les « blancs », on découvrit, grâce au concours des habitants, les cadavres des suppliciés, au nombre de huit. Les cercueils contenant les restes des Grands-Ducs furent transférés à la cathédrale russe à Pékin. Le corps de la Grande-Duchesse a été enseveli par les soins de sa sœur, la marquise de Milford Haven, à Jérusalem.

Le crime d'Alapaievsk, organisé sous les auspices de Sverdlof, fut exécuté par les commissaires de l'endroit, le commissaire de « justice » en tête, sous la surveillance personnelle de Beloborodof, venu à Perm aussitôt après le crime d'Ekaterinebourg.

Six mois après la boucherie d'Ekaterinebourg, le massacre d'Alapaievsk se renouvela à Pétrograd. Les victimes cette fois-ci furent les Grands-Ducs Paul Alexandrovitch, Dmitri Konstantinovitch, Nicolas Mikhailovitch et Georges Mikhailovitch.

Enfermés dans la forteresse de SS. Pierre et Paul, ils furent tous tués à coups de revolver le 27 janvier 1919. Les bourreaux furent des « gardes rouges ».

Peut-être connaîtra-t-on les dessous de cette tuerie un jour. Les victimes périrent sans jugement, et même sans aucune accusation portée contre eux. Les apparences rappellent l'œuvre de Yankel Sverdlof, alors encore dans toute sa puissance, mais déjà près de sa fin.

CHAPITRE XIV

FIDÈLES JUSQU'A LA MORT

Coupables d'avoir loyalement servi leurs souverains et maîtres, plusieurs membres de la suite et quelques domestiques se morfondaient en prison à Ekaterinebourg. La plupart sont morts suppliciés, d'autres succombèrent aux suites de leur détention, un seul est resté vivant, le valet de chambre Volkof.

La jeune comtesse Anastasie-Vasilievna Hendrikova, demoiselle d'honneur de l'Impératrice qui l'appelait affectueusement « Nastinka », mérite une place à part. Ses papiers, sauvés par hasard, se trouvent dans le dossier. Je les ai lus, notamment les lettres que lui écrivait la Tsarine.

Elle se révèle dans ces documents une jeune fille d'une piété extraordinaire, d'une abnégation sans borne. Les Russes, presque toujours extrêmes, recèlent de ces caractères d'une bonté, d'un charme surhumains.

J'ai parlé des poèmes qu'elle composa vers la fin de son emprisonnement à Tobolsk. Voici une traduction en prose d'une de ces compositions :

Accorde-nous la patience, Seigneur, d'endurer la haine populaire, les supplices de nos bourreaux dans ces jours de ténèbres et de violence.

Donne-nous la force, Dieu de miséricorde, de par-

donner au voisin qui nous persécute, et de porter la croix lourde et ensanglantée avec humilité divine.
Et lors du jour tumultueux de l'émeute, aide-nous dépouillés par nos ennemis, à souffrir la honte, l'humiliation.

Seigneur du monde, Dieu de l'univers, bénis notre prière, apaise nos âmes à l'heure dernière, terrible.
Et au seuil même du tombeau, inspire à tes serviteurs la force surhumaine de prier doucement pour leurs ennemis.

Pendant quelques jours après l'arrivée des Grandes-Duchesses et de la suite à Ekaterinebourg, les personnes qui avaient suivi les souverains furent laissées à la gare. Golochtchekine et Yourovski en faisaient le triage.

Mlle Hendrikova fut demandée « en ville ». Elle pria la bonne demoiselle Chneider, lectrice de la Tsarine, de l'accompagner. Les Bolcheviks n'avaient pas demandé cette estimable vieille. Elle partit quand même.... mourir.

A l'exception des personnes citées plus loin, toutes les autres reprirent le train vers l'est. Il y avait MM. Gilliard et Gibbes, la baronne Buxhoevden, les femmes de chambre Ersberg et Toutelberg. Ces dernières rendirent plus tard de grands services à l'instruction en fixant l'identité des pièces à conviction.

Le prince Dolgorouki, envoyé en prison lors de l'arrivée du Tsar, fut suivi par le comte Tatichtchef, par le valet de chambre de l'Empereur Terenti Tchemodourof, par le valet de chambre de l'Impératrice Alexis Volkof, par le valet de pied Ivan Sednef et par l'homme du Tsarevitch Clement Nagorny. Golochtchekine les trouvait trop encombrants : on sait pourquoi.

Sednef et Nagorny furent suppliciés à Ekaterinebourg. Tchemodourof échappa par hasard à la fusillade. Il venait d'être transféré à l'hôpital. Le désordre dans les prisons rouges fut tel qu'on ne le retrouva pas. Sauvé par les blancs, à l'occupation de la ville, il a survécu très peu de temps, succombant à la tuberculose.

Dolgorouki fut fusillé dans les bois près de la ville, ainsi que le prouve son cadavre, retrouvé et identifié. Tatichtchef fut emmené de la prison d'Ekaterinebourg pour partager le sort de son ami.

Lors de l'évacuation de la ville, les autres prisonniers furent expédiés à Perm. Leur départ eut lieu le 20, trois jours après la mort de la Famille, dont ils ignoraient complètement le sort tragique.

Dans la prison de Perm, ils se trouvaient avec la princesse Elena de Serbie (jusqu'à son départ) et avec Mme Znamerovskaia, détenue après la mort de son mari supplicié.

La nuit du 2 au 3 septembre, on réveilla la comtesse Hendrikova, Mlle Chneider, Mme Znamerovskaia et Volkof. On leur dit d'emporter leurs effets, soi-disant pour prendre le train à la gare. Mais la route, longue et pénible, les amena en rase campagne. Ils comprirent.

Au moment où le cortège s'engagea dans la forêt, Volkof prit la fuite. Les mercenaires lettons, trop occupés à se partager les sacs des malheureuses femmes, firent feu maladroitement. Volkof échappa et après quarante-trois jours, errant dans les bois, arriva chez les blancs.

Le corps de Mlle Hendrikova fut retrouvé, ainsi que celui de Mlle Chneider. J'ai assisté à l'enterrement de ces victimes à Perm à côté du général Diterichs.

Le crâne de la charmante demoiselle d'honneur avait été fracassé à coups de crosse.

CHAPITRE XV

LES CHACALS

Les grands rapaces du Soviet créaient de l'occupation pour d'autres, de moindre envergure. Ces chacals prirent part à l'affaire Romanof, avant et après le crime d'Ekaterinebourg. Je ne citerai que les cas importants.

D'abord, le rôle de Boris Solovief. Officier dans un régiment connu, il fut attaché, juste avant la révolution, au 2e mitrailleurs, devenu ensuite célèbre par les services rendus aux rouges.

Dès le commencement de la révolution, Solovief se trouve au palais de la Tauride, aide de camp du général Potapof, président notoire de la section militaire du comité de la Douma. L'œuvre néfaste accomplie par ce général, préoccupé, semblait-il, de désorganiser au plus vite l'armée et l'autorité russes, est assez connue.

Quelques mois plus tard, Solovief, redevenu monarchiste fervent, épouse Matrena Raspoutina, fille de feu le « saint ». Ce fut en septembre, quinze jours à peine après le départ de la Famille impériale pour Tobolsk. Etrange coïncidence, le jeune couple part en voyage de noces à la suite des exilés.

Descendus chez la veuve de Raspoutine, à Pokrovskoie, le beau-fils établit bientôt son quartier-général à Tiumen, endroit commode pour surveiller tous les allants et venants de Tobolsk.

Solovief entreprend une série de visites mystérieuses à la ville des Romanof.

Des officiers essayant de s'y rendre sont arrêtés par lui. Personne ne doit approcher Tobolsk sans sa permission, déclare-t-il ; sinon, il les dénonce aux Bolcheviks. En effet, deux officiers sont, de par sa faute, dénoncés aux rouges et fusillés.

Que signifient ces agissements ? On ne saurait en douter, Solovief jouissait d'une protection sûre. Il est constaté, effectivement, qu'un officier allemand, nommé Fischer, faisant à ce moment la pluie et le beau temps parmi les soviétistes de Tiumen, protégeait Solovief.

On le sait, la Famille n'avait plus d'argent. Or, Solovief recevait des fonds, par l'entremise d'un banquier, pour les remettre aux Romanof. A ce propos le prêtre Vasilief accusa Solovief de malversations, et celui-ci relança la balle.

Mais Solovief apportait à Tobolsk aussi des lettres. De qui ? On comprend.

Quinze jours avant l'arrivée de Yakovlef à Tobolsk, Solovief savait que le Tsar et le Tsarevitch allaient être emmenés à Moscou. C'est prouvé par des documents.

Son compagnon de logis à Tiumen fut un autre officier, dont le nom est connu. Le jour même où le Tsar traversa Tiumen dans la direction d'Ekaterinebourg, cet officier partit vers l'ouest. On le vit bientôt à Kief, ensuite à Berlin. Là, il déclara la Famille « sauvée », contrairement aux renseignements préalables annonçant « l'exécution » des Romanof.

Solovief resta à Tiumen jusqu'au départ de toute la Famille. Son rôle fini, il émigra vers l'est, faisant la navette entre Omsk et Vladivostok. Sokolof le fit arrêter avec sa femme à Tchita. L'inter-

rogatoire de ces personnages donnait déjà de précieuses indications. Sokolof comptait en tirer encore ; mais la favorite de l'ataman Semenof les fit libérer. Sokolof se résigna devant la force brutale. Semenof, aveugle, laissa faire.

L'adjoint de Pankratof, un officier du nom de Nikolski, laissa un triste souvenir aux prisonniers de Tobolsk. Plus tard, il devint chef du bureau des renseignements du général Gaida, après avoir été président du Soviet à Tobolsk. Son rôle nouveau fut « d'informer » les soldats au front sur les buts de guerre poursuivis par les « blancs » contre les « rouges ». Singulière nomination !

Nikolski passa de nouveau aux rouges — c'était à prévoir — fut pris et fusillé.

Le général Gaida lui-même montra d'étranges dispositions. On se rappellera sa réquisition du local où les Romanof venaient d'être suppliciés. La justice lui représenta l'inconvenance de sa démarche. Enfin, cédant devant la force armée, les magistrats se sont retirés, en dressant procès-verbal.

Lors de ma première visite à la maison Ipatief (avril 1919), l'étage, jadis occupé par les Romanof, était encore affecté au service de l'état-major du général tchèque, passé à l'armée russe. Gaida n'était plus dans la chambre du Tsar ; il occupait à lui seul une grande maison en ville ; mais ses hommes, s'inspirant de son exemple, se moquaient ouvertement des magistrats, dégradaient les chambres, arrachaient les tentures, etc.

Par ordre de l'amiral Koltchak, cette ignoble plaisanterie prit fin.

Les ministres de Koltchak, recrutés parmi les socialistes-révolutionnaires du Directoire, se souciant fort peu de la monarchie, mettaient sur l'œuvre de l'instruction judiciaire l'empreinte de

leurs tendances politiques [1]. Le ministre de la justice, ancien avocat à Pétrograd, déporté en Sibérie, pesa sur la direction de l'enquête. Il l'avoue par écrit. Voici ses déclarations, faites à l'Alliance israélite :

M. Starinkevitch, en émettant l'opinion que les militaires russes furent persuadés de la complicité des Juifs, déclara qu'il dut combattre ce point de vue, car les données de l'enquête préliminaire démontraient l'absence complète de l'élément juif. Mais, les militaires ayant insisté, le ministre dut reprendre l'instruction des mains de Sergueief pour la confier à un autre... Toutefois le nouveau juge d'instruction, N.-A. Sokolof, ne put non plus trouver la preuve d'une complicité des Juifs.

« La complicité des Juifs » dans l'affaire, étant notoire dès le commencement, les objections contre Sergueief, dont le père fut Juif, auraient, certes, choqué un ministre impartial.

Quant aux déclarations de ce « ministre » concernant les données de l'enquête préliminaire, je cite ici un extrait du dossier de M. Sergueief lui-même :

Très secret. A M. le membre du tribunal d'Ekaterinebourg I.-A. Sergueief, de la part de l'agent X..., du service de la Sûreté. En remettant ci-après l'ordre du 26 novembre, n° 49, au sujet de l'affaire de l'assassinat de l'empereur Nicolas II, il résulte d'après les renseignements recueillis par moi en exécutant l'ordre sus-cité, que..., quant à l'identité de Yourovski, le commandant de la maison Ipatief, c'est un Juif, bourgeois (*mechtchanine*) de Kainsk, province de Tomsk, horloger, propriétaire d'un établissement de photographies, établi à Ekaterinebourg depuis cinq ans, habitant le n° 6, Pervaia Beregovaia, avec sa femme Maria Yako-

1. Voir p. 14, 15.

vleva, trente-six ans, luthérienne, ses enfants : Rebecca, Alexandre et Eugène et sa mère Enta (Esther) Moiseieva, Juive, soixante et un ans. Toute la famille est partie avec Yourovski, sauf la mère, actuellement en prison. (N° 2, 25 décembre 1918.)

Ai-je besoin de rappeler les autres noms de l'enquête ?

Sokolof, nommé sur les instances de Koltchak, le complot ourdi au ministère de la « justice » à Omsk, devint plus agressif. Au mois de mars 1919, le journal *Zaria* (Aube) publia le résumé du dossier, y compris le rapport ultra-confidentiel de Sokolof sur l'enquête ultérieure.

L'amiral Koltchak, outré, se renseigna. Cette « indiscrétion » fut reconnue comme œuvre de trois personnages officiels, dont Starinkevitch et Novikof, rédacteur de la *Zaria*, organe, il faut ajouter, du parti socialiste-révolutionnaire. Novikof était procureur du Sénat à Omsk, ce qui équivaut en France à la cour de Cassation.

Cette publication, on le comprendra, donnait tout loisir aux Bolcheviks de prendre leurs « précautions » en supprimant les témoins gênants, etc.

Jamais un juge d'instruction ne s'était vu trahi plus cyniquement par ses chefs. Je puis certifier que ce même ministère refusa à Sokolof l'argent indispensable pour sa subsistance. Bref, rien ne fut négligé pour faire avorter l'enquête. Plus tard, la même association, réfugiée en France, tenta, vainement, de détruire l'œuvre de la justice. (En lisant la composition du parti socialiste-révolutionnaire au prochain chapitre, on comprendra les dessous.)

Ne pouvant contester les preuves concluantes du dossier, dont ce récit s'inspire, ils cherchèrent en calomniant l'auteur, à atténuer la portée du réquisitoire. Vaines manœuvres.

CHAPITRE XVI

L'AUTOCRATIE ROUGE

Il est prouvé que le Soviet d'Ekaterinebourg ne savait pas ce que faisaient les hommes de la boucherie : Yourovski, Golochtchekine — agents de Sverdlof — et leurs comparses : Volkof, Safarof et Syromolotof ; le « président » russe Beloborodof agissait sous les ordres de Golochtchekine.

J'ai cité les noms des membres du Soviet d'Ekaterinebourg (p. 105). D'apparence, la majorité est russe, et, contrairement à la règle de la Soviétie, elle le fut vraiment. Les habitants de l'Oural n'auraient pas toléré une organisation ouvertement juive. Mais, on le sait, ce Soviet ne fut qu'un simulacre ; l'autorité restait entre les mains des hommes de Sverdlof.

Le dossier contient une documentation extrêmement précise sur les agissements des personnes susnommées. Ils organisèrent une véritable usine pour la fabrication de faux, établissant de prétendus complots pour la fuite du Tsar. On y trouve des brouillons de lettres, soi-disant échangées entre Nicolas et des officiers blancs, etc.

Des correspondants de journaux américains, venus à Ekaterinebourg « enquêter », rapportèrent des histoires fantaisistes, racontées par les agents rouges, à propos d'aéroplanes mystérieusement

venu sauver le Tsar, de serviteurs entrés dans la maison Ipatief, afin d'aider à la fuite...

L'organe du Soviet de Moscou donna le signal à toute cette campagne de mensonges le 4 mai 1918, en parlant d'un complot blanc pour délivrer le Tsar, ajoutant que toutes les inquiétudes étaient vaines, puisque le Soviet de l'Oural s'occupait de la garde du Tsar. (Voir la fin de ce chapitre.)

Les conversations entre la « présidence » du Soviet ouralien et le chef à Moscou eurent lieu quelquefois par le fil direct. La perquisition faite au télégraphe d'Ekaterinebourg donna des résultats inespérés. Soit par négligence, soit par l'entremise d'employés anti-bolchevistes, le dossier s'enrichit de précieux documents. En voici un :

Sverdlof parle d'un côté, Beloborodof de l'autre.

Sverdlof. — Quoi de nouveau chez vous ?

Beloborodof. — La situation sur le front est mieux qu'on ne pensait hier ; il est reconnu que l'ennemi, dénudant les autres secteurs, lance toutes ses forces sur Ekaterinebourg.

Sverdlof. — Pourrez-vous tenir longtemps ?

Beloborodof. — Difficile à dire. Nous prenons les mesures pour nous maintenir. Tout le superflu a été évacué. Hier est parti le courrier avec les documents auxquels vous vous intéressez. Faites savoir la décision du C. C. E. ; et pouvons-nous maintenant informer les habitants au moyen du texte que vous connaissez?

Sverdlof. — A la réunion de la présidence du C. C. E. le 18, il fut résolu de reconnaître la décision du Soviet ouralien comme régulière. Vous pouvez publier votre texte. Je ferai de suite transmettre le texte exact de notre publication...

Inutile de le reproduire, car c'est le texte du radio bolcheviste publié par les journaux français le 22 juillet, cité déjà dans ce livre (p. 102).

Le lecteur appréciera le caractère et le contenu de cette conversation par fil direct. Elle eut lieu évidemment le 19 juillet. On se rappelle, les habitants furent « informés » le 20, Sverdlof ayant donné sa permission. On le voit, Sverdlof commande...

J'ai entre les mains les télégrammes échangés par les puissances juives de l'Oural et de Moscou. La plupart sont chiffrés, portant l'adresse de Gorbounof, secrétaire de Lénine, chargé du service du chiffre. Sans révéler le contenu de ces communications, je puis seulement dire qu'elles confirment en tous points le récit du crime d'Ekaterinebourg. Du reste le document qui va suivre est assez catégorique, indiquant que l'exécution fut décidée à Moscou déjà le 4 juillet de la façon et par les personnes connues du lecteur.

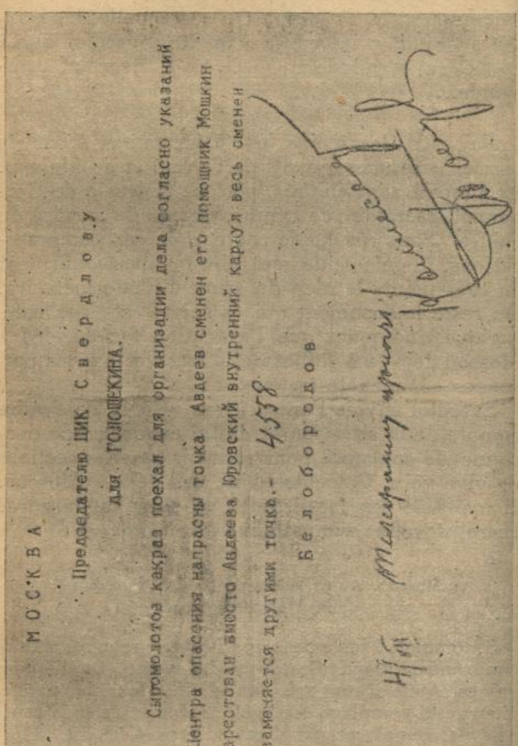
Sverdlof envoie l'ordre à ses affiliés de rendre compte de la situation et de lui envoyer une personne de confiance pour recevoir ses instructions de vive voix. Golochtchekine est déjà à Moscou. Il a éveillé les inquiétudes au sujet de la garde russe, devenue sympathique aux Romanof :

Moscou. Au président du C. C. E. Sverdlof
pour Golochtchekine.

Syromolotof justement parti pour organiser affaire conformément aux directives du centre. Inquiétudes vaines. Avdeief renvoyé. Son adjoint Mochkine arrêté. Yourovski remplace Avdeief. Garde intérieure toute relevée, remplacée par d'autres gens 4558.

Beloborodof. — 4. VII.

Syromolotof apporta les instructions de Sverdlof. Yourovski se mit aussitôt à la besogne, en



МОСКВА

Председателю ЦИК Свердлову

для ГОЛОЩЕКИНА.

Сыромолотов как раз поехал для организации дела согласно указаний Центра опасения напрасны точка Авдеев сменен его помощник Мошкин арестован вместо Авдеева Юровский внутренний караул весь сменен заменяется другими точка.- 4558

Белобородов

Les assassins rendent compte que tout est prêt et demandent le signal.

attendant le retour de Golochtchekine. Les Russes étaient déjà remplacés par des bourreaux magyars.

A Moscou Sverdlof continua ses rapports avec Mirbach encore quelques jours. L'ambassadeur allemand fut assassiné le 7 juillet.

L'autocratie rouge au temps de l'assassinat des Romanof se composait entièrement de Juifs, à l'exception seule de Lénine, de son vrai nom Vladimir Oulianof, bourgeois annobli de Simbirsk. Seul un Russe aurait été capable d'une imagination si destructrice ; seuls des Juifs auraient pu réaliser son plan de bouleversement universel. Mais la conception de Lénine n'avait d'autre but qu'une utopie, tandis que les activités sémites poursuivaient un but réel : l'accaparement de la Russie.

En ceci, ils continuaient la tradition, un moment compromise par la guerre, d'intermédiaires entre l'Allemagne et la Russie. En dépit des différends, plutôt superficiels, séparant le Juif bourgeois du Juif bolcheviste, le plan poursuivi par Sverdlof de concert avec le kaiserisme fut exactement pareil au plan de l'Allemagne républicaine intimement liée à l'autocratie rouge actuelle ; la débâcle économique du monde, permettant aux Allemands de liquider leurs dettes, tout en renforçant leur mainmise sur la Russie. « L'américanisme » des Trotski en lutte d'abord avec le « germanisme » des Sverdlof s'y rallia après le désaveu, trop tardif, du régime rouge par le gouvernement wilsonien.

Le résumé des fonctionnaires soviétistes, terminant le chapitre II, indique la participation de 15 Allemands. Ces représentants, partagés habilement dans différents services — sans compter les militaires dans l'armée rouge — assuraient une liaison parfaite, fonctionnant toujours malgré les événements extérieurs.

C'est dans le Comité central du parti des Bolcheviks que le pouvoir du régime se trouve ; or voici sa composition en 1918 :

Bronstein (Trotski), Apfelbaum (Zinovief), Lourie (Larine), Ouritski, Volodarski, Rosenfeldt (Kamenef), Smidovitch, Sverdlof (Yankel), Nakhamkes (Steklof). *Juifs* 9

Oulianof (Lénine), Krylenko, Lounatcharski. *Russes* 3

12

Les autres partis socialistes « russes » sont dans le même cas. Voici leurs comités centraux : S. D. mencheviks, 11 membres, tous Juifs ; Communistes du peuple, 6 membres, dont 5 Juifs, 1 Russe ; S. R. (droite), 15 membres, dont 13 Juifs, 2 Russes (Kerenski — à moins qu'il ne soit d'origine juive — et Tchaikovski) ; S. R. (gauche), 12 membres, dont 10 Juifs, 2 Russes ; Comité des anarchistes de Moscou, 5 membres, dont 4 Juifs, 1 Russe ; parti de la Commune polonaise, 12 membres, tous Juifs, y compris Sobelson (Radek), Krokhmal (Zagorski) et Schwartz (Goltz).

Ces partis, soi-disant d'opposition, travaillent plus ou moins sournoisement avec les Bolcheviks, en empêchant les Russes de se reprendre. Sur 61 individus à la tête de ces partis il y a 6 Russes, 55 Juifs. N'importe l'étiquette, un gouvernement révolutionnaire sera juif.

Voici le Conseil des commissaires du peuple :

Oulianof (Lénine), président, Russe ; Tchitcherine, affaires étrangères, Russe ; Lounatcharski, instruction publique, Russe ; Djougachvili, nationalités, Géorgien ; Protian, agriculture, Arménien ; Lourie (Larine), conseil économique, Juif ; Schlichter, ravitaillement, Juif ; Bronstein (Trotski), guerre et marine, Juif ; Lander, contrôle d'Etat, Juif ; Kauffman, domaines, Juif ; V. Schmidt, travail, Juif ; E. Lilina (Knigissen), assistance, Juive ; Spitzberg, cultes, Juif ; Apfelbaum (Zinovief), intérieur, Juif ; Anvelt, hygiène, Juif ; Isidore Goukovski, finances, Juif ; Volodarski, presse, Juif ; Ouritski, élections, Juif ; I. Steinberg, justice, Juif ; Fenigstein, refugiés, Juif ; Savitch et Zaslavski, ses adjoints, Juifs. Sur 22 membres, 3 Russes, 1 Géorgien, 1 Arménien, 17 Juifs.

Voici le Comité central exécutif :

Y. Sverdlof, président, Juif ; Avanessof, secrétaire, Arménien ; Bruno, Letton ; Breslau, Letton ; Babtchinski, Juif ; Boukharine, Russe ; Weinberg, Juif ; Gailiss, Juif ; Ganzburg, Juif ; Danichevski, Juif ; Starck, Allemand ; Sachs, Juif ; Scheinmann, Juif ; Erdling, Juif ; Landauer, Juif ; Linder, Juif ; Wolach, Tchèque ; Dimanstein, Juif ; Encukidze, Géorgien ; Ermenn, Juif ; Ioffe, Juif ; Karkhline, Juif ; Knigissen, Juif ; Rosenfeldt (Kamenef), Juif ; Apfelbaum (Zinovief), Juif ; Krylenko, Russe ; Krassikof, Juif ; Kapnik, Juif ; Kaoul, Letton ; Oulianof (Lénine), Russe ; Latsis, Juif ; Lander, Juif ; Lounatcharski, Russe ; Peterson, Letton ; Peters, Letton ; Roudzoutas, Juif ; Rosine, Juif ; Smidovitch, Juif ; Stoutchka, Letton ; Smiltcha, Juif ; Nakhamkes (Steklof), Juif ; Sosnovski, Juif ; Skrytnik, Juif ; Bronstein (Trotski), Juif ; Teodorovitch, Juif ; Terian, Arménien ; Ouritski, Juif ; Telechkine, Russe ; Feldmann, Juif ; Froumkine, Juif ; Souriupa, Oukrainien ; Tchavtchevadze, Géorgien ; Scheikmann, Juif ; Rosental, Juif ; Achkinazi, Imeretien ; Karakhane, Karaïme ; Rose, Juif ; Sobelson (Radek), Juif ; Schlichter, Juif ; Schikolini, Juif ; Chklianski, Juif ; Levine (Pravdine), Juif, 62 membres, dont 5 Russes, 6 Lettons, 2 Alle-

mands, 1 Tchèque, 2 Arméniens, 2 Géorgiens, 1 Imeretien, 1 Karaïme, 1 Oukrainien, 41 Juifs.

Voici les membres de la Commission extraordinaire de Moscou :

Dzerjinski, président, Polonais ; Peters, vice-président, Letton ; Chklovski, Juif ; Zeistine, Juif ; Razmirovitch, Juif ; Kronberg, Juif ; Khaikina, Juive ; Karlson, Letton ; Schaumann, Letton ; Leontovitch, Juif ; Rivkine, Juif ; Antonof, Russe ; Delafabre, Juif ; Tsitkine, Juif ; Roskirovitch, Juif ; G. Sverdlof (frère du président), Juif ; Biesenski, Juif ; Blioumkine (meurtrier du comte Mirbach), Juif ; Alexandrovitch (complice du précédent), Russe ; I. Model, Juif ; Routenberg, Juif ; Pines, Juif ; Sachs, Juif ; Jacob Goldine, Juif ; Galperstein, Juif ; Kniggisen, Juif ; Latzis, Letton ; Daybol, Letton ; Saissoune Arménien ; Devlkenen, Letton ; Liebert, Juif ; Vogel, Allemand ; Zakiss, Letton ; Schillenkuss, Juif ; Janson, Letton ; Kheifiss, Juif. En tout 36, dont 1 Polonais, 1 Allemand, 1 Arménien, 2 Russes, 8 Lettons, 23 Juifs.

Qu'on ne s'étonne plus de la complicité juive dans l'assassinat de la famille Romanof. L'absence de cette complicité aurait été bien plus étonnante.

(Voyez aux pages 253, 269, 279, les allusions des régicides aux bruits tendencieux qui circulaient : l'Autocratie Rouge savait répandre les fausses nouvelles pour pouvoir « travailler » à sa guise. Aux pages 105 et 121 on a vu comment les Soviets eux-mêmes furent trompés.)

LE GOUVERNEMENT CENTRAL DES SOVIETS

EN 1918, L'ANNÉE DE L'ASSASSINAT

Au centre : Lénine ; à gauche : Trotski ; à droite : Sverdlof.



BREST-LITOVSK



Assis à droite, les plénipotentiaires " russes ".
(Deux Juifs, un Arménien.)



X

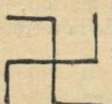


Chambre des commissaires Juifs à Perm ornée d'inscriptions en hébreu, acclamant la Troisième Internationale et de portraits de Lénine, Trotzki, Karl Marx et Sverdlof (*Photo prise après l'assassinat des Romanof*). Dans la table de l'entrée on trouve tout un attirail de fonctionnaires digne du moyen âge.

CHAPITRE XVII

ÉPILOGUE

Dans la chambre où elle vécut ses derniers jours, la Tsarine dessina, dès son arrivée, un signe de bonne chance, la swastika, en y ajoutant la date, 17-30 avril :

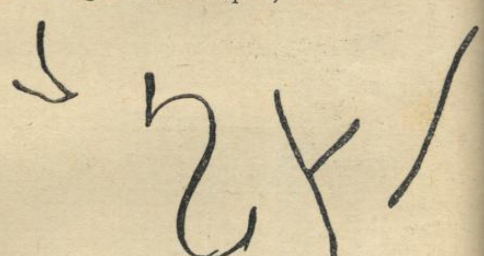


Depuis son initiation aux sciences occultes, elle faisait ainsi en entrant dans une nouvelle demeure. Cela nous permet de confirmer l'exactitude de l'enquête. Hélas, la bonne chance ainsi invoquée lui apporta seulement la consolation de mourir avec les siens !

Gaida et ses soldats n'avaient pas remarqué cette inscription à peu près dissimulée par l'encadrement de la fenêtre, ainsi elle fut épargnée.

Dans la chambre basse, non loin de l'inscription en allemand d'après le poète juif, une main

habile, énergique, traça, aussitôt après la boucherie, des signes cabalistiques, ainsi :



suivi de plusieurs groupes de chiffres, peut-être en code (voici ces groupes : 24678 ; 1918 ; 87888 ; 148467878).

Le lecteur initié comprendra, peut-être.

Sur le mur de la maison, près du poste de mitrailleuse, en haut de la terrasse, un des « Lettons » griffonna les mots :

Verhás András 1918 VII/15e
örségen

ce qui veut dire, en langue magyare : « André Verhas fut de garde. » La date est la veille même de la boucherie. J'ai lu cette inscription, j'ai la photographie prise sur place. Les assassins « lettons » étaient, donc, des Magyars.

On trouva dans le ventilateur des water-closets un petit code que le Tsar gardait précieusement, comme cadeau de sa fiancée. Ce livre minuscule portait, écrit de la main de la Tsarine : « A mon cher Nicky pour son précieux usage, lorsqu'il est loin de sa petite Alix. Osborn, juillet 1894. »

Nicolas l'avait caché par crainte des fouilles, espérant peut-être le reprendre quelque jour.

Aussitôt après l'assassinat de la Famille, le gouvernement rouge confisqua, par édit, toutes les possessions des Romanof. Les banques en Russie étant « nationalisées », autrement dit, accaparées par les Bolcheviks — les banques à l'étranger ayant par son ordre, placé tout l'avoir du Tsar en bons des emprunts de guerre russes, les membres de la Famille encore survivants restaient sans ressources autres que la valeur des reliques sauvées par les soins de l'amiral Koltchak et renvoyées en Europe.

L'édit avait un but plus réel : de « légitimer » le vol des bijoux pris sur les Romanof et les autres, déjà « nationalisés » par le gouvernement des Soviets.

Les missions rouges en Europe passaient dans leurs bagages une quantité immense d'objets volés aux Russes. La propagande bolcheviste fut payée de cette manière.

Des régicides, plusieurs sont déjà morts.

Medvedef succomba en prison du typhus qui faisait rage en Sibérie, le 14 mars 1919.

Vaganof, reconnu par les paysans lors de la fuite des rouges, fut mis à mort sur place sans donner au juge d'instruction le moyen de l'interroger. Yourovski revint, paraît-il, à Ekaterinebourg auprès de sa vieille mère, que le juge avait fait

libérer. On raconte que l'assassin en chef servit après en qualité de commissaire d'assurances — plaisanterie macabre des émules de Lénine et de Sverdlof.

Yankel Sverdlof agent de l'Allemagne, tsar rouge et organisateur de l'œuvre d'assassinat, fut lui-même tué. Voici comment. Les ouvriers des usines Morosof à Moscou se montrèrent rebelles à l'autorité du régime. Ce fut au commencement de l'année 1919. Accompagné d'autres commissaires, Sverdlof s'y rendit afin de soumettre ces audacieux, coupables de ne pas approuver le système de travail sans pain.

Sverdlof fut brusquement attaqué par les ouvriers, et lorsque le secours arriva, il était déjà mortellement atteint, succombant bientôt après à une commotion cérébrale.

On supprima la vérité. Officiellement, Sverdlof mourut de l'inflammation des poumons, contractée au cours de son service « héroïque ». Le corps fut exposé ; on fit des funérailles pompeuses ; on donna son nom à la place du théâtre à Moscou.

Les rouges jouaient de malheur à cette époque ; une bombe faisant explosion dans le local où se réunissait une conférence soviétiste faillit tuer bon nombre de l'autocratie rouge. Alors, d'une pierre on fit deux coups : on vengea Sverdlof et l'attentat contre ses collègues. Des milliers de victimes périrent par l'entremise de la Commission extraordinaire, où siégeait, du reste, un frère du défunt président.

Après Sverdlof, aucun des Juifs rouges ne voulut prendre sa succession, jugée trop périlleuse. Ce fut un paysan du nom de Kalinine qui remplit les fonctions de président, à l'instar de Beloborodof. La Russie, après tout, exigeait certains ménagements, comme l'Oural.

Les Russes dignes du nom sont morts à la guerre, sauf une poignée, incapable de lutter avec l'ennemi ravageant leur pays, — fortement retranché derrière les préjugés et les défauts du caractère national.

Pendant trois siècles les Russes vécurent sous le joug tartare ; on ne sait combien de temps ils endureront le joug des Hébreux-Allemands ; mais il est certain que l'Allemagne, Ponce Pilate, les laissera faire, comme elle a fait pendant le massacre des Romanof, car l'œuvre juive en Russie rapportera toujours un bénéfice aux Allemands.

Un des chefs du bolchevisme (Apfelbaum-Zinovief) déclara en septembre 1918, que « sur les cent millions de Russes il y avait 90 millions qui comptaient, qu'il faudrait gagner ; les autres, sans aucune importance, seraient asservis ou anéantis. Il parla ainsi pour justifier la Terreur, fauchant alors la bourgeoisie et l'*intelligentsia*. Depuis, les survivants, faute de pain, se sont inclinés. Mais les 90 millions, sans tête, sans organisation, continuent leur résistance passive, implacable.

L'union du paysan et du gouvernement, confusément cherchée par Alexandra, se fera peut-être sur les ruines de la Russie, sur les cendres des martyrs du bolchevisme, — de ces souverains et de ces enfants suppliciés, dont nous venons de tracer l'émouvante tragédie.

Londres, novembre, 1920.

POST-SCRIPTUM

L'adaptation qui précède fut remise entre les mains d'un éditeur de Paris à la fin de novembre 1920, deux mois après la publication anglaise. Les véritables causes du retard apporté à l'édition restent jusqu'à présent mystérieuses ; toujours est-il qu'au mois d'avril, lorsque l'auteur vint à Paris pour s'en enquérir, il ne put se faire rendre la deuxième partie du manuscrit, égarée, lui a-t-on dit, mais comment et par qui il ne l'a jamais su. Il a fallu perdre beaucoup de temps en recherches inutiles, puis, en fin de compte, reconstituer la traduction perdue. L'éditeur actuel n'est point responsable de ce long délai...

Voilà pourquoi ce récit paraît à Paris une année après sa publication à Londres; il contient la première version, la seule authentique, du complot germano-bolcheviste contre la Famille impériale de Russie et du crime d'Ekaterinebourg ; il est le seul accompagné de documents officiels provenant de l'enquête menée sous les auspices de l'amiral Koltchak.

Afin d'étouffer les révélations par trop compromettantes de ce récit, des influences bien puissantes ont été mises en jeu, et cela à l'heure même où la publication de livres immondes sur Raspoutine et des versions apocryphes du crime judéo-allemand

était encouragée de toutes les manières [1]. Croit-on rendre moins répugnante l'œuvre sanguinaire des Juifs Rouges et de leurs complices allemands, en salissant la mémoire des Romanof ou bien en répandant des mensonges sur la survivance des victimes ?

Ne voulant rien changer à son récit, l'auteur saisit cette occasion d'ajouter quelques détails ayant un rapport assez étroit avec les questions soulevées par lui, et d'abord en ce qui touche au complot tramé par les Allemands et les Bolcheviks pour l'enlèvement du Tsar de sa prison à Tobolsk.

Le Herr doktor Ritzler, ancien adjoint de feu le Herr Graf von Mirbach, le général Hofmann, négociateur du traité de Brest-Litovsk et premier-rôle dans les affaires allemandes en Russie bolcheviste, et d'autres personnages encore, ont senti qu'ils devaient se justifier envers leurs « amis » de l'ancienne Russie ; de ce fait découlent certaines déclarations — assez maladroites, il faut le dire, — dont, voulant être tout à fait impartial, je reproduis ici très exactement la substance.

Ces messieurs déclarent que ma version d'un complot allemand pour remettre Nicolas II sur le trône ne tient pas debout. Ils affirment que l'Allemagne n'a jamais songé à pareille entreprise, non seulement parce qu'elle n'avait plus aucune confiance en Nicolas II, mais une restauration monarchiste n'allait-elle pas à l'encontre de sa politique? le démembrement de la Russie facilite son exploitation, or le premier soin du Tsar aurait été de reconstituer l'unité nationale. (Ici nous croyons entendre un écho de la politique que M. Lloyd George a évidemment empruntée aux Allemands, pour l'imposer à l'Angleterre.)

1. Je fais exception, bien entendu du beau livre de M. Pierre Gilliard, développant sa déposition (v. p. 214).

Cette argumentation spécieuse a un grand défaut: en voulant trop prouver, elle ne fait que trahir la fourberie teutonne ; elle n'explique point la croyance russe au plan d'une restauration allemande. Pour parer à cette riposte les personnages sus-cités, anciens maîtres et complices des Lénine et des Sverdlof, prétendent que des monarchistes russes se trouvant à Pétrograd au printemps de 1918 auraient « imaginé » ce plan de remettre Nicolas II sur le trône avec l'appui des Allemands. Or, la vérité crève les yeux : les Allemands cherchent simplement à désavouer une entreprise qui n'a pas réussi [1].

Ici nous pouvons apporter certaines précisions qui permettent d'apprécier à leur juste valeur les dénégations des Ritzler, des Hofmann et autres amis de la Russie. Boris Solovief, Anna Vyroubova et leurs collègues dans l'organisation allemande créée autour de Raspoutine et maintenue après sa mort, furent les véritables agents de l'Allemagne dans toute cette ténébreuse machination. Les monarchistes dont il est question plus haut croyaient de bonne foi aux promesses allemandes de soutenir et de libérer les Romanof et par l'entremise d'un ami sûr ils avaient même réussi à faire parvenir à Tobolsk une lettre transmettant les promesses de bienveillance et de protection de la part de l'Allemagne. La réponse à cette lettre fut décevante quant aux assurances allemandes, car le Tsar ne voulait rien entendre — ainsi que nous l'avons vu au cours du récit —, mais elle contenait de la part de la Tsarine une sommation surprenante de s'abstenir de toute communication indépendante à l'avenir et de se conformer entièrement aux directives du cercle Vyroubova. La malheureuse souveraine

1. Les aveux de Ludendorff sont formels.

croyait toujours aveuglément à la sincérité loyale de ces agents avérés de l'ennemi. On a vu Solovief, muni d'argent d'une provenance suspecte, se rendre à Tiumen et à Tobolsk où il agissait de concert avec un autre agent de l'Allemagne nommé Wachter, principalement pour empêcher qui que ce fût d'entrer en relations avec les prisonniers de Tobolsk ; il allait jusqu'à se faire enfermer avec des monarchistes fidèles afin de gagner leur confiance et d'obtenir la révélation de secrets qu'il s'empressait de communiquer aux Rouges ; ainsi éliminait-il tous les rapports avec Tobolsk qui pouvaient gêner les plans allemands. Quinze jours avant le transfert des souverains vers l'ouest, il est au courant de ce projet grâce à ses rapports secrets avec Moscou. Wachter part en toute hâte pour Kief et Berlin, mais Solovief, ayant oublié de retirer de la banque l'argent déposé au nom de son associé, doit rester en arrière. C'est par la Sibérie qu'il gagnera son quartier-général de Berlin, continuant sur son chemin l'œuvre néfaste de confusion et de désarroi. (V. pp. 126-127.)

La version des Ritzler, tout en confirmant le refus du Tsar de transiger avec l'ennemi, jette une lumière assez équivoque sur la convocation à Moscou d'une conférence avec tous les partis politiques russes, y compris les monarchistes, au printemps 1918. Là, au vu et au su de toute la Russie, sans excepter les Bolcheviks, les représentants officiels de l'Allemagne firent des propositions dans le sens que nous connaissons de restaurer la monarchie des Romanof, d'abord en remettant Nicolas sur le trône ; puis après son abdication réitérée — la première étant entachée de compulsion (!) — amenant au pouvoir son Héritier. A ce sujet il s'était même produit une scission entre les partis modérés qui voulaient Michel Alexandrovitch et ceux de droite

qui préféraient Alexis. Ainsi, à en croire les dirigeants allemands de ces temps-là, cette conférence et tout ce qui s'ensuivait n'aurait été qu'une comédie. On le voit bien, leurs dénégations ne concordent pas avec leurs actes [1].

Les Russes qui persistent encore à voir le salut de leur patrie dans une collaboration avec l'Allemagne feraient bien d'étudier les déclarations de leurs pseudo-amis allemands, qui espèrent demain diriger une fois de plus les destinées de l'Allemagne, qui le font même dès aujourd'hui sournoisement sous le couvert d'un régime de démocratie pour rire.

Mais il y a encore une déclaration provenant des mêmes sources qui, tout en laissant de côté la restauration projetée, explique les motifs qui auraient, très vraisemblablement, poussé Lénine et Sverdlof à faire partir de Tobolsk le Tsar déchu, de concert avec Mirbach.

D'après Ritzler, les Allemands et les Bolcheviks étant également intéressés à mettre obstacle à la reconstitution du front russe et craignant de voir les armées populaires du Volga, de l'Oural et de la Sibérie se rallier à leur ancien souverain et acquérir ainsi une grande force morale, firent cause commune pour s'emparer de la personne de Nicolas II par l'entremise inconsciente du commissaire Yakovlef. On connaît la suite : ce fut à ce moment que les Juifs du Soviet de Moscou, obéissant à certaines directives, surent intercepter les Romanof à Ekaterinebourg et, en fin de compte, organiser le massacre de toute la Famille. Mais il est permis de

1. La République socialiste actuellement au pouvoir cacha soigneusement tous les documents compromettants pour le monarchie militariste qu'elle a remplacée et s'en rend ainsi solidaire. On peut le dire, l'Allemagne tout entière a été du grand complot de la guerre contre la Russie. (Cf. pp. 19-21.)

constater à l'heure qu'il est et en dehors de toute discussion, que Lénine, parfaitement au courant du plan juif d'anéantir tous les Romanof, y consentit et que les Allemands, complices de l'enlèvement, endossent de ce fait une très lourde responsabilité quant au dénouement.

Ainsi, le Tsar Nicolas II non seulement serait tombé victime de sa loyauté envers les Alliés de la Russie, mais encore, de l'aveu même de ses bourreaux, serait-il mort en soldat attendant à son poste l'occasion de reprendre la lutte contre l'ennemi commun. Les armées alliées ont le droit d'ores et déjà et le devoir de considérer Nicolas II comme leur camarade héroïque et glorieux. Si les vainqueurs dans la bataille contre le matérialisme allemand réussissent encore à vaincre le fléau bolcheviste engendré par cet esprit, le nom du Tsar martyr sera dûment honoré par ses frères d'armes français, tout au moins.

Il est acquis que Boris Solovief continue à être au mieux avec les cercles influents de Berlin. Personnage sinistre et plus que suspect, toujours en rapport étroit avec Anna Vyroubova et les charlatans mystiques de l'entourage de Raspoutine, il répand assidument la légende de la survivance du Tsar, transféré par la voie des airs, prétend-il, chez le Dalai Lama au Tibet. Chose plus extraordinaire, il arrive, paraît-il, à accréditer cette fantaisie magique près des personnalités importantes du monde russe et des milieux réactionnaires allemands, auxquels, du reste, il convient de faire croire que le Tsar n'est pas mort, puisque c'est le gouvernement kaiserien qui porte la responsabilité morale de la fin terrible de Nicolas II et de sa Famille.

J'ai reçu dernièrement certaines indications concernant les origines de la situation acquise par Raspoutine à la Cour de Russie ainsi que les anté-

cédents de son gendre Solovief, qui méritent d'être consignées ici, car tout en restant assez vagues, elles peuvent servir de point de départ pour les recherches futures. Je ne doute point que l'affaire Romanof restera pendant de longues années la cause célèbre qui modifiera tous les éléments de la vie moderne.

Il paraît qu'au cours de ses pèlerinages, Raspoutine, après avoir visité le mont Athos, se trouva en Bulgarie où il fit la connaissance de Ferdinand de Cobourg. L'âme machiavélique de celui-ci supputa immédiatement les avantages à tirer du pèlerin. Ferdinand connaissait les tendances mystiques de l'Impératrice ; ce paysan exalté, d'un esprit fruste mais doué d'une certaine éloquence naturelle, pouvait devenir un instrument précieux. Il le recommanda à ses amis de Berlin et par eux lui ménagea des relations à Petrograd. Grichka fut conduit jusqu'aux marches du trône impérial qu'il s'agissait d'ébranler. Le sinistre tsar de Bulgarie comptait s'arroger la couronne de Byzance grâce à l'appui de l'Allemagne mais il ne pouvait la saisir qu'en piétinant les décombres de la Russie. Il est facile de comprendre pourquoi Raspoutine l'intéressa.

Ce félon reste sain et sauf dans son château de Cobourg, vivant au milieu d'un luxe encore plus fastueux que son digne allié, le Kaiser rouge. Mais pour l'un comme pour l'autre l'heure de la justice sonnera.

L'histoire de Solovief se rattache à celle de Raspoutine. On sait quels avantages les Allemands tiraient de l'influence exercée par le « saint » longtemps avant la guerre et combien elle leur fut précieuse pendant la guerre. Or la vie de ce débauché ne tenait qu'à un fil, malgré toutes les précautions imposées par l'Impératrice, et il s'agissait à tout

hasard d'avoir un remplaçant sur les lieux. Ce rôle fut attribué à Boris Solovief dès avant la guerre, paraît-il, car on retrouve sa trace à Charlottenburg, faubourg de Berlin, d'où il serait allé au collège théosophe d'Adyar dans les Indes afin de se perfectionner dans les sciences occultes. On ne négligeait aucun moyen à Berlin pour arriver au but. Solovief est certainement assez avancé en occultisme pour en tirer parti dans son métier d'espion.

L'inscription faite en caractères cabalistiques sur le mur de la chambre du crime dans la maison Ipatief n'est pas encore déchiffrée, mais à ce sujet j'ai reçu plusieurs communications de personnes au courant de la cryptographie. Il est constaté que les codes secrets de certaines sociétés dont le siège est en Allemagne et dont les affiliations juives sont notoires renferment des caractères semblables à ceux de l'inscription d'Ekaterinebourg. S'agissait-il d'une communication secrète entre complices? Peut-être le saura-t-on un jour... [1]

Il paraîtrait que dans la tragédie des Romanof, ainsi que dans quelques phénomènes observés au cours de la guerre mais restés inexpliqués ou bien passés sous silence, des puissances occultes se sont entremises, la Magie Noire étant fort répandue en Allemagne. Mais il en serait produit une conséquence semblable à celles qu'amenèrent les autres moyens sournois et malhonnêtes employés par les Allemands. L'excès du mal amène une réaction.

1. Voici quelques extraits d'une lettre que j'ai reçue d'une personne très documentée : « Ayant suivi le rôle des Illuminati allemands à travers tous les mouvements révolutionnaires du siècle passé, je suis convaincu que le régime bolcheviste actuel reçoit ses directives d'une société secrète dont le siège est probablement en Allemagne... Il est assez curieux que trois sur quatre des caractères que vous reproduisez ressemblent aux caractères dont se servaient les Illuminati ainsi que les a publiés le comte Le Couteulx de Canteleu dans son livre *Les Sectes et Sociétés secrètes* (1863).

Aux gaz empoisonnés des Allemands, la science des Alliés a répondu par des gaz encore plus terribles; aux maléfices des magiciens noirs d'Outre-Rhin ont répondu les forces du Bien qui auraient exercé leur influence puissante en faveur des armées alliées à Mons et ailleurs. Nous avons vu le Bolchevisme se retourner contre ses promoteurs ; nous verrons sans doute d'autres retours des choses d'ici-bas contre leurs manœuvres frauduleuses d'après guerre ; un jour ou l'autre ils payeront, pour la Russie dépouillée, le sang des innocents répandu à Ekaterinebourg et ailleurs.

Le nombre des victimes accumulées autour du crime sinistre dont j'ai décrit les péripéties extraordinaires et émouvantes, s'est accru de tout le personnel du tribunal d'Ekaterinebourg. Restés en arrière pendant la retraite de Koltchak, ses membres sont tombés entre les mains des Rouges, qui les ont fait périr tous, uniquement parce que l'instruction de l'assassinat des Romanof avait été menée pendant quelque temps au palais de ce Tribunal.

Paris, le 4 août 1921.

DEUXIÈME PARTIE

LES DOCUMENTS

(A) DE TSARSKOIE SELO A TOBOLSK

2 (15) mars 1917 au 13 (26) avril 1918.

La déposition du colonel Kobylinski

La déposition du colonel Kobylinski nous montre d'une façon documentaire et complète, ce qu'a été la vie de la Famille impériale de mars 1917 à mai 1918, c'est-à-dire pendant le temps où elle était sous sa garde.

Le colonel Kobylinski semble avoir été un soldat brave et un homme juste, il fit ce qu'il considérait comme son devoir, mais il traita ses infortunés prisonniers avec humanité et courtoisie. Son témoignage aura une valeur considérable aux yeux des historiens de l'avenir.

Du 6 au 10 avril 1919 le Magistrat Instructeur pour les affaires d'une importance spéciale, du tribunal d'Omsk, interrogea à Ekaterinebourg, conformément au paragraphe 443 du Code de Procédure Criminelle, la personne nommée ci-dessous en qualité de témoin. Le témoin déclara : — Mon nom est :

Eugène-Stépanovitch Kobylinski

J'ai quarante ans et je suis attaché au Commandement du District Militaire de Tiumen. J'appartiens à

l'Eglise orthodoxe. Au commencement de la grande Guerre je commandais une compagnie du régiment des Gardes Petrogradsky.

Le 8 (21) novembre 1914 je fus blessé au pied par une balle. En juillet 1916, sur le front autrichien, je fus gravement atteint par un éclat d'obus au cours de la bataille de Huta-Stara. Le choc eut de graves conséquences, une maladie des reins se déclara. En septembre 1916 je fus envoyé à l'hôpital de Tsarskoie Selo. De cet hôpital je fus envoyé à Yalta ; à mon retour à Tsarskoie Selo je fus déclaré physiquement incapable d'un service actif et versé au bataillon de réserve de mon régiment. J'étais dans ce bataillon au début de la révolution.

Tard dans la soirée du 5 (18) mars je fus appelé au quartier général du District Militaire de Petrograd.

J'arrivai à 11 heures du soir à l'Etat-Major et l'on me dit que j'étais mandé par le général Kornilof (le fameux Kornilof qui à ce moment commandait les troupes du District Militaire de Petrograd).

Je fus reçu par Kornilof qui me dit brusquement : je vous ai désigné pour un poste important où il y a des responsabilités. Je lui demandai ce que c'était. « Je vous le dirai demain » répondit le Général. J'essayai de lui faire dire pourquoi il m'avait choisi, mais le Général répondit : « Veillez à vos affaires et tenez-vous prêt ». Je saluai et partis. Je ne reçus aucun ordre ni le 19 ni le 20 mars. Je commençais à croire ma nomination oubliée lorsque soudainement on me dit par téléphone que Kornilof m'ordonnait de me trouver à la station de Tsarskoie Selo à 8 heures du matin le 21 mars. En arrivant à la station j'y trouvai le général Kornilof et son aide de camp.

Lorsque nous fûmes assis dans notre compartiment, Kornilof se tourna vers moi et dit : « Maintenant je vais vous renseigner sur votre destination. Nous allons à Tsarskoie Selo. Je vais mettre l'Impératrice en état d'arrestation. Vous allez prendre le commandement de la garnison de Tsarskoie Selo ; le capitaine Kotsebue sera le commandant du Palais, mais vous surveillerez le Palais et Kotsebue sera votre subordonné. » Nous arrivâmes au Palais. Dans une des anti-chambres nous fûmes reçus par le général Benckendorff, Grand Maréchal de la Cour impériale. Kornilof lui expliqua qu'il désirait que la suite de l'Impératrice se rassemblât et qu'il priait Sa Majesté de vouloir bien le recevoir. Benckendorff envoya un valet de pied prévenir tout le monde de descendre et alla en personne demander à l'Impératrice de nous accorder une audience. Quand il revint, il nous dit que l'Impératrice nous recevrait dans dix minutes ; bientôt après un valet de pied vint nous dire que Sa Majesté désirait nous voir. Lorsque Kornilof et moi pénétrâmes dans la chambre d'enfants il n'y avait personne mais après un moment l'Impératrice entra par une autre porte. Nous saluâmes. Elle tendit la main à Kornilof et me fit un signe de tête.

Kornilof lui dit : « Je suis venu pour vous informer de la décision du Conseil des Ministres. A partir de ce moment vous devez vous considérer en état d'arrestation. Si vous désirez quelque chose veuillez bien le demander au nouveau Commandant. » Ayant dit ceci Kornilof se tourna immédiatement vers moi : « Colonel, laissez-nous ensemble et prenez votre position de l'autre côté de la porte. » Je me retirai. Environ cinq minutes plus tard, Kornilof m'appela et lorsque j'entrai dans la pièce l'Impératrice me tendit sa main. Nous nous inclinâmes devant elle et nous descendîmes l'escalier. Quelques personnes de la suite de l'Empereur étaient déjà réunies dans une anti-chambre et Kornilof dit brièvement : « Messieurs voici le nouveau Commandant ; à partir de ce moment l'Impératrice est prisonnière. Si quelques-uns de vous désirent partager le sort de la Famille impériale vous êtes libres de res-

ter avec elle, mais décidez-vous immédiatement, plus tard je ne permettrai à personne d'entrer dans le Palais. La garde était alors fournie par le régiment impérial des Svodny Gardes commandé par le général Ressine et au moment même le Général dit qu'il désirait s'en aller. Le Grand Maréchal de la Cour impériale, comte Benckendorff et le comte Apraksine, qui était chargé des affaires personnelles de l'Impératrice, décidèrent de ne pas quitter l'Impératrice.

Le jour même Kornilof confirma ses instructions à l'égard du statut des personnes arrêtées et des restrictions qui leur étaient imposées. Les gardes du régiment de Svodny furent relevés par le Premier Régiment de Chasseurs, Kornilof quitta Tsarskoie Selo où je restai comme Commandant.

Avant de changer les gardes le colonel Lazaref me demanda la permission de dire adieu à l'Impératrice. Je le lui permis ; le Colonel alla voir l'Impératrice et pleura amèrement. Il eut un nouveau désespoir lorsqu'il vit enlever de l'antichambre le drapeau du Régiment Svodny. Quelques jours plus tard (je ne me souviens pas de la date) on me notifia par téléphone l'arrivée de l'Empereur et je me rendis à la station. A l'arrivée du train l'Empereur quitta son compartiment et traversa rapidement la station sans accorder un regard à personne ; il monta dans une automobile accompagné par un Maréchal de la Cour, le comte Vasily Alexandrovitch Dolgorouky.

Deux hommes vêtus en civil s'avancèrent alors ; l'un d'eux était Verchinine, un membre de la Douma. Ils me dirent que leur mission était terminée et qu'à partir de cette heure, l'Empereur était sous ma garde.

Je ne peux pas oublier une circonstance particulière qui se produisit à cet instant. De nombreuses personnes avaient voyagé dans le train de l'Empereur, mais lorsque l'Empereur quitta le train, ces gens se précipitèrent hors de la station et se dispersèrent rapide-

ment en jetant de tous les côtés des regards apeurés. Ils semblaient très effrayés d'être reconnus. Je jugeai cette conduite réellement dégoûtante.

J'accompagnai l'Empereur au Palais et il monta immédiatement voir ses enfants qui étaient malades.

Bientôt après les bagages de l'Empereur furent apportés de la station.

Durant le séjour à Tsarskoie Selo, la vie de la Famille impériale fut réglée d'après certaines instructions. Ces instructions limitaient les relations de la Famille impériale avec le monde extérieur et naturellement apportèrent quelques restrictions dans leur vie privée. Le courrier passait toujours par les mains du Commandant du Palais. On ne pouvait passer que par le parc en quittant le Palais.

Le Palais et le parc étaient toujours environnés de sentinelles et la promenade dans le parc n'était autorisée que des premières heures de la matinée au crépuscule.

C'étaient là les restrictions principales, le Gouvernement ne se mêlait en aucune manière de la vie privée de la Famille. Excepté les réserves mentionnées ci-dessus, le Gouvernement n'imposa aucune autre restriction.

Pendant les premiers jours que je passai à Tsarskoie Selo tous les enfants étaient malades de la rougeole ; Maria Nikolaievna et je crois Olga Nikolaievna avaient une inflammation des poumons. Mais elles se rétablirent vite. La journée se passait d'ordinaire de la manière suivante : la Famille se levait de bonne heure, à l'exception de l'Impératrice qui habituellement restait longtemps au lit. A 8 heures du matin l'Empereur se promenait avec Dolgorouky. Ils marchaient environ une heure et demie en se livrant à quelqu'exercice physique. La Famille déjeunait à 1 heure. Après le repas, elle travaillait dans le jardin jusqu'à 3 heures. Les enfants prenaient alors leurs leçons. Le thé était servi

à 4 heures et quelquefois, après le thé la Famille sortait dans le parc. Le dîner était servi à 7 heures.

Pendant mon séjour à Tsarskoie Selo il se produisit plusieurs incidents sur lesquels j'appelle votre attention. Quelques jours après l'arrestation de la Famille impériale il se produisit un incident désagréable au sujet du corps de Raspoutine. Son cadavre avait été transporté à Tsarskoie Selo, où une église devait être érigée, et était enterré là. Lorsque les soldats apprirent ceci ils ouvrirent la tombe, enlevèrent le couvercle du cercueil et examinèrent le corps. Ils trouvèrent dans la bière une Image Sainte qui portait les signatures de « Alexandra » « Olga », « Tatiana », « Anastasia » et « Ania ». Cette image était placée près de la joue droite de Raspoutine.

Ce fait vint à la connaissance du Commandant d'une batterie contre avions et il retira l'image aux soldats. Je l'ai vue moi-même. Je crois que l'image représentait la Sainte Vierge. Je fis par téléphone mon rapport à l'état-major du district et je reçus l'ordre de faire transporter le corps de Raspoutine à la gare et de là l'expédier à Sredniaya-Rogatha où il devait être inhumé. On me dit de faire ceci en secret. Mais il me fut impossible d'exécuter cet ordre sans que quelque chose n'en transpirât parmi les soldats et la population. Plus tard je reçus l'ordre de conduire le corps à la station de Tsarskoie Selo. Ce que je fis et le corps fut placé dans un fourgon à bagages. Je plaçai quelques soldats dans un autre wagon, mais sans leur dire ce qu'ils devaient garder.

Le jour suivant, un commissaire du nom de Kouptchinsky (qui avait aussi la direction des automobiles) m'envoya un ordre écrit signé par le président du Conseil des Ministres. L'ordre me prescrivait de transmettre le corps de Raspoutine (le nom était écrit « Novykh ») à Kouptchinsky, afin qu'il puisse le conduire en camion à sa destination. Nous ne pouvions pas faire

ceci à Tsarskoie Selo, aussi nous fîmes changer de voie, à Pavlovsk, au fourgon à bagages contenant le cadavre. Là nous trouvâmes une vieille caisse dans laquelle nous mîmes le cercueil contenant le corps de Raspoutine. La caisse était couverte avec des paillassons et des sacs vides. Kouptchinsky partit avec le corps pour Pétrograd, mais pendant le voyage le fait fut connu de la populace qui menaça de s'emparer du cadavre si bien que Kouptchinsky fut obligé de le brûler *en route*[1].

La soudaine arrivée d'un étranger fut un autre incident dans notre vie paisible. Cet étranger vint me trouver, se présenta sous le nom de Maslovsky et me remit une lettre du Comité Exécutif du Soviet des Députés Ouvriers et Soldats. Il portait l'uniforme de colonel. Je ne me souviens pas de sa figure. Sous la forme d'une demande, la lettre m'ordonnait d'aider le porteur à exécuter son devoir. Je me souviens que la lettre était signée par Tchkheidze, un membre de la Douma. Elle portait aussi un sceau officiel. Le nommé Maslovsky me dit que le Comité Exécutif lui avait prescrit de conduire l'Empereur à la Forteresse des Saints Pierre et Paul, mais je dis à Maslovsky que je ne lui permettrai cela sous aucun prétexte. Eh ! bien, dit-il, le sang qui sera répandu retombera sur votre tête. Je dis que je n'y pouvais rien et il se retira. Je pensais qu'il était parti pour de bon, mais il paraît qu'il alla au Palais où il fut reçu par le commandant du Premier Régiment, le capitaine Aksinta. Maslovsky lui montra la lettre et lui dit qu'il désirait voir l'Empereur. Après avoir fouillé les poches de Maslovsky, Aksinta lui laissa voir l'Empereur sans que celui-ci puisse se douter qu'il était observé. Je fis mon rapport au Grand Quartier et ma manière d'agir fut approuvée. Kotsebue n'occupa pas longtemps la position de com-

1. Coïncidence macabre, Raspoutine fut incinéré à l'aide de benzine comme la Famille impériale.

mandant du Palais. Voici à la suite de quelle circonstance il fut congédié. Mmes Vyroubova et Dehn avaient demandé de rester avec la Famille impériale lors de la première visite de Kornilof. Les soldats apprirent par les domestiques que Kotsebue passait beaucoup de temps avec Mme Vyroubova et lui parlait en anglais. Lorsque cette rumeur vint à moi je la vérifiai. Le valet de pied (je ne me souviens pas de son nom) qui avait informé les soldats me dit aussi que Kotsebue était souvent en compagnie de Mme Vyroubova. Redoutant une agitation parmi les hommes, je prévins Kornilof de ce que j'avais entendu. Il fit appeler Kotsebue et lui interdit l'entrée du Palais. Je reçus alors l'ordre d'assumer les fonctions de Commandant du Palais.

J'avais à peine occupé ma nouvelle position une semaine lorsque Paul Alexandrovitch Korovitchenko fut nommé Commandant du Palais. Korovitchenko était colonel d'un des régiments cantonnés en Finlande. Il avait fait ses études à l'Académie Militaire de Droit, puis il était entré dans le service actif et avait été appelé au début de la guerre. Il avait des relations privées avec Kerensky, qui à cette époque, avait succédé au prince Lvof et avait abandonné sa propre situation de Ministre de la Justice à Pereverzef, avec lequel Korovitchenko était aussi en très bons termes. Kerensky vint plusieurs fois à Tsarskoie Selo. Lors de sa première visite, Korovitchenko était là. Je suis incapable de vous rien dire de sa conduite à l'égard de l'Empereur puisque je n'assistais pas à leur conversation. Je ne puis rien vous répéter de ce que dit Korovitchenko à ce sujet. La seule chose dont je me souvienne c'est que Tegleva me dit que Kerensky se conduisit toujours de la manière la plus courtoise.

Mme Vyroubova fut arrêtée au cours d'une des visites de Kerensky. Korovitchenko et moi entrâmes dans la chambre de Mme Vyroubova et Korovitchenko lui dit qu'elle allait être emmenée sur-le-champ à Petrograd.

Elle s'habilla rapidement et nous demanda la permission de dire adieu à l'Impératrice ; ceci lui fut accordé. Nous assistâmes à leurs adieux. Toutes les deux parlaient anglais et pleuraient amèrement.

Korovitchenko assista une fois à la conversation de Kerensky avec l'Empereur. Kerensky dit à l'Empereur qu'il avait décidé de confisquer ses papiers personnels, et qu'il avait demandé à Korovitchenko d'exécuter ses instructions. Je reçus l'ordre d'être présent et je me souviens distinctement de cette scène extrêmement pénible. Les papiers privés appartenant à l'Empereur étaient gardés dans une caisse spéciale. Cette caisse contenait un grand nombre de papiers attachés ensemble en paquets très nets.

En nous montrant ces paquets, l'Empereur prit une lettre de la caisse en disant : « Cette lettre est simplement une communication privée ». L'Empereur n'avait aucune intention d'empêcher cette lettre d'être confisquée, il l'avait prise simplement parce qu'elle n'était pas attachée avec les autres et je suis sûr qu'il allait la remettre dans la caisse. Mais Korovitchenko se saisit soudainement de la lettre et pendant une minute il sembla que l'Empereur tirât la lettre d'un côté et Korovitchenko la tirât de l'autre. L'Empereur semblait fort en colère. Il abandonna la lettre en disant. « Eh ! bien je ne suis pas nécessaire ici, je ferai mieux d'aller me promener. »

Korovitchenko prit tous les papiers qui lui parurent intéressants et les envoya à Kerensky. Plus tard il dit à Kerensky et à Pereverzef qu'il croyait fermement trouver des choses compromettantes pour l'Empereur et l'Impératrice et les convaincre d'être pro-Allemands, d'autant plus qu'à cette époque presque tous les journaux le suggéraient.

On ne trouva absolument rien de nature à compromettre soit l'Empereur soit l'Impératrice. A la fin il découvrit un télégramme chiffré envoyé par l'Empe-

reur à l'Impératrice. Après avoir beaucoup peiné pour le déchiffrer on trouva cette simple phrase : « Je vais bien, baisers ! »

La Famille impériale n'aimait pas Korovitchenko, mais je sais que Korovitchenko fit tous ses efforts pour leur plaire et qu'il leur obtint la permission de travailler dans le jardin et de ramer sur le lac. Mais ceux qui étaient le mieux disposés à l'égard de la Famille impériale c'étaient les soldats et les officiers du Premier Régiment. Suivant une ancienne coutume, l'officier de service au Palais recevait une bouteille de vin à Pâques le jour où il était de garde. Cette coutume fut respectée, mais lorsque les soldats en furent informés ils montrèrent de l'agitation et il ne fallut pas moins de cinquante bouteilles de vodka pour refroidir leur colère !

Une fois même les soldats accusèrent l'enseigne Zeleny d'avoir baisé la main de l'Impératrice !

Ce dernier incident, ainsi que l'histoire du vin, amenèrent beaucoup de difficultés et on fit une enquête.

Le moral des soldats devenait plus mauvais chaque jour. Ils se grisaient par leur conception particulière du mot liberté et ils faisaient les requêtes les plus folles. Le Second Régiment causait le plus d'ennuis, non seulement les soldats, mais les officiers se conduisaient mal.

Un jour un officier du Second Régiment s'écria : « Nous devons voir nous-mêmes la Famille. Puisqu'elle est sous notre garde il faut la voir ! » Il est évident que l'officier faisait cette demande poussé par une vulgaire curiosité ou par le désir d'infliger une souffrance morale inutile. Mes efforts pour repousser cette demande furent sans succès ; mon argument que l'Empereur et l'Impératrice n'essaieraient jamais de s'enfuir en abandonnant leurs enfants malades ne fit aucune impression.

Craignant de voir exécuter ce projet sans mon autorisation, je fis mon rapport au général Polvotsof qui,

à cette époque, occupait la position du général Kornilof. Il fut décidé que lorsque le nouvel officier de garde viendrait relever le précédent, ils seraient tous deux conduits à l'Empereur, l'Impératrice étant présente. Pour éviter tout embarras inutile, nous décidâmes que cela aurait lieu juste avant le repas, la Famille étant toujours réunie à ce moment. Il fut convenu que l'officier quittant la garde viendrait prendre congé de l'Empereur qui, en même temps, recevrait son remplaçant.

A la suite de ceci il arriva un incident désagréable. Lorsque les hommes du Premier Régiment furent remplacés par les hommes du Second, les deux capitaines vinrent voir l'Empereur. L'Empereur fit ses adieux au capitaine de la garde qui partait et ils se serrèrent la main. Quand l'Empereur tendit la main au nouveau capitaine de la garde, sa main demeura en l'air car l'officier fit un pas en arrière et ne la prit pas. Etant péniblement impressionné par cette conduite, l'Empereur marcha vers l'officier, lui mit les deux mains sur les épaules et lui dit les larmes aux yeux : « Pourquoi faites-vous cela ? » L'officier se recula de nouveau et répondit : « Je suis né dans le peuple et quand le peuple a tendu la main vers vous, vous ne l'avez pas prise, aussi maintenant je ne veux pas vous serrer la main ! » Je raconte cette histoire telle que je l'ai entendue de l'officier du Premier Régiment qui fut témoin de cet incident révoltant.

A mesure que la Révolution progressait l'agitation devenait plus profonde parmi les soldats. Ne pouvant rien trouver à reprendre dans l'existence des prisonniers ils s'ingénièrent à faire souffrir la Famille impériale. Une fois ils virent le Tsarévitch portant un petit fusil. C'était un modèle de fusil régulier d'infanterie et il avait été offert au Tsarévitch par quelqu'usine de munitions. Il était absolument inoffensif, car des cartouches spéciales étaient nécessaires et il était impossible de s'en procurer.

Les soldats du Second Régiment protestèrent et tous les efforts de l'officier (j'ai oublié son nom) pour leur persuader que leur colère était ridicule restèrent sans effet. Afin d'éviter des violences il enleva le fusil au Tsarévitch, mais quand je vins au Palais, Gilliard et Tegleva me racontèrent l'histoire et ajoutèrent que le Tsarévitch pleurait. J'ordonnai que le fusil me soit apporté ; quand il fut en ma possession je le rendis en cachette au Tsarévitch.

A la fin les soldats et le Soviet de Tsarskoie Selo cessèrent d'obéir à mes ordres et me donnèrent comme assistant l'enseigne Domodziautz, un Arménien. C'était un homme grossier qui fit tous ses efforts pour s'introduire dans le Palais d'où je m'efforçais de l'écarter. Voyant cela, il passa la majeure partie de son temps dans le parc, surtout aux heures où la Famille s'y promenait. Une fois l'Empereur lui tendit la main mais il refusa disant qu'il n'avait pas le droit de le faire, n'étant qu'un commandant adjoint.

Lorsque le fait fut raconté à Kerensky, il vint au Palais de Tsarskoie Selo et envoya chercher le Président du Soviet Local (il ne vint pas exprès au sujet de cet incident mais pour une autre affaire). Le Président du Soviet dit à Kerensky : « Ministre, je désire vous informer immédiatement que nous avons élu l'enseigne Domodziantz commandant adjoint du Palais. » Kerensky répondit : « Oui, je le sais, mais pourquoi était-il si nécessaire de l'élire. Ne pouviez-vous en choisir un autre ? » Néanmoins il n'y eut aucun changement, Kerensky lui-même n'ayant pas d'autorité. Ce fut Domodziautz qui dit aux soldats de ne pas répondre au bonjour de l'Empereur. Les soldats — naturellement ils appartenaient au Second Régiment — suivirent cet avis.

Je fus obligé de demander à l'Empereur de ne plus parler aux hommes, car je n'avais aucun contrôle sur eux, et l'Empereur s'abstint désormais de toute conversation.

Je dois en justice reconnaître que ce n'étaient pas seulement les soldats qui devenaient hostiles à la Famille impériale. On commença à avoir peur de montrer de la sympathie à la Famille impériale. La Grande-Duchesse Olga était très liée avec une jeune fille nommée Marguerite Hitrovo qui venait souvent me demander de remettre ses lettres à Olga Nikolaievna. Elle signait toujours ses lettres « Marguerite Hitrovo ». De même toutes les lettres que m'apportait Olga Kolzakova étaient signées de ces deux noms. Mais quelques lettres étaient signées simplement « Lily » (Dehn) ou « Titi » (Velitchkovskaïa). Je dis à Mlle Hitrovo : « Vous signez toujours complètement vos lettres et Olga Kolzakova agit de même, mais il y en a d'autres qui cachent leur nom. Ce n'est pas loyal. Supposez que le courrier soit examiné par une autre personne et qu'on me demande de qui sont ces lettres ? Ma position serait alors extrêmement embarrassante. Je vous prie de demander aux auteurs de ces lettres de venir me voir. Il faut que je les connaisse. » A partir de ce moment je ne reçus plus de lettres signées « Lily » ou « Titi ».

Peu de temps après l'arrestation, le comte Apraksin demanda la permission de se retirer, il n'avait plus de devoir à accomplir au Palais et sa famille habitait Petrograd. Par ordre du Ministre de la Justice (cet ordre me fut transmis par Kornilof) il reçut la permission de quitter le Palais. J'ai maintenant relaté tout ce dont je me souviens concernant la vie de la Famille impériale à Tsarskoie Selo.

Je peux ajouter seulement que la Famille impériale recevait tous les journaux qui paraissaient ainsi que les revues françaises et anglaises. Parmi les journaux russes je puis citer : *Ruskoe-Slovo*, *Russkaïa-Volia*, *Rétch*, *Novoe Vremia*, *Petrogradsky-Listok et Petrogradskaïa-Gazeta*.

Je vais vous dire maintenant pourquoi la Famille

impériale fut transférée à Tobolsk. Leur départ fut précédé des événements dont je vais vous parler. Environ une semaine avant, Kerensky arriva à Tsarskoie Selo. Il m'envoya chercher ainsi que le Président du Soviet et le Président de la Section Militaire de la Garnison de Tsarskoie Selo, l'enseigne Efimof qui était officier au Second Régiment. Kerensky nous dit : « Avant de vous parler je dois vous demander votre parole que tout ce que je vous dirai restera secret. » Nous lui donnâmes notre parole. Il nous dit alors que suivant la résolution du Conseil des Ministres la Famille impériale devait être éloignée de Tsarskoie Selo, mais que le Gouvernement ne voulait pas cacher ceci aux « Organisations Démocratiques ». Il dit aussi que je devais accompagner la Famille impériale.

Je me retirai alors mais Kerensky continua la conversation avec le Président des Soviets et Efrinof. Environ une heure plus tard je rencontrai Kerensky et lui demandai où nous allions, ajoutant que je devais prévenir la Famille afin qu'elle puisse se préparer au départ. Kerensky répondit qu'il se chargeait lui-même de cela ; il se rendit au Palais où il eut une entrevue avec l'Empereur mais il ne me dit pas où nous irions, ni quand nous devions partir. Je vis Kerensky deux ou trois fois après et lui demandai toujours quelle était notre destination et ce que la Famille impériale devait emporter. Kerensky ne répondit pas à mes questions, se bornant à répliquer : « Dites-leur qu'il faut prendre beaucoup de vêtements chauds ! »

Environ deux jours avant notre départ, Kerensky m'envoya chercher et m'ordonna de former un détachement d'hommes choisis dans les Premier, Second et Quatrième Régiments pour la garde et de nommer des officiers pour chaque compagnie. Le mot « nomination » avait à cette époque une signification très spéciale. L'agitation était alors si forte dans l'armée que nous ne pouvions faire aucune nomination. Le commandant d'un régiment n'avait pas la moindre autorité ; les comités de soldats exerçaient le pouvoir.

Craignant que parmi les officiers ainsi choisis il ne se trouve quelques personnes indésirables, je demandai à Kerensky de choisir moi-même cinq officiers pour chaque compagnie, parmi lesquels deux seraient élus par les soldats selon les règles militaires. Kerensky consentit. Le soir du même jour j'appelai les commandants des régiments et les présidents des comités régimentaires. Je leur dis : « Pour une mission importante et secrète je désire que chaque commandant de régiment choisisse une compagnie de quatre-vingt-seize hommes et deux officiers. » En même temps je leur remis une liste des officiers parmi lesquels le choix pouvait être fait. Les commandants et les présidents du Premier et du Quatrième Régiment répondirent simplement : « Très bien Monsieur. » Mais le président du comité du Second Régiment, un soldat (dont j'ai oublié le nom) s'écria : « Nous avons fait notre choix. Nous savons de quelle mission il s'agit ! — Comment est-il possible que vous connaissiez une chose que j'ignore moi-même ? » lui demandai-je. « — Quelqu'un nous a tout dit et nous avons élu l'enseigne Dekonsky », répondit-il.

Cet enseigne avait été précédemment renvoyé du Quatrième Régiment par ses propres officiers et soldats, mais il avait été admis au Second Régiment ; à cette époque je savais sans aucun doute que l'enseigne Dekonsky était un Bolchevik. Quand j'appris son élection je dis au président du Comité que Dekonsky ne viendrait pas avec nous. Le président dit grossièrement : « Si, il ira ! » Je m'adressai à Kerensky et lui dis que si Dekonsky faisait partie de la mission je refusais de partir ; j'ajoutai que comme Kerensky était Ministre de la Guerre il pouvait aisément arranger la chose. Kerensky vint à Tsarskoie Selo, appela le président du comité et il s'en suivit une discussion désespérée. Kerensky renouvelait sa demande mais le président répé-

tait sans cesse : « Dekonsky ira ! » A la fin Kerensky se mit en colère et dit très haut : « Ce sont mes ordres ! » Le président ne répondit pas et s'en alla. Mais, apprenant que Dekonsky ne partait pas les soldats choisis refusèrent de faire partie du détachement et en conséquence la compagnie du Second Régiment se trouva composée des pires éléments.

Le 29 juillet (11 août) j'allai voir Kerensky et rencontrai le Commissaire Adjoint du Ministère de la Cour, Paul-Mikailovitch Makarof, un ingénieur. D'après leur conversation je compris pour la première fois que la Famille impériale allait être transférée à Tobolsk. Le même jour, Makarof donna l'ordre à l'ingénieur Ertel qui autrefois accompagnait l'Impératrice Douairière dans ses excursions, de préparer un train spécial pour le 1er (14) août 2 heures du matin.

Le 30 juillet (12 août) la Famille impériale me demanda de faire apporter la Sainte Image de la Vierge de l'église de Znamemsky au Palais parce qu'elle désirait faire célébrer la messe à l'occasion de l'anniversaire de naissance d'Alexis Nikolaievitch. Je me souviens que ce jour-là et le lendemain l'état d'esprit des soldats me causa les plus grands ennuis et je dus m'occuper moi-même de la requête de la Famille impériale. La question de la Sainte Image une fois réglée, je reçus la visite du commandant des troupes du district (c'était alors l'enseigne Kouzmine) d'un colonel et d'un autre homme en civil. Ce dernier me tendit la main en disant : « Puis-je me présenter moi-même, j'étais en prison au Kresty ? » Aujourd'hui encore je revois sa main sale.

Kouzmine et le colonel se cachèrent dans une chambre dont la porte donnait sur le corridor et attendirent là une heure entière la fin de l'office religieux afin de voir la Famille impériale revenir de l'église. Le soir, après le départ de Kouzmine et de sa clique, Makarof et Ilia-Leonidovich Tatichtchef vinrent me voir.

Tatichtchef me dit que l'Empereur lui avait fait demander par Kerensky et Makarof de partager le sort de la Famille. Il dit : « J'ai été très surpris car je ne fais pas partie de la Cour, mais si c'est le désir de l'Empereur je n'hésiterai pas. »

L'Empereur demanda à Tatichtchef de l'accompagner à la place de Benckendorff, car il était évident que c'était impossible à ce dernier. Il était très âgé et sa femme était vieille et très malade. Benckendorff avait épousé la princesse Dolgorouky, la mère de Vasily-Alexandrovitch Dolgorouky, si bien que le beau-fils prit la place du beau-père. Par la même raison Mme Narychkine, dame de compagnie de l'Impératrice ne put pas accompagner la Famille impériale, car elle était extrêmement âgée et avait une inflammation des poumons.

Ce même jour Marguerite Hitrovo vint chez moi et me fit une scène terrible, m'accusant de lui cacher le sort de la Famille impériale et disant qu'elle avait appris qu'ils allaient être tous enfermés dans une forteresse.

Dans la soirée Kerensky téléphona qu'il viendrait à Tsarskoie Selo à minuit le 1er août (14) pour dire quelques mots au détachement de soldats avant le départ.

J'employai la plus grande partie du 31 juillet (13 août) à faire mes préparatifs de voyage. Autant qu'il m'en souvienne il ne se passa rien d'important. Kerensky arriva à minuit. Le détachement était prêt et nous allâmes inspecter le Premier Bataillon. Kerensky dit peu de mots aux soldats dont voici la substance : « Vous gardiez la Famille impériale à Tsarskoie Selo et vous continuerez à la garder à Tobolsk où elle va être conduite suivant la décision du Conseil des Ministres. Souvenez-vous qu'on ne doit pas frapper un homme à terre. Ne vous conduisez pas comme des misérables. Vous recevrez la même solde que dans le

district de Petrograd sans compter le tabac et le sa-
von, vous recevrez aussi une allocation journalière. »

Kerensky répéta ces paroles au Quatrième Bataillon, mais il ne visita pas le Second Bataillon. Je doit attirer votre attention sur le fait que les soldats des Premier et Quatrième Régiments différaient complètement des soldats du Second Régiment. Les hommes des premiers étaient bien tenus et possédaient une quantité de vêtements, mais les soldats du Second Régiment étaient démoralisés, leurs uniformes étaient sales et ils avaient à peine de quoi se changer. Cette différence eut de graves conséquences.

Lorsque Kerensky eut fini ces adieux, il me dit : « Maintenant allez chercher Michel Alexandrovitch. Il est chez le Grand-Duc Boris Vladimirovitch. » Je me rendis à la maison du Grand-Duc où je trouvai Boris Vladimirovitch, une dame et Michel Alexandrovitch avec sa femme et Mr. Johnson, un secrétaire anglais. Tous les trois, Michel Alexandrovitch, Mr. Johnson et moi allâmes au Palais Alexandrovsky, Mr. Johnson resta dans l'auto et Michel Alexandrovitch se rendit dans l'antichambre où Kerensky et l'officier de service attendaient son arrivée. Tous les trois entrèrent chez l'Empereur. Je restai dans l'antichambre. Soudainement Alexis Nikolaievitch courut vers moi et me demanda : « Est-ce l'oncle Mimi qui vient d'arriver ? » Je lui répondis que oui et Alexis Nikolaievitch me demanda la permission de se cacher derrière la porte. « Je désire le voir lorsqu'il sortira » dit le Tsarévitch. Il se cacha derrière la porte et regarda Michel Alexandrovitch à travers la fente riant comme un enfant de son ingéniosité. Michel Alexandrovitch causa environ dix minutes avec l'Empereur puis lui dit adieu.

La Famille impériale quitta la station à cinq heures du matin. Deux trains étaient préparés. La Famille impériale, leur suite, leurs serviteurs et une compagnie du Premier Régiment occupaient le premier

train. Le reste, des soldats et des domestiques prirent le second train. Les bagages furent répartis dans les deux trains.

Dans le premier train se trouvaient Verchinine, un membre de la Douma, Makarof, l'ingénieur et le président de la Section Militaire, l'enseigne Efimof qui, selon le désir de Kerensky, avait été envoyé afin d'informer le Soviet de l'arrivée de la Famille impériale à Tobolsk. Les places étaient arrangées dans le train de la façon suivante : L'Empereur occupait un compartiment dans le wagon confortable (de la Compagnie Internationale). L'Impératrice était dans un autre, les Grandes-Duchesses dans le troisième, Alexis Nikolaievitch et Nagorny dans le quatrième. Demidova, Tegleva et Erzberg dans le cinquième et Tchemodurof et Volkof occupaient le sixième compartiment. Dans une autre voiture étaient Tatichtchef et Dolgorouky ; le Dr Botkine était dans un petit compartiment. Schneider et ses femmes, Kiatia et Macha, étaient ensemble, Gilliard seul, et dans un autre compartiment Hendrikova et sa femme de chambre Mejanz.

Dans la troisième voiture étaient Verchinine, Makarof, moi-même avec mon aide, lieutenant Nicholas Alexandrovitch Moundel, le commandant de la première Compagnie, l'enseigne Ivan Trofimovitch Zima, l'enseigne Vladimir Alexandrovitch (je ne suis pas sûr de son nom) et Mesiankine ; mais l'enseigne Efimof était seul dans un petit compartiment, comme personne ne se souciait de voyager en sa compagnie. La quatrième voiture contenait une salle à manger dans laquelle la Famille impériale prenait ses repas, à l'exception de l'Impératrice et d'Alexis Nikolaievitch qui mangeaient seuls dans le compartiment de l'Impératrice. Les soldats occupaient trois voitures de troisième classe. Plusieurs wagons de bagages étaient attachés au train.

Il ne se produisit rien de particulier jusqu'aux environs de Perm, mais juste avant d'y arriver le train fut

arrêté, et un gros homme à barbe blanche, qui semblait être un fonctionnaire inférieur de la ligne, aborda mon compartiment. Il se présenta comme le président des Ouvriers de la Voie et dit que les « Tovarichtch » (camarades) désiraient savoir qui était dans le train et ne permettraient pas au train d'avancer jusqu'à ce que leur curiosité soit satisfaite. Verchinine et Makarof lui montrèrent les papiers officiels avec la signature de Kerensky. Le train reprit sa marche. Nous arrivâmes à Tiumen dans la soirée du 4 ou 5 août (nouv. style, 17 ou 18 août) et le même jour nous montâmes à bord de deux bateaux à vapeur. La Famille impériale, leur suite et la compagnie du Premier Régiment prirent place sur le bateau *Rouss* ; quelques domestiques et les compagnies des Second et Quatrième Régiments s'embarquèrent sur le *Kormilets*. Les bateaux étaient confortables, mais le *Kormilets* était inférieur au *Rouss*. Autant que je puis me le rappeler nous arrivâmes à Tobolsk dans la soirée du 6 août (19 août) vers 5 ou 6 heures. La maison choisie comme résidence de la Famille impériale n'étant pas prête, nous restâmes quelques jours sur les bateaux.

Lorsque nous voyagions par chemin de fer, le train ne s'arrêtait pas aux grandes stations mais seulement aux gares intermédiaires. L'Empereur et les autres voyageurs quittaient souvent le train et marchaient tandis que le train les suivait lentement. Quand nous vivions à bord, le navire se rangeait parfois à quai, à une distance d'environ dix verstes de la ville, afin que la Famille puisse se promener.

Pendant que la Famille vivait à bord, Makarof mettait la maison en ordre. Tatichtchef, Hendrikova, Chneider, Tutelberg, Erzberg, Tegleva et Demidova arrangeaient les meubles. Lorsque la maison fut prête, la Famille s'y rendit ; une voiture très élégante fut mise à la disposition de l'Impératrice. Elle y monta avec Tatiana. Tous les autres allèrent en se promenant.

Deux maisons étaient assignées comme résidence de la Famille Impériale, de leur suite et de leurs domestiques. L'une était la maison du Gouverneur, l'autre était en face et appartenait à M. Kornilof.

Aucun meuble ne fut apporté de Tsarskoie Selo, on se servit du mobilier de la maison du Gouverneur, mais quelques nouveaux objets furent commandés et achetés à Tobolsk.

Les seules choses venues de Tsarskoie Selo à l'usage de la Famille Impériale étaient des lits de camp, mais ensuite l'on fit venir différents meubles que Makarof jugea indispensables.

L'arrangement des pièces était le suivant : le premier étage conduisait au hall d'où partait un corridor divisant la maison en deux parties ; la première pièce à main droite était occupée par l'officier de service. La chambre suivante était celle de Demidova qui y prenait ses repas avec Tegleva, Toutelberg et Erzberg. Après venait la chambre de Gilliard qui donnait des leçons à Alexis Nikolaievitch, Marie Nikolaievna et Anastasia Nikolaievna. La salle à manger dont se servait la Famille impériale était contiguë. Sur le côté gauche du corridor, en face la chambre de l'officier de service, se trouvait la chambre de Tchemodourof. Ensuite venait l'office puis une pièce occupée par Tegleva et Erzberg et enfin la chambre de Tutelberg. L'escalier au-dessus de la chambre de Tchemodourof conduisait à l'étage supérieur et au « cabinet de travail » de l'Empereur, près du « cabinet de travail » était le hall ; il y avait aussi un autre escalier conduisant du hall à la salle d'attente. La première pièce à droite était le salon, ensuite venait la chambre de l'Empereur et de l'Impératrice, puis celle des Grandes-Duchesses. En face du salon était la chambre occupée par Alexis Nikolaievitch, le lavabo et enfin la salle de bains.

Les personnes de la suite vivaient dans la maison Kornilof. Ceux qui arrivèrent à Tobolsk avec la Fa-

mille Impériale étaient (1) Ilia-Leonidovitch Tatischtchef, général aide-de-camp de S. M. ; (2) prince Alexandre Vasiliévitch Dolgorouky ; (3) Eugène Sergeievitch Botkine, médecin ; (4) la comtesse Anastasia Vasilievna Hendrikova, demoiselle d'honneur personnelle de l'Impératrice ; (5) la baronne Sophie Karlovna Buxhowden, demoiselle d'honneur personnelle de l'Impératrice ; (6) Katerine Adolfovna Chneider, Lectrice de la Cour ; (7) Pierre Andreievich Gilliard ; (8) Alexandra Alexandrovna Tegleva, gouvernante ; (9) Maria Gustavovna Tutelberg, femme de chambre de l'Impératrice ; (10) Elizabeth Nikolaievna Erzberg, femme de chambre des Grandes-Duchesses ; (11) Anna Stephanovna Demidova, autre femme de chambre de l'Impératrice ; (12) Victorina Vladimirovna Nikolaievna, enfant adoptée par Hendrikova ; (13) Pauline Mejantz, femme de chambre d'Hendrikova ; (14) Tania et Macha (je ne sais pas leur nom de famille), suivantes de Chneider ; (15) Terenty Ivanovitch Tchemodourof, valet de l'Empereur ; (6) Stephan Makarof, aide de Tchemodourof ; (17) Alexis Andreievitch Volkof, valet de ch. de S. M. ; (18) IvanDmitrievitch Sednef, domestique des Grandes-Duchesses ; (19) Michef Karpof, valet de pied des Grandes-Duchesses ; (20) Klementy Gregorievich Nagorny, le domestique du Tsarevitch ; (21) Serge Ivanov, domestique de Gilliard ; (22) Tiutine, domestique de Tatischtchef et de Dolgorouky ; (23) Francis Jouravsky, maître d'hôtel ; (24) Alexis Troupp, valet de pied ; (25) Gregory Solodouhine, valet de pied ; (26) Dormidontof, valet de pied ; (27) Kisselef, valet de pied ; (28) Ermolay Gousef, valet de pied ; (29) Ivan Mickaïlovitch Haritonof, cuisinier ; (30) Kokitcheff, cuisinier ; (31) Ivan Vereschtchagin, cuisinier ; (32) Leonide Sednef, aide cuisinier ; (33) Terchin, aide cuisinier ; (34) Francis Turkovsky, aide cuisinier ; (35) Sergius Mikhailof, aide cuisinier ; (36) Alexandre Kirpitchnikof, un employé

qui remplissait l'office de suisse à Tobolsk ; (39) Alexis Nikolaievitch Dimitrief, barbier ; (38) Rozhkof, chargé du soin de la cave ; après notre arrivée à Tobolsk nous fûmes rejoints par (39) Vladimir Nikolaievitch Derevanko, médecin et (40) Mr. Sidney Ivanovitch Gibbes.

Notre vie à Tobolsk s'écoulait paisiblement. Les restrictions étaient les mêmes qu'à Tsarskoie Selo, mais tout le monde se sentait beaucoup plus heureux.

L'officier de service restait dans sa propre chambre et personne ne se mêlait de la vie privée de la Famille impériale. Ils se levaient tous de bonne heure, sauf l'Impératrice. Le matin après déjeuner l'Empereur se promenait et se livrait à quelqu'exercice physique. Les enfants se promenaient aussi. Chacun faisait ce qui lui plaisait. Dans la matinée, l'Empereur lisait, écrivait son journal ; les enfants prenaient leurs leçons. L'Impératrice lisait, brodait, peignait. Le déjeuner était servi à onze heures. Après, la Famille se promenait d'habitude. Souvent l'Empereur sciait du bois avec Dolgorouky, Tatichtchef et Gilliard et quelquefois les Grandes-Duchesses se mêlaient à cet exercice. Le thé était servi à quatre heures, tout le monde se tenait à la fenêtre et observait la vie de la ville. On dînait à six heures ; après le dîner, Tatichtchef, Dolgorouky, Botkine et Derevenko se joignaient à nous et parfois nous jouions aux cartes. Les seuls joueurs de cartes de la Famille étaient l'Empereur et la Grande-Duchesse Olga. A l'occasion l'Empereur lisait à haute voix. Quelquefois on jouait des comédies françaises ou anglaises. Le thé était servi à huit heures et la conversation devenait générale jusqu'à onze heures, mais jamais plus tard. Après onze heures tout le monde se retirait pour la nuit ; le Tsarevitch allait au lit vers neuf heures.

L'Impératrice dînait toujours en haut et quelquefois le Tsarevitch dînait avec elle ; le reste de la Famille dînait dans la salle à manger.

Les membres de la suite et les serviteurs pouvaient

sortir de la maison chaque fois qu'ils le désiraient, ils étaient entièrement libres. Naturellement les actions de la Famille impériale étaient soumises aux mêmes restrictions qu'à Tsarskoie Selo, les seules sorties autorisées étaient d'aller à l'église. Voici quelle était la règle des services religieux. L'office du soir se disait à la maison et était célébré par le clergé de l'église Blagovechtchensky. Le prêtre, le Père Vasiliev, officiait. La Famille impériale allait seulement à l'église pour les offices du matin. Afin d'y assister il lui fallait passer par le jardin et traverser la rue, mais des sentinelles étaient postées tout le long du chemin et les étrangers n'étaient pas admis dans l'église. Autant que je puis en juger le Gouvernement s'efforça de maintenir des conditions de vie en rapport avec la position de la Famille impériale. Lors de notre départ de Tsarskoie Selo Kerensky dit avec emphase : « N'oubliez pas que celui qui vous est confié est l'ancien Empereur, lui et sa famille ne doivent manquer de rien. »

La garde de la maison était sous mon contrôle et après notre arrivée à Tobolsk je crois que la Famille s'habitua à moi et autant que j'ai pu le comprendre n'éprouvait aucune aversion pour moi. Je puis le dire en toute vérité, car avant son départ l'Impératrice me reçut et me donna une Image Sainte avec laquelle elle me bénit.

Cette vie paisible ne dura pas et je puis tracer des traits communs entre les premières périodes de l'existence à Tsarskoie Selo et à Tobolsk. Les conditions de vie relativement faciles à Tsarskoie Selo avaient graduellement disparu. C'était la conséquence de la position du Gouvernement qui sentait la terre se dérober sous ses pieds et voyait l'agitation augmenter chez les soldats, chaque jour plus mécontents. A la fin, obligé de lutter pour conserver le pouvoir et ne voulant pas mettre la Famille en danger, le Gouvernement de Kerensky se décida à l'éloigner du centre des combats

politiques et à la transférer dans un endroit plus tranquille. C'était sans aucun doute le meilleur parti à prendre.

La population de Tobolsk était bien disposée pour la Famille impériale ; lors de notre arrivée tous les habitants se rendirent au débarcadère et quand la Famille se dirigea vers la maison du Gouverneur il était évident que tout le monde lui était sympathique. Mais petit à petit bien des gens eurent peur de montrer leurs sentiments, quoiqu'ils conservassent leur respect en secret. De nombreux dons furent faits à la Famille impériale, surtout des mets et des bonbons, mais peu arrivaient à destination, la plus grande portion étant mangée par les serviteurs.

L'agitation générale se répandit dans Tobolsk, la ville attirait maintenant l'attention de politiciens de toute espèce, simplement parce qu'elle était devenue la résidence de la Famille impériale. Je ne pus commander mes hommes que jusqu'au mois de septembre.

En septembre un commissaire du Gouvernement du nom de Vasily Semenovitch Pankratof arriva à Tobolsk. Cet homme apportait une lettre signée de Kérensky qui disait que dorénavant j'étais le subordonné de Pankratof et devais obéir à tous ses ordres. A l'âge de dix-huit ans Pankratof avait tué un gendarme à Kief en défendant une femme. Pour ce fait il passa en cour martiale et fut emprisonné à la forteresse de Schlüsselbourg où il resta quinze ans en cellule ; après quoi il fut exilé dans le district de Yakoutsk où il vécut vingt-sept ans.

Son adjoint était l'enseigne Alexandre Vladimirovitch Nikolsky qui avait aussi été exilé dans Yakoutsk parce qu'il était membre du Parti Socialiste Révolutionnaire. C'est alors qu'il devint l'ami de Pankratof et lorsque celui-ci fut nommé commissaire près de la Famille impériale il demanda à Nikolsky d'être son assistant.

Pankratof était un homme intelligent avec un esprit bien développé et un caractère extraordinairement doux. Nikolsky était rude. Il avait fait ses études dans un séminaire ecclésiastique et n'avait aucunes manières ; il était aussi obstiné qu'un taureau et du moment qu'il avait pris une résolution dans son esprit, à propos de n'importe quoi, il balayait tous les obstacles qui se trouvaient sur son chemin.

Après leur arrivée et lorsqu'ils virent comment les choses se passaient, Nikolsky exprima sa surprise de la facilité avec laquelle les serviteurs allaient et venaient. « Ceci ne peut pas continuer dit-il, ils ont la possibilité d'introduire des personnes du dehors. Tout le monde doit être photographié. » J'essayai de le faire renoncer à cette idée en disant que les sentinelles connaissaient parfaitement tout le monde de vue. Nikolsky répondit amèrement : « Oui autrefois la police nous photographiait de face et de profil, aussi maintenant c'est leur tour d'être photographiés. » Il alla chercher un photographe et beaucoup de personnes furent photographiées, des inscriptions détaillées étant placées au bas de chaque portrait.

Alexis Nikolaievitch, qui était un enfant très malicieux, regarda à travers la fente de la porte et surveilla toute l'opération mais lorsque Nikolsky l'apprit il entra dans une grande colère. Il réprimanda le soldat de planton et parla très vivement au Tsarévitch. L'enfant fut offensé et se plaignit des vociférations de Nikolsky.

Le jour même je demandai à Pankratof d'essayer de modérer le zèle de Nikolsky.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, Pankratof ne désirait pas nuire à la Famille impériale mais lui et Nikolsky furent responsables de bien des ennuis. Ne comprenant pas les réalités de la vie et étant membres convaincus du Parti Socialiste Révolutionnaire ils insistaient pour que chacun se joigne à leur parti et ils

commencèrent à convertir les soldats à leurs propres doctrines. Ils fondèrent une école où ils enseignaient aux soldats la littérature et toute sorte de connaissances utiles, mais après chaque leçon ils discutaient politique avec leurs élèves et leur développaient le programme du Parti Socialiste Révolutionnaire. Les soldats écoutaient et le résultat de cet enseignement fut leur conversion au Bolchevisme. Pankratof et Nikolsky désiraient aussi publier un journal sous le titre de *Zemlia i Volia* (*Terre et Liberté*).

A cette époque vivait à Tobolsk un homme du nom de Pisarevsky. C'était un furieux démocrate ennemi des Socialistes Révolutionnaires, en conséquence il commença une campagne contre Pankratof et Nikolsky. Pisarevsky publiait un journal appelé *Rabotchaia-Gazeta* (*Le journal des ouvriers*) et voyant que Pankratof exerçait une certaine influence sur les soldats, Pisarevsky commença à les démoraliser. Peu après l'arrivée de Pankratof et de Nikolsky, notre détachement fut divisé en deux groupes : le parti de Pankratof et le parti de Pisarevsky ou plutôt des Bolcheviks. Le parti bolcheviste était composé des soldats du Second Régiment, de pauvres gens dont le niveau moral était fort bas. Un petit nombre d'hommes formaient un troisième groupe que j'appellerai le groupe neutre et dont presque tous les membres étaient des soldats qui avaient déjà été mobilisés en 1906 et 1907.

Le résultat de ces campagnes politiques fut la démoralisation complète des soldats.

Au début, ils ne cherchaient pas à être désagréables pour la Famille impériale, mais maintenant ils ne cessaient de réclamer chose ou autre et comme ils ne pensaient qu'à leurs propres intérêts le résultat était que soit un membre de la Famille impériale, soit une personne de la suite avait à en souffrir.

En premier les soldats, sous l'influence de la lutte politique, vinrent se plaindre à moi : « Nous couchons

dans des caves à charbon, notre nourriture est mauvaise mais Nikolashka (diminutif injurieux du nom de l'Empereur dont les révolutionnaires se servaient) qui est prisonnier a tellement à manger que ses cuisiniers jettent la nourriture dans l'auge des cochons. » A cette époque la vie était bon marché à Tobolsk. Mais Kerensky n'avait pas tenu sa promesse et si nous recevions l'allocation d'Omsk, celle du District de Petrograd n'était pas payée ; néanmoins les ressources étaient suffisantes pour que les hommes soient très bien nourris. Dans le but d'éviter de nouvelles frictions avec les soldats, il devint nécessaire de traiter la question d'argent avec Pignatti, le commissaire du District, et de faire augmenter l'allocation de mille roubles, substituant à l'ancienne nourriture des soldats, bonne mais simple, des mets de luxe peu nécessaires.

Ainsi que je l'ai dit, Kerensky avait promis aux soldats une paie supplémentaire en dehors de leur allocation journalière. Le mois de novembre se passa mais nous ne reçûmes pas d'argent en surplus. Les soldats commencèrent à murmurer : « Ils promettent tout et ne donnent rien. Nous nous paierons nous-mêmes. Nous démolirons les magasins et toucherons ainsi notre paie. » De nouveau j'allai chez Pignatti et lui empruntai quinze mille roubles. De cette façon je distribuai chaque jour une paie de cinquante kopeks aux soldats qui se turent pendant quelque temps. Mais les soldats décidèrent d'envoyer des délégués à Moscou et à Petrograd afin de régler la question de l'allocation journalière, ils choisirent Matveief et Loupine comme représentants. Au bout de quelque temps ils revinrent (Matveief était passé officier) et dirent aux hommes que l'argent serait envoyé de Moscou. Je fus obligé de retourner chez Pignatti et de lui demander de nouveau quinze mille roubles, les soldats ne croyaient plus aux promesses et comme ils échappaient à mon contrôle, de graves ennuis auraient pu arriver.

Lorsque plusieurs soldats apprirent par les journaux que les hommes appelés sous les drapeaux en 1906-1907 étaient démobilisés, ils réclamèrent leur propre démobilisation. Mais j'eus de mon côté la majorité des soldats qui n'avaient pas le droit de quitter l'armée et nous leur persuadâmes assez facilement de rester.

Alors se produisit la Révolution bolcheviste, ce mouvement sauvage qui s'étendit à travers toute la Russie et nous causa tant de souffrances !

C'est vers cette époque que se produisit un nouvel incident désagréable. Le Père Vasilief, le prêtre qui célébrait le service religieux, n'avait pas de tact. Quoique très bien disposé pour la Famille impériale, il lui fit beaucoup de mal par sa conduite inconsidérée.

Le 24 octobre — 6 novembre — (avant la Révolution bolcheviste) jour anniversaire de l'avènement de l'Empereur au trône, la Famille impériale communia ; elle s'était confessée la veille après l'office du soir. Personne n'avait attaché une attention particulière à la cérémonie de ce jour, mais le Père Vasilief eut la folie de faire sonner les cloches sans interruption depuis la sortie de l'église de la Famille impériale jusqu'à son entrée dans la maison du Gouverneur !

Le jour de Noël la Famille impériale assista à la messe du matin après laquelle fut récité le service d'action de grâce habituel. A cause du froid intense, j'avais l'habitude de relever les sentinelles avant la fin de l'office et je ne laissais qu'un petit nombre d'hommes de garde autour de l'église. Parfois, quelques-uns de ces soldats entraient dans l'église ; les plus âgés venaient prier mais la majorité cherchaient à se réchauffer. Au total le nombre des soldats à l'intérieur de l'église était généralement minime. Mais ce jour-là je remarquai qu'il y avait plus de soldats que d'habitude, il me vint à l'idée que le jour de Noël était considéré comme un congé. Quand les prières d'action de grâce furent presque dites, je quittai l'église et donnai l'ordre à un

soldat d'appeler la garde, je ne rentrai pas dans l'église et n'entendis pas la fin du service. Mais après que la Famille impériale eut quitté l'église, Pankratof me dit : « Savez-vous ce que le prêtre a fait ? Il a lu la prière pour la conservation de la vie de l'Empereur, de l'Impératrice et de toute la Famille mentionnant leurs noms dans la prière et sitôt que les soldats l'ont entendu ils ont commencé à murmurer. L'inutile fidélité du Père Vasilief causa de grands désordres; les soldats firent du vacarme et se mirent en tête de tuer ou tout au moins d'arrêter le clergé qui avait officié. On eut beaucoup de mal à leur persuader de ne pas agir eux-mêmes et d'attendre la décision d'un comité d'enquête. Voyant la situation aussi tendue, l'évêque Hermogène transféra immédiatement le père Vasilief au monastère d'Abalaksky.

J'allai voir personnellement l'Evêque et lui demandai de nommer un autre prêtre. A partir de ce moment ce fut le Père Klynov qui célébra les offices pour la Famille impériale. Le résultat de cette nouvelle agitation fut que les soldats n'eurent plus aucune confiance dans ma parole et continuèrent à dire : « Lorsque l'office se dit à la maison, il est très probable qu'on récite la prière pour la conservation de la Famille impériale. » En conséquence les hommes décidèrent que la Famille impériale n'irait plus à l'église et qu'elle ne pourrait prier qu'en présence d'un soldat.

La seule concession que je fus capable d'obtenir était la permission pour la Famille impériale de se rendre à l'église les jours de Dvounadesiatye Prazdniky (grandes fêtes de l'Eglise orthodoxe). Je dus me soumettre à la décision des hommes qu'un soldat serait présent au service divin célébré dans la maison du Gouverneur. C'est ainsi que la conduite imprudente du Père Vasilief eut pour résultat de permettre aux soldats de pénétrer dans la maison du Gouverneur ce qu'ils n'avaient jamais pu faire jusque-là.

Un peu plus tard un autre incident se produisit. Un soldat nommé Rybakof assistant aux prières entendit le prêtre mentionner le nom de Tsaritsa Alexandra (une sainte) : de nouvelles plaintes s'élevèrent aussitôt ; il me fallut appeler Rybakof, trouver un calendrier et lui expliquer que Tsaritsa Alexandra ne signifiait pas l'impératrice Alexandra, mais seulement le nom d'une sainte vénérée comme Tsaritsa Alexandra.

Au moment où l'armée fut démobilisée, mes Chasseurs partirent. Pour remplacer les vieux soldats qui s'en allaient on nous envoya quelques jeunes gens des réserve de Tsarskoie Selo. Ces soldats s'étant trouvés au centre des luttes politiques étaient vicieux et corrompus. Ces nouveaux Bolcheviks augmentèrent le nombre et la force du groupe Pisarevsky. Bientôt, grâce à la propagande de Pisarevsky, Pankratof fut déclaré « contre-révolutionnaire » et renvoyé par les soldats. Il quitta Tobolsk accompagné de Nikolsky.

Les soldats réclamèrent par télégramme la présence d'un Commissaire Bolchevik à Tobolsk ; je ne sais pourquoi ce Commissaire ne vint pas.

Ne sachant plus quoi exiger, les soldats décidèrent d'interdire aux personnes de la suite de quitter la maison. J'essayai d'expliquer aux hommes combien cette prétention était ridicule ; ils changèrent d'avis et convinrent de laisser sortir les membres de la maison mais accompagnés par une sentinelle. A la fin ils se fatiguèrent de ceci et permirent à tout le monde de sortir, mais seulement deux fois par semaine et pas plus de deux heures.

Un jour, désirant dire adieu à un grand nombre de soldats partants, l'Empereur et l'Impératrice montèrent sur une petite colline de neige durcie qui avait été élevée pour l'amusement des enfants.

Les soldats restants se mirent fort en colère et rasèrent la petite butte jusqu'au sol disant qu'il serait facile de tirer sur la Famille impériale lorsqu'elle se

trouvait au sommet et que si cela arrivait ils seraient rendus responsables.

Une autre fois l'Empereur revêtit le « tcherkeska » (le costume des tribus du Caucase) et passa un poignard dans sa ceinture. Les soldats montrèrent une soudaine agitation et crièrent : « Il faut les fouiller, ils portent des armes. » Avec beaucoup de peine, j'obtins que cette idée de fouille fût abandonnée. J'allai expliquer la situation à l'Empereur et lui demandai de me donner le poignard (plus tard Rodionof le prit). Dolgorouky et Gilliard me remirent leurs sabres qui furent pendus au mur de mon cabinet de travail.

J'ai cité les mots que Kerensky m'adressa lors de notre départ de Tsarskoie Selo. Au début la Famille impériale ne manqua de rien à Tobolsk, mais à présent nous n'avions plus d'argent et n'en recevions pas. Nous commençâmes à vivre à crédit. J'écrivis sans résultat au lieutenant général Anichkof qui était chargé de l'Intendance de la Cour. A la fin Haritonof le cuisinier dit qu'on n'avait pas confiance en lui dans les magasins et notre crédit parut ruiné. J'allai voir le directeur de la succursale de la Banque Nationale à Tobolsk ; il me conseilla de traiter la question avec un négociant, M. X..., qui était monarchiste et avait des fonds déposés à la banque. Grâce à une lettre de change endossée par Tatichtchef, Dolgorouky et moi-même le négociant m'avança vingt mille roubles. Naturellement je demandai à Tatichtchef et à Dolgorouky de garder le silence sur ce prêt et de ne jamais en parler à l'Empereur ou à quelqu'un de la Famille impériale. Tous ces contre-temps fatiguaient beaucoup.

Ce n'était pas une vie mais un enfer. Mes nerfs étaient tendus à l'extrême limite de l'endurance. C'était très pénible pour moi de mendier afin de faire subsister la Famille impériale, aussi lorsque les soldats prirent une nouvelle résolution et décrétèrent que les officiers devaient enlever leurs épaulettes, je sentis

ue je ne pouvais plus en supporter davantage. J'avais erdu absolument tout contrôle sur les hommes et je esurais mon impuissance. Je me rendis à la maison u Gouverneur et demandai à Tegleva de m'obtenir une entrevue de l'Empereur. L'Empereur me reçut mmédiatement dans la chambre de Tegleva et je lui is : « Votre Majesté, l'autorité m'échappe rapidement es mains. Les hommes ont enlevé nos épaulettes ! Je e puis plus vous être utile, aussi je désire donner ma émission si vous ne vous y opposez pas. Mes nerfs ont à bout. Je suis épuisé. » L'Empereur mit son bras ur mon épaule, ses yeux étaient pleins de larmes. Il épondit : « Je vous supplie de rester, Eugène Stépanovich, restez pour l'amour de moi, pour l'amour de ma femme, pour l'amour de mes enfants. Vous devez ous soutenir. Vous voyez tout ce que nous souffrons. »

Alors il me prit dans ses bras, nous nous embrassâmes et je résolus de rester.

Il arriva que Dorofeief, un soldat du Quatrième Régiment (l'apparence de ce détachement avait bien changé) int me trouver et me dit qu'à un meeting du Comité des Soldats il avait été décidé que l'Empereur enlèverait ses épaulettes et me remettrait ses décorations. J'essayai de persuader à Dorofeief de renoncer à cette idée. Il devint très agressif, appela l'Empereur « Nikolachka » et devint fort violent au cours de la conversation. Je lui fis remarquer combien ce serait embarrassant si l'Empereur refusait. Le soldat répondit : « S'il refuse je les lui arracherai » ; je dis alors : « Mais supposez qu'il vous frappe ? Dorofeief répliqua : « Alors je le frapperai aussi. » Que pouvais-je dire de plus ? Je recommençai à user de persuasion disant que les choses n'étaient pas toujours aussi faciles qu'elles le paraissaient ; j'ajoutai que l'Empereur était cousin du roi d'Angleterre et qu'il pouvait s'en suivre de graves complications. Je conseillai aux soldats de demander des instructions à Moscou et ayant réussi sur ce point ils

allèrent télégraphier à Moscou. De mon côté je me rendis chez Tatichtchef et lui demandai de supplier l'Empereur de renoncer à porter les épaulettes en présence des soldats. A partir de ce moment l'Empereur porta un pardessus de mouton noir sans épaulettes.

On avait fait des escarpolettes pour les enfants, car les Grandes-Duchesses aimaient à se balancer, mais les soldats du Second Régiment, qui étaient de garde, gravèrent des mots fort indécents sur les sièges des balançoires. L'Empereur s'en aperçut et fit enlever les sièges. Ce fait se produisit au moment où le sergent Chikounof était le capitaine de la garde. C'était un Bolchevik.

Je ne me souviens pas du jour exact où je reçus un télégramme de Kareline, le commissaire chargé de l'ancien Ministère de la Cour Impériale. Le télégramme m'informait que la nation ne pouvait continuer à entretenir la Famille impériale et qu'elle ait à se suffire à elle-même, mais les Soviets lui fourniraient le logement, le chauffage et des rations de soldats.

Ceci fut la plus dure épreuve infligée par les Bolcheviks à la Famille impériale. Le télégramme disait aussi que la Famille ne devait pas dépenser plus de six cents roubles par mois par personne. Cet ordre affectait non seulement la qualité de la nourriture servie à la Famille, mais encore la suite. La Famille impériale ne pouvait plus entretenir les personnes faisant partie de leur suite, aussi celles qui n'avaient pas de ressources particulières durent s'en aller. Un certain nombre de serviteurs reçurent leur congé : (1) Le maître d'hôtel Gregorie Ivanov Solodoukhine ; (2) les maîtres d'hôtel Ermolai Gusef ; (3) Dormidontof ; (4) Kiselef; (5) le cuisinier Verechtchagine ; (6) l'aide cuisinier Semen Mikhailof ; (7) Frantz Purkovsky ; (8) Stepan Makarof, l'assistant de Tchemodourof ; (9) Stupel valet de chambre, dont j'ai oublié de mentionner le nom plus haut, et quelques autres.

Comme les soldats avaient toujours l'esprit préoccupé de la question de leur solde journalière, ils envoyèrent à Moscou un Bolchevik nommé Loupine. Lorsque Loupine revint il peignit la situation à Moscou sous des couleurs de roses et rapporta aux soldats les promesses les plus alléchantes. Il dit qu'au lieu des cinquante kopeks par jour qu'ils recevaient au temps du Gouvernement Provincial, les soldats toucheraient désormais trois roubles par jour. Ces nouvelles transformèrent tous les soldats en Bolcheviks. Ils disaient : « Quels bons garçons que ces commissaires ! Le Gouvernement Provisoire nous promettait cinquante kopeks par jour mais ne les payait pas. Les Commissaires nous donneront trois roubles chaque jour ! » et ils se communiquaient ces joyeuses nouvelles les uns aux autres.

Loupine rapporta l'ordre d'arrêter Tatichtchef, Dolgorouky, Benckendorff et Chneider. Il nous annonça aussi que notre détachement serait bientôt relevé et qu'un nouveau Commissaire arriverait avec un nouveau détachement. Je crois que les soldats redoutaient la venue de ce nouveau Commissaire. Ils décidèrent de transférer toutes les personnes de la suite dans la maison du Gouverneur et de les mettre sous bonne garde. Tout le monde fut donc réuni dans la maison du gouverneur sauf l'Anglais Gibbes qui ne se souciait pas de vivre en commun et qui eut la permission d'avoir une chambre en dehors.

De nouvelles cloisons furent installées dans la pièce d'entrée contiguë à la chambre de Tchemodourof, ce qui permit de loger Demidova, Tegleva et Erzberg. La chambre de Demidova fut partagée par un rideau, Tatichtchef et Dolgorouky s'y installèrent. Chneider et deux de ses femmes furent placés dans la pièce occupée précédemment par Erzberg et Tegleva. La chambre de Tutelberg fut donnée à Hendrikova et Nikolaievna, et Tutelberg fut logée dans une pièce sous l'escalier

principal à l'intérieur de la séparation. De cette façon il nous fut possible de respecter l'installation particulière de la Famille impériale.

Mr. Gibbes s'installa dans une petite maison près de la cuisine et tout le monde, y compris les serviteurs, fut placé sous arrêt. Les serviteurs ne recevaient la permission d'aller en ville que dans les cas d'extrême nécessité.

Le nouveau Commissaire arriva bien, mais ce n'était pas l'homme dont Loupine avait parlé. Ce Commissaire, envoyé d'Omsk pour contrôler la vie de la Famille impériale était un Juif nommé Dutzman. Il prit ses quartiers dans la maison de Kornilof mais il ne prit aucune part active aux affaires et ne vint jamais à la maison du Gouverneur. Bientôt après il fut élu secrétaire du Soviet du district et s'y installa en permanence.

A cette époque les leaders du Soviet étaient : Dutzman, un Juif nommé Peissel et un Letton nommé Disler. Zaslavsky prit aussi une part active dans la direction du Soviet. Il était, à ce que je crus comprendre, le représentant d'Ekaterinebourg ou plus exactement du Soviet du District de l'Oural. La raison de son arrivée ne me parut pas claire. Il semble que les Bolcheviks d'Omsk étaient en querelle avec les Bolcheviks d'Ekaterinebourg. Ceux d'Omsk désiraient inclure Tobolsk dans leur juridiction de la Sibérie Occidentale, mais les gens d'Ekaterinebourg voulaient rattacher la ville au District de l'Oural. Dutzman était le représentant des Bolcheviks d'Omsk et Zaslavsky celui des Bolcheviks d'Ekaterinebourg. Je présume que Zaslavsky vint à Tobolsk parce que dès cette époque les Bolcheviks d'Ekaterinebourg avaient l'intention de nous y transférer. Matveief, un Bolchevik que j'ai déjà mentionné et qui visitait souvent le Soviet, me dit une fois que le Soviet désirait avoir deux soldats de chaque compagnie. Six soldats furent donc délégués ; ils m'informèrent peu après que le Soviet avait décidé de transporter toute la famille du Tsar à « la Colline » ce qui voulait dire en prison. La prison de Tobolsk étant située sur une hauteur était toujours appelée « la Colline ». Je fis remarquer que la famille du Tsar était sous l'autorité du Soviet central et non du Soviet local, mais ceci n'arrangeait pas les choses. Je me servis alors d'un autre argument : l'ordre était impossible à exécuter ; si la Famille impériale était emprisonnée il faudrait transférer tous les soldats de notre détachement à la prison, ce qui était impraticable, ou laisser la prison sans soldats ce qui la laisserait à la merci d'une attaque. Comme nos soldats commençaient à devenir inquiétants, le Soviet changea d'avis et annonça qu'aucune décision ne serait encore prise, qu'il ne s'agissait que d'une suggestion.

Nous attendions tous avec anxiété l'arrivée du nouveau Commissaire. Le bruit courait que Trotsky viendrait lui-même. Finalement le Commissaire Yakovlef arriva à Tobolsk dans la soirée du 9 (22) avril et descendit à la maison Kornilof. Il était accompagné par un certain Avdeief (qui me parut son adjoint), un télégraphiste qui transmettait les dépêches de Yakovlef à Moscou et à Ekaterinebourg, et par un jeune garçon.

Yakovlef paraissait environ trente-deux ou trente-trois ans. Ses cheveux étaient d'un noir de jais ; d'une taille au-dessus de la moyenne il était mince, mais fort et bien musclé ; il semblait être Russe et donnait l'impression d'être très énergique. Il portait un costume de marin, sa parole était brusque, mais son langage trahissait une bonne éducation. Ses mains étaient propres, ses doigts effilés, il semblait posséder l'éducation et l'expérience de ceux qui ont vécu à l'étranger. Lorsqu'il prit congé de Gilliard il lui dit : « Bonjour Monsieur. » Ceci montrait une certaine connaissance du français.

Yakovlef nous informa qu'il avait vécu en Finlande où pour une raison ou une autre il avait été condamné

à être pendu, mais ayant réussi à s'échapper il avait voyagé en Suisse et en Allemagne. Autant qu'il m'en souvient son nom était Vasily Vasilievitch ; Yakovlef était son nom de famille.

Avdeief paraissait vingt-six ou vingt-sept ans. Il était de taille moyenne et plutôt mince, sale et mal tenu il portait d'ordinaire un uniforme. Sa figure était ronde mais pas grosse et il ne donnait aucun signe d'ivresse.

J'oublie de dire que Yakovlef m'informa qu'il était né à Ufa ou dans quelqu'endroit du district d'Ufa. Un détachement de Rouges, cavalerie et infanterie, vint avec lui à Tobolsk ; c'étaient tous de jeunes soldats. Yakovlef désirait nous persuader qu'étant très populaire et connaissant beaucoup de monde à Ufa il avait pu y organiser son détachement. Ses hommes furent installés partie dans la maison de Kornilof et partie dans les chambres de mes soldats. Dans la matinée du 10 (23) avril Yakovlef vint me trouver avec Matveief et se présenta comme Commissaire Spécial. Il possédait trois documents. Ces documents portaient l'en-tête de la : « *République Fédérative Russe des Soviets* » et étaient signés par Sverdlof et Ovanesof (ou Avanesof).

Le premier document m'était adressé et m'ordonnait d'accéder sans retard à toutes les requêtes du Commissaire Spécial Tovarichtch (camarade) Yakovlef qui était chargé d'une mission très importante. Mon refus d'exécuter ses ordres devant entraîner ma mort immédiate.

Le second document était adressé aux soldats de notre détachement. Son contenu était à peu près le même et menaçait d'une pénalité similaire — le conseil de guerre révolutionnaire et la mort sans sursis. Le troisième document était l'identification de Yakovlef ; on y disait qu'il avait reçu une mission spéciale, mais on n'entrait dans aucun détail. Sans m'en donner la raison Yakovlef me dit qu'il désirait parler aux soldats. En conséquence j'assemblai les hommes de mon détachement à onze heures. Yakovlef leur dit que leur représentant, le Tovarichtch (camarade) Loupine avait été à Moscou solliciter une augmentation de solde pour eux. Yakovlef apportait les fonds et chaque soldat allait recevoir trois roubles par jour. Après quoi il exhiba son papier d'identité et Matveief le lut à haute voix. Les soldats examinèrent le document et attachèrent une grande attention au sceau officiel. Mais ils ne parurent pas éprouver beaucoup de confiance en Yakovlef. Celui-ci s'en aperçut et commença à parler de la paie journalière, il dit que le détachement serait bientôt relevé et autres choses semblables. Evidemment il savait manier une foule et s'entendait à profiter de ses faiblesses.

Il parla avec éloquence et ardeur. En terminant son discours il toucha au malentendu entre les soldats et le Soviet local au sujet de la décision du Soviet relative à l'emprisonnement de la Famille impériale et il promit de régler la question.

Après cela il se rendit avec moi à la maison du Gouverneur. Il examina d'abord l'extérieur ; puis il visita le rez-de-chaussée et ensuite le premier étage. Autant que je puis me le rappeler il vit l'Empereur et les Grandes-Duchesses de loin car ils étaient en ce moment dans la cour. Je suppose qu'il ne vit pas l'Impératrice, mais je me souviens qu'accompagné d'Avdeief il visita le Tsarevitch. J'eus l'impression que Yakovlef cherchait à persuader Avdeief que le Tsarevitch était malade. Je me souviens que l'officier de garde était l'enseigne Semenof, mais quand Avdeief voulut s'installer dans sa chambre Semenof protesta et réussit à s'en débarrasser. Il n'arriva rien d'autre ce jour-là.

Le 11 (24) avril, Yakovlef pria les soldats de s'assembler de nouveau. Zaslavsky, le représentant du Soviet, et Degtiaref, un étudiant, vinrent avec lui au meeting. L'étudiant avait été envoyé d'Omsk pour représenter

les intérêts sibériens au Soviet de Tobolsk. Zaslavsky représentait les intérêts du District de l'Oural. L'étudiant commença à parler aux soldats. Il accusa Zaslavsky de les inquiéter en répandant de fausses nouvelles sur le danger qui menaçait la Famille impériale et en disant qu'un tunnel était creusé sous la maison. De telles rumeurs existaient en effet et nous avions passé une fois une nuit fort agitée redoutant des troubles.

Ces rumeurs avaient pris naissance au Soviet, je les avais entendues pour la première fois lorsque j'avais été au Soviet lors de la proposition d'emprisonner la Famille impériale ; le principal argument en faveur de cette décision était « le danger pour la Famille impériale de rester dans la maison du Gouverneur ». Telle fut la substance du discours fait par l'étudiant. Zaslavsky essaya en vain de se défendre. Il fut sifflé et disparut rapidement. Zaslavsky était arrivé à Tobolsk environ une semaine avant Yakovlef et il quitta la ville à peu près six heures avant le départ de ce dernier. Je vous dirai plus tard pour quel motif Yakovlef eut l'idée de rassembler les soldats.

Le même jour vers onze heures du soir le capitaine Aksinta vint me prévenir que Yakovlef avait assemblé le comité du détachement et annonçait l'intention d'emmener la Famille du Tsar de Tobolsk. Yakovlef dit au comité que non seulement l'Empereur mais toute la Famille devait partir. Dans la matinée du 12 (25) avril Yakovlef vint à moi et me dit que suivant la décision du Comité Central Exécutif il allait emmener la Famille de Tobolsk. Je lui demandai : « Pourquoi » et ajoutai : « Que ferez-vous du Tsarevitch ? Il ne peut pas voyager, étant malade. » Yakovlef répondit : « C'est la difficulté. J'ai parlé de la question avec la T. S. I. K. (C. E. C.) et j'ai reçu l'ordre de laisser la Famille à Tobolsk et d'emmener seulement l'Empereur avec moi. » (Habituellement Yakovlef l'appelait : l'ancien Empe-

reur.) « Quand pourrai-je voir la Famille ? continua-t-il, mon intention est de quitter la ville demain. » Je lui dis qu'il pourrait voir la Famille après le repas. Il me quitta alors. Je me rendis à la maison et demandai (autant qu'il m'en souvient) à Tatichtchef de savoir à quelle heure l'Empereur pourrait me recevoir avec Yakovlef. L'Empereur fixa deux heures, après le repas. A deux heures, Yakovlef et moi pénétrâmes dans le hall. L'Empereur et l'Impératrice se tenaient au milieu de la pièce ; Yakovlef s'arrêta à une petite distance d'eux et les salua. Il dit alors (en ne s'adressant qu'à l'Empereur), « Je dois vous informer que je suis le Représentant Spécial du Comité Central Exécutif de Moscou et j'ai mission de conduire toute votre Famille hors de Tobolsk, mais comme votre fils est malade j'ai reçu un second ordre disant que vous devez partir seul. » L'Empereur répondit : « Je refuse de partir. » En entendant ces paroles Yakovlef dit : « Je vous supplie de ne pas refuser. Je suis obligé d'exécuter l'ordre. En cas de refus il me faudra vous emmener de force ou renoncer à ma position. Dans ce dernier cas le Comité me remplacera probablement par un homme beaucoup moins scrupuleux. Soyez calme, je réponds sur ma vie de votre sécurité. Si vous ne désirez pas partir seul vous pouvez prendre avec vous les personnes que vous voudrez. Tenez-vous prêt, nous partons à quatre heures demain matin.

Yakovlef s'inclina de nouveau devant l'Empereur et l'Impératrice et s'éloigna. En même temps l'Empereur qui n'avait pas répondu aux derniers mots de Yakovlef se tourna brusquement et sortit du hall accompagné par l'Impératrice.

Je suivis Yakovlef. Au moment où nous sortions l'Empereur me fit signe de rester. Je descendis avec Yakovlef puis remontai. L'Empereur, l'Impératrice, Tatichtchef et Dolgorouky étaient assis dans un coin autour de la table ronde. L'Empereur me demanda où

l'on avait l'intention de le conduire. Je répondis que personnellement je n'en savais rien mais que d'après quelques mots échappés à Yakovlef je pensais que son intention était de mener l'Empereur à Moscou, voici pour quelles raisons. Dans la matinée du 12 (25) avril il me dit qu'il partirait d'abord avec l'Empereur, puis qu'il reviendrait chercher la Famille. Je lui demandai : « Quand avez-vous l'intention de revenir ? » et Yakovlef répondit : « Eh ! bien nous atteindrons notre destination dans quatre ou cinq jours. Nous resterons là quelques jours et alors je reviendrai. Je serai ici de nouveau environ dans dix jours ou une quinzaine. » Je dis à l'Empereur que cela m'avait donné à penser qu'on avait l'intention de le conduire à Moscou. L'Empereur dit alors : « Je suppose qu'ils désirent me forcer à signer un traité de Brest-Litovsk, mais j'aimerais mieux me couper la main droite que de signer un pareil traité ! » « J'irai aussi » dit l'Impératrice en montrant une profonde émotion. « Si je ne suis pas là ils le forceront à faire quelque chose exactement de la même façon qu'ils s'y sont pris une première fois », et elle ajouta un mot sur Rodzianko. Il était évident que l'Impératrice faisait allusion à l'abdication de l'Empereur.

Ainsi se termina la conversation et j'allai à la maison Kornilof voir Yakovlef. Il me demanda quelles personnes accompagnaient l'Empereur, répétant (pour la seconde fois) que tout le monde pouvait le faire à la condition de ne pas prendre trop de bagages.

Je retournai à la maison et demandai à Tatichtchef de me dire les personnes qui avaient l'intention de partir avec l'Empereur. Je promis de revenir chercher les noms au bout d'une heure et à mon retour Tatichtchef me dit que les personnes suivantes quittaient Tobolsk : l'Empereur, l'Impératrice, la Grande-Duchesse Marie, le Dr Botkine, Dolgorouky, Tchemodourof, Sednef le maître d'hôtel et Demidova la femme de chambre. Lorsque j'apportai cette réponse à Yakovlef il me dit : « Cela m'est tout à fait égal. » Je suppose que le désir de Yakovlef était d'emmener l'Empereur de Tobolsk le plus tôt possible. Quand il vit la répugnance de l'Empereur à partir seul Yakovlef se dit sans doute : Eh ! bien laissons-lui prendre qui il voudra comme compagnie pourvu que je puisse exécuter mes ordres. C'était la raison qui lui faisait répéter : Il peut emmener qui lui plaira. Mais il n'exprima pas la seconde partie de sa pensée. Il ne m'en dit rien mais toutes ses actions révélaient que tel était son désir.

Il était évidemment très pressé, c'est pourquoi il donna l'ordre de limiter la quantité de bagages. Je ne retournai pas à la maison ce jour-là pensant qu'ils seraient plus heureux de rester seuls. A ce moment la Famille se préparait au départ. Gilliard me dit que l'Impératrice était extrêmement abattue. Elle avait beau être une femme très maîtresse d'elle-même, sa décision d'accompagner l'Empereur la bouleversait car il lui fallait laisser son fils bien-aimé derrière elle.

Si l'Impératrice avait su qu'on allait la conduire à Ekaterinebourg pourquoi aurait-elle été si déprimée ? Ekaterinebourg n'est pas très éloigné de Tobolsk. Mais l'Impératrice devinait d'après les allures de Yakovlef (comme tout le monde le pensait) qu'il n'allait pas les conduire à Ekaterinebourg mais dans quelque ville éloignée, probablement à Moscou. Elle ne croyait pas que ce déplacement avait pour but d'assurer leur tranquillité, mais elle pensait qu'il s'agissait d'un motif plus grave, ayant rapport aux intérêts de l'Etat, et qu'une fois à Moscou l'Empereur serait amené à prendre de très sérieuses décisions.

L'Empereur partageait ses appréhensions, c'est ce qu'il exprima lorsqu'il parla de Brest-Litovsk.

Je ne dormis pas cette nuit-là. Suivant l'ordre de Yakovlef j'assemblai de nouveau les soldats dans la

soirée et Yakovlef dit aux hommes qu'il avait l'intention d'emmener l'Empereur de Tobolsk, mais il ne nomma pas la ville où il le conduisait et il demanda aux soldats de garder le secret sur tout ceci.

De qui se cachait Yakovlef : je crois que dans le Soviet local qui se composait de Peisel, Disler, Kagomitsky, Pisarevsky et sa femme, il y avait deux opinions — les Sibériens qui considéraient que Tobolsk était dans leur sphère d'influence et les Ouraliens qui considéraient que Tobolsk était dans leur région. Zaslavsky représentait la seconde opinion. Etait-ce la raison réelle de son arrivée à Tobolsk ? Je n'ai jamais pu expliquer le motif de sa venue. Bien des choses restent un mystère pour moi. Je ne sais s'il vint à Tobolsk simplement parce que nous y étions ou pour une autre cause. Il était très clair d'après les discours de Yakovlef que celui-ci représentait un troisième pouvoir, l'autorité centrale de Moscou ; mais après son arrivée à Tobolsk il commença à redouter de la part du Soviet de Tobolsk une opposition au départ de la Famille impériale et il préféra régler les choses directement. Zaslavsky était opposé au départ, c'est pourquoi, je pense, Yakovlef demanda aux soldats de garder le secret sur le voyage, redoutant que les autorités locales ne vinssent y mettre obstacle. Je suis persuadé que Yakovlef étant un représentant du troisième pouvoir agissait d'après des ordres venus de Moscou et je crois que d'après ses instructions, il devait, dans l'origine, conduire la Famille impériale dans cette ville.

Les soldats étaient inquiets et étonnés de voir avec quelle anxiété Yakovlef demandait le secret. Je remarquai qu'ils redoutaient qu'un malheur puisse les atteindre comme résultat de ce qui allait se passer. Ils dirent à Yakovlef qu'ils devaient accompagner l'Empereur.

Yakovlef refusa d'abord, disant qu'on pouvait avoir

confiance dans son propre détachement. Mais à la fin il arriva à un compromis et un petit détachement de six de nos soldats fut choisi comme escorte à l'Empereur.

A quatre heures du matin les « koshevy » (voitures sibériennes) étaient prêtes. Une voiture avait une capote mais le siège était fait de paille qu'on lia avec des cordes au coffre de la voiture. L'Empereur, l'Impératrice et toutes les autres personnes quittèrent alors la maison. L'Empereur me prit dans ses bras et m'embrassa. L'Impératrice me donna la main. Yakovlef s'assit dans la même voiture que l'Empereur et l'Impératrice prit la Grande-Duchesse Marie dans la sienne. Dolgorouky était avec Botkine, Tchemodourof avec Sednef. Le détachement qui partait comptait quelques-uns de nos soldats mais les hommes de Yakovlef en formaient la partie principale. Deux mitrailleuses étaient jointes au détachement. Un certain nombre de cavaliers du détachement de Yakovlef accompagnaient les voyageurs. Il y avait aussi plusieurs voitures de bagages. Les voitures se mirent en marche vers quatre heures. Après leur départ tout le monde dans la maison éprouva un étrange sentiment d'angoisse et de tristesse. Je remarquai que les soldats eux-mêmes semblaient tristes et ils commencèrent à se conduire d'une façon plus humaine à l'égard des enfants de l'Empereur. Plus tard, lorsque je fus à Tiumen, un des cochers qui accompagnait l'Empereur me dit que sitôt qu'on atteignait les stations de poste les chevaux étaient immédiatement changés et le voyage se poursuivait sans aucun délai. Une fois les chevaux furent changés au village de Pokrovskoie où la station de poste était située juste en face une maison qui appartenait autrefois à Raspoutine. On m'a dit que sa femme se tenait devant la maison et que sa fille regardait par une fenêtre, toutes deux firent le signe de la croix sur la famille du Tsar.

J'avais demandé à deux soldats, Lebedef et Nabokof

(qui étaient de braves gens) de me télégraphier en cours de route comment les choses se passaient. Je reçus un télégramme de Lebedef du village de Ivlevo. Nabokof me télégraphia de Pokrovskoie. Les deux dépêches étaient très brèves. « Le voyage se passe bien. » Un télégramme fut envoyé d'une station de chemin de fer : « Tout va bien. Dieu vous bénisse, comment va le petit? Yakovlef. » Naturellement ce télégramme était envoyé par l'Empereur ou l'Impératrice avec la permission de Yakovlef.

Le 20 avril (3 mai) le comité de notre détachement reçut un télégramme de Matveief qui l'informait de l'arrivée à Ekaterinebourg. Je ne me souviens pas des termes exacts de la dépêche, mais nous fûmes tous très surpris de son contenu, car nous étions persuadés que l'Empereur et l'Impératrice avaient été emmenés à Moscou et non à Ekaterinebourg. Nous commençâmes à attendre le retour des soldats qui formaient le détachement d'escorte.

Lorsque Lebedef et Nabokof revinrent ils me dirent qu'à l'arrivée à Tiumen l'Empereur, l'Impératrice et les autres personnes furent placés dans un compartiment de voyageurs qui était gardé par nos six soldats. De Tiumen ils furent dirigés vers Ekaterinebourg. A une station ils furent informés qu'on ne leur permettait pas de dépasser Ekaterinebourg où ils seraient internés. Zaslavsky avait quitté Tobolsk quelques heures avant Yakovlef et avait, je suppose, informé le Soviet d'Ekaterinebourg du départ de Tobolsk de la Famille impériale. En apprenant cette nouvelle Yakovlef fit retourner le train vers Omsk afin de gagner la voie Ufa et Tcheliabinsk, mais je compris d'après les paroles de Nabokof que lorsque le train s'approcha d'Omsk il fut de nouveau arrêté et Yakovlef alla voir ce qui arrivait. Il apprit alors qu'Ekaterinebourg avait notifié à Omsk qu'il était hors la loi à cause de son intention de conduire la Famille du Tsar au Japon ! Yakovlef se rendit immédiatement à Omsk et se mit en communication avec Moscou. A son retour il annonça : « J'ai l'ordre d'aller à Ekaterinebourg. » Lorsqu'ils arrivèrent à Ekaterinebourg l'Empereur, l'Impératrice, la Grande-Duchesse Marie, le Dr Botkine, Tchemodourof, Sednef et Demidova furent conduits à la maison Ipatief. Dolgorouky fut mené en prison. Tous nos soldats furent gardés dans le train ; plus tard désarmés et arrêtés ils furent rapidement remis en liberté. Chaque soldat arrêté subit un traitement différent. Lebedef et Nabokof furent de beaucoup les plus mal traités. Matveief et quelques autres eurent moins à se plaindre. Ils ne furent pas relâchés en même temps. Une fois Matveief alla (je ne sais pour quel motif) voir Golochtchekine et Beloborodof. Lorsque tous les soldats furent remis en liberté on les mit dans un compartiment de chemin de fer pour les renvoyer à Tobolsk. Yakovlef vint alors les voir et leur dit qu'il avait donné sa démission et retournait à Moscou ; il leur demanda de l'accompagner afin de raconter tout ce qui était arrivé. Il était clair que Yakovlef considérait l'arrêt du train à Ekaterinebourg comme un acte d'insubordination de la part des Bolcheviks d'Ekaterinebourg. Les soldats dirent qu'à la fin Yakovlef les quitta et se rendit seul à Moscou. Je pense pouvoir expliquer ces événements de la façon suivante : Ekaterinebourg était un centre de diffusion du bolchevisme et la capitale de toute la région de l'Oural — Ekaterinebourg la Rouge. J'ai entendu dire que Moscou avait reproché aux Bolcheviks d'Ekaterinebourg de dépenser trop d'argent et les avait menacés de cesser les envois de fonds si ceux-ci n'étaient pas dépensés avec plus d'économie. Soucieux de ménager leur propre intérêt, les Bolcheviks d'Ekaterinebourg avaient pris la Famille impériale comme otage dans le but de forcer Moscou à céder à leurs demandes. Je puis me tromper mais telle est ma conviction.

L'opérateur télégraphiste qui était resté à Tobolsk reçut une dépêche de Yakovlef ainsi conçue : « Prenez le détachement avec vous et partez. J'ai donné ma démission et ne suis plus responsable. » Une partie du détachement de Yakovlef était encore à Tobolsk c'est pourquoi Yakovlef envoya ce télégramme. Le télégraphiste, un très jeune homme, et les soldats du détachement partirent alors. J'ignore où ils sont allés. Avdeief avait quitté Tobolsk avant Yakovlef car celui-ci l'avait envoyé préparer un train pour la Famille impériale.

Notre comité resta un certain temps sans nouvelles de Moscou, puis un télégramme annonça que Yakovlef avait été remplacé par Hohriakof. Voici ce que je peux vous dire relativement à l'arrivée de ce dernier. Il n'y avait pas de vrais Bolcheviks dans le Soviet de Tobolsk. Les leaders étaient presque tous des Socialistes Révolutionnaires car à cette époque les Soviets étaient formés par les Communistes à peu près partout. Nikolsky fut un moment président temporaire du Soviet puis Dimitref le remplaça ; un « Commissaire spécial » vint d'Omsk à Tobolsk dans le but de créer une organisation bolcheviste. Il était accompagné d'un détachement spécial de soldats. A la même époque Ekaterinebourg proclama sa juridiction sur Tobolsk et envoya un autre détachement de Tiumen. Mais Dimitref, en qualité de représentant de l'opinion sibérienne, eut le dessus et le détachement de Tiumen s'en alla. Après avoir arrangé l'organisation bolcheviste, Dimitref retourna à Omsk. Pendant cette période où la règle du Soviet s'organisait à Tobolsk, Hohriakof fut le premier Président du Soviet. A la même époque des détachements bolchevistes arrivèrent à Tobolsk venant de différentes villes. Un détachement de Lettons fut également formé. Bien avant le départ de Tobolsk de la Famille impériale, les Lettons étaient là et avaient créé une mauvaise impression par la brutalité avec laquelle ils avaient fouillé la baronne Buxhowden.

Je ne sais qui était leur commandant, mais il paraît qu'il ne plut pas à Hohriakof car il fut remplacé par Rodionof qui vint d'Ekaterinebourg. Il y avait peu de temps qu'Hohriakof était en fonctions, ayant remplacé Yakovlef comme Commissaire lorsqu'il reçut de Moscou l'ordre télégraphique de conduire à Ekaterinebourg tous les membres de la Famille impériale encore à Tobolsk. Je ne dois pas oublier de dire qu'après avoir été nommé Commissaire, Hohriakof appela Rodionof d'Ekaterinebourg à Tobolsk et lui confia la charge de la Famille impériale mais non celle du district de Tobolsk. Hohriakof n'agissait pas comme président de Soviet du District, il était un Commissaire spécial surveillant la vie de la Famille impériale. Quelque temps après la nomination comme Commissaire, mais avant que notre détachement soit relevé par les Lettons, je me rendis à la maison du Gouverneur. Nos soldats étaient de garde mais ils ne me permirent pas d'entrer disant que tel était l'ordre de Hohriakof. Je demandai à Hohriakof ce que cela signifiait. « Ils ne m'ont pas compris » répondit-il.

Je continuai mes visites à la maison pendant plusieurs jours. Mais peu de temps après l'arrivée de Rodionof nos gardes furent relevés par les Lettons qui occupèrent tous les postes de sentinelles ; l'entrée de la maison me fut interdite. C'était peu de jours avant le départ de la Famille. Je me souviens aussi qu'à son arrivée Rodionof se rendit à la maison du Gouverneur et assembla les membres de la Famille ; par le fait ce fut un véritable appel. Ceci me surprit beaucoup. J'appris plus tard que les Lettons se conduisirent d'une manière ignoble.

Un jour que l'office religieux avait été célébré à la maison, ils fouillèrent le prêtre et les religieuses d'une façon fort indécente et touchèrent à tous les objets du sanctuaire. Rodionof plaça un Letton de planton près du sanctuaire afin de surveiller le prêtre. Ceci fut si

pénible que la Grande-Duchesse Olga pleura et dit que si elle avait su d'avance ce qui devait arriver elle n'aurait jamais demandé la célébration de l'office. Lorsque l'entrée de la maison me fut refusée, mes nerfs ne me soutinrent plus, je tombai malade et dus garder le lit. La Famille quitta Tobolsk le 7 (20) mai. Je fus incapable de me lever pour aller prendre congé d'elle. Voici les personnes qui la suivirent à Ekaterinebourg : (1) Tatichtchef ; (2) Derevenko ; (3) Hendrikova ; (4) Buxhowden ; (5) Chneider ; (6) Gilliard ; (7) Gibbes ; (8) Tegleva ; (9) Ersberg ; (10) Tutelberg ; (11) Mejantz ; (12) Katia ; (13) Macha ; (14) Volkof ; (15) Nagorny ; (16) Ivanof ; (17) Toutine ; (18) Juravsky ; (19) Troupp ; (20) Haritonof ; (21) Kokitchef et (22) Leonide Sednef.

Peu après notre transfert de Tsarskoie Selo à Tobolsk, deux femmes de chambre, Anna Outkina et Anne Pavlovna Romanova nous rejoignirent, mais les soldats ne leur permirent pas d'entrer dans la maison du Gouverneur. Elles restèrent à Tobolsk et n'allèrent pas à Ekaterinebourg.

Je ne sais pas d'où sortait Hohriakof. Il n'avait aucune éducation et ses capacités n'étaient pas d'un ordre très élevé. Il avait été chauffeur sur un navire de guerre, l'*Alexandre II*. Il portait ordinairement des vêtements de cuir noir.

Je ne connais pas davantage l'origine de Rodionof. Il avait vingt-huit ou trente ans, d'une taille au-dessous de la moyenne, sans éducation, il faisait toujours mauvaise impression sur les gens qui le voyaient. Il semblait rusé et cruel. La baronne Buxhowden nous assura qu'elle l'avait vu au cours de ses voyages à l'étranger et qu'une fois, dans une station-frontière, elle l'avait vu portant l'uniforme de gendarme russe. Nous sentions encore le gendarme en lui, quoiqu'il ne fût pas du tout le type du bon gendarme ; en réalité c'était un homme cruel avec les manières d'un agent de la police secrète. Après son arrivée, Rodionof fouilla Nagorny lorsque celui-ci revint du train dans sa maison. Il trouva une lettre du fils du Dr Derevenko au Tsarevitch et reporta le fait à Hohriakof en disant : « Voici une jolie sorte d'individu, il m'a dit qu'il n'avait rien et j'ai trouvé cette lettre. » Alors s'adressant à moi il ajouta : « Je suis sûr que de votre temps on a pu faire entrer ce que l'on a voulu. » Hohriakof se montra enchanté et dit : « Il y a longtemps que je surveille ce coquin ; il est une honte pour nous. » Voici ce que dit le matelot Hohriakof, du matelot Nagorny. Il ne pouvait pas en être autrement. L'un était « l'ornement, la gloire de la Révolution Russe » ainsi que Trotsky qualifiait les matelots de la flotte de la Baltique qui avaient massacré leurs officiers. Et l'autre était un homme dévoué à la Famille impériale qui aimait le Tsarevitch et était aimé de lui. C'est pour cette raison qu'il périt. Sednef a certainement péri aussi, il était « une honte » car lui aussi était un matelot dévoué à la Famille impériale.

Après le départ de la Famille impériale je ne reçus aucune nouvelle pendant longtemps et personne ne pouvait me renseigner sur son sort. Au mois de juin Omsk fut repris aux Rouges. Les Bolcheviks d'Omsk s'enfuirent par bateaux à vapeur à Tobolsk. Nos Bolcheviks de Tobolsk s'enfuirent avec eux. L'autorité fut prise en main par les officiers à Tobolsk mais Tiumen resta au pouvoir des Bolcheviks. Une ligne de combat nous séparait. J'entendis alors parler de Hohriakof. Il paraît qu'il exerçait un commandement quelconque sur la rivière près de Pokrovskoie et on disait que Matveief avait aussi un commandement. Tegleva me dit plus tard que Hohriakof n'avait pas la permission d'entrer dans la maison Ipatiev quoiqu'il fût Commissaire. Après la prise de Tiumen bien des personnes qui avaient quitté Tobolsk avec la Famille impériale y revinrent excepté : (1) Dolgorouky ; (2) Tatichtchef ; (3) Dere-

venko ; (4) Hendrikova ; (5) Botkine ; (6) Chneider ; (7) Tegleva ; (8) Erzberg ; (9) Tutelberg ; (10) Volkof ; (11) Nagorny ; (12) Tchemodourof ; (13) Sednef ; (14) Troupp ; (15) Haritonof ; (16) Leonid Sednef ; (17) Ivanof.

Les réfugiés nous dirent que durant le voyage à Ekaterinebourg ils avaient été traités d'une façon honteuse. Lorsqu'ils étaient sur le bateau Rodionof leur défendit de fermer en dedans les portes des cabines mais Nagorny et le Tsarevitch furent enfermés du dehors. Nagorny se mit fort en colère et se querella avec Rodionof lui disant qu'il était inhumain de traiter ainsi un enfant malade. (Déjà à Tobolsk Rodoniof avait eu la même attitude ne voulant pas permettre à la Grande-Duchesse Olga de verrouiller la porte de sa chambre à coucher et même de la fermer.)

Lorsque le train arriva à Ekaterinebourg, le Tsarevitch, les Grandes-Duchesses Olga, Tatiana, Anastasie furent transférés à la maison Ipatief. L'Empereur et l'Impératrice y étaient déjà avec les personnes qui les accompagnaient excepté Dolgorouky qui était en prison. Quand les enfants arrivèrent à Ekaterinebourg, Tatichtchef, Hendrikova, Chneider et Volkof furent immédiatement arrêtés. Gilliard me dit plus tard que Sednef et Nagorny furent aussi éloignés de la maison. Gilliard et Gibbes furent tous deux témoins du fait. Derevenko demeura à Ekaterinebourg. Tegleva, Erzberg et Ivanof s'installèrent à Tiumen et Tutelberg à Kamyshlof. Les personnes suivantes restèrent dans la maison Ipatief avec la Famille impériale : Tchemodourof, Sednef (un enfant), Troupp, Haritonof, Demidova et Botkine.

Quelque temps après la prise d'Ekaterinebourg, Tchemodourof vint à Tobolsk. Je le vis et causai avec lui. Il arrivait dénué de tout, vieilli, un homme brisé par les souffrances morales. Sa conversation était incohérente. Je vous en répéterai les points les plus saillants.

Il paraît qu'à leur arrivée dans la maison Ipatief l'Empereur, l'Impératrice, la Grande-Duchesse Marie furent fouillés de la manière la plus brutale. L'Empereur perdit patience et protesta. On l'informa grossièrement qu'il était prisonnier et n'avait pas le droit de protester. Tchemodourof remarqua qu'Avdeief était le garde le plus ancien. Les repas étaient fort mauvais. Le dîner était apporté d'un restaurant bon marché et toujours fort en retard, quelquefois à trois ou quatre heures au lieu d'une heure. La Famille dînait avec les serviteurs. La casserole était mise sur la table, on manquait de cuillers, de fourchettes, de couteaux. Les soldats Rouges entraient parfois pendant le dîner et souvent un soldat se servait de la soupe en disant : « Il y en a bien assez pour vous, je peux en prendre pour moi. » Les Grandes-Duchesses dormaient par terre car il n'y avait pas de lits pour elles. Les appels étaient fréquents. Quand les Grandes-Duchesses se rendaient au lavabo les soldats Rouges les y suivaient sous le prétexte de les garder. Tchemodourof était trop affaibli pour donner un compte rendu complet, mais d'après ce qu'il disait on voyait clairement que l'auguste Famille était sans cesse soumise aux tortures morales les plus atroces, néanmoins Tchemodourof ne croyait pas à son meurtre. Il disait que Botkine, Haritonof, Demidova et Troupp avaient été tués et que la Famille avait été conduite ailleurs ; il me dit qu'en mettant à mort les personnes susdites, les soldats avaient simulé le massacre de la Famille et que c'est pour la même raison que la maison avait été dépouillée. Certains objets avaient été brûlés, d'autres jetés aux ordures. Je me souviens qu'il me dit qu'une personne avait trouvé les débris d'une Image Sainte et l'Ordre de Saint-Vladimir que le Dr Botkine portait toujours.

Bientôt après Volkof arriva à Tobolsk. Il raconta que Hendrikova, Chneider et lui-même avaient été pris dans le train à Ekaterinebourg et conduits en prison. De là

ils furent transférés dans une prison de Perm, puis on les fit sortir pour les fusiller, mais il s'échappa en chemin. Les autres furent exécutés.

C'est à Tobolsk que j'entendis parler pour la première fois du meurtre de la Famille impériale. C'était dans un journal de Tobolsk le *Narodnoe Slovo* ou peut-être dans un journal d'Omsk *Zaria*. La communication bolcheviste décrivait « l'exécution de l'empereur Nicolas le Sanguinaire ».

En ce qui regarde la vie privée et le caractère des membres de la Famille impériale, je puis déclarer, d'après mon expérience personnelle, que l'Empereur était un homme très intelligent et très instruit, il avait une mémoire remarquable et il était fort intéressant de causer avec lui. Il aimait beaucoup le travail manuel et ne pouvait se maintenir en bonne santé sans cela. Ses besoins étaient fort modestes. Même à Tsarskoie Selo je le vis porter de vieux pantalons et des bottes usées. Il buvait très peu, à son dîner il ne prenait qu'un verre de Porto ou de Madère. Il aimait les simples plats de la cuisine russe tels que : borchtch, chtchi et kacha. Je me souviens qu'un jour il alla à la cave au vin et donna l'ordre à Rojkov de m'apporter du cognac en disant : « Vous savez je ne bois pas de cognac moi-même ! » Je ne l'ai jamais vu boire autre chose que du Porto ou du Madère. Il était très religieux. *Il haïssait tous les Allemands.* Ses qualités dominantes étaient la bonté et la clémence. Il était exceptionnellement bon ; il ne cherchait jamais à faire de la peine. Ceci frappait tous ceux qui l'approchaient et qui comme moi le trouvaient modeste et franc. Il se conduisait toujours d'une manière simple et naturelle. A Tobolsk il jouait aux « dames » avec les soldats et je suis sûr que beaucoup de ceux-ci étaient bien disposés envers la Famille impériale. Je me souviens que lorsque les soldats (les bons) quittaient Tobolsk ils allaient en secret dire adieu à l'Empereur. L'Empereur

croyait que le Russe était un bon garçon plein de cœur, incapable de comprendre beaucoup de choses mais facile à influencer par la douceur. Le Tsar lui-même appartenait à ce type. J'ai eu souvent pitié de ses illusions car en l'absence de la Famille impériale les soldats se conduisaient fréquemment comme des chenapans et faisaient sur elle les plaisanteries les plus indécentes. Mais en sa présence ils avaient une certaine retenue.

Le Tsar aimait la Russie et plus d'une fois je lui ai entendu exprimer la crainte d'être envoyé loin d'elle. Il n'avait pas le sens artistique mais il aimait la nature et la chasse. Il lui était absolument pénible de rester un certain temps sans chasser et il n'aimait pas rester enfermé à la maison. Son caractère était faible, aussi subissait-il l'influence de sa femme. Je remarquai que lorsqu'il était consulté même pour de petits détails sa réponse habituelle était : « Je demanderai à ma femme ; ses désirs sont les miens. »

L'Impératrice était très intelligente mais extrêmement réservée. Son caractère dominant était l'amour du pouvoir. Elle était Impératrice jusqu'au bout des doigts. Lorsque vous parliez à l'Empereur il y avait des moments où vous oubliiez que vous causiez avec le Tsar, mais lorsque vous parliez à l'Impératrice le sentiment qu'elle appartenait à la Famille impériale ne vous abandonnait jamais. Par suite de son caractère elle prenait toujours la direction des affaires de la Famille.

L'Impératrice ressentit la position humiliante beaucoup plus profondément que l'Empereur et tout le monde remarqua avec quelle rapidité elle vieillit. Elle parlait et écrivait le russe très correctement et elle aussi aimait la Russie. Comme l'Empereur elle redoutait d'être exilée à l'étranger. Elle peignait et brodait avec talent. Il était difficile de discerner quelque chose de l'Allemande en elle ; en réalité on aurait pu croire

qu'elle était née dans une toute autre contrée. Ceci s'explique par son éducation ; après la mort de sa mère elle avait été élevée en Angleterre par sa grand'mère la reine Victoria. Je ne lui ai jamais entendu dire un seul mot d'allemand. Elle parlait russe, anglais ou français. Il n'y avait aucun doute sur sa mauvaise santé et le Dr Botkine m'en expliqua la cause. Comme elle était fille du Grand-Duc de Hesse, elle avait hérité de la maladie de famille, une faiblesse des vaisseaux sanguins. Cette maladie produit quelquefois la paralysie, consécutive à une chute, dont souffrait le Tsarevitch. Les hommes de la famille échappent d'ordinaire au mal héréditaire à l'époque de la maturité où les troubles disparaissent complètement. Pour les femmes la maladie commence à la période de l'âge critique et elles souffrent souvent d'une hystérie progressive. Il était très visible que l'Impératrice était hystérique. Botkine m'expliquait que c'était l'origine de ses extases religieuses. Toute son activité et toutes ses pensées étaient influencées par des motifs religieux et il y avait toujours un élément de religion dans sa vie. Elle ne faisait jamais un présent à quelqu'un sans qu'une inscription ne porte : « Dieu vous bénisse et vous protège » ou quelque sentence analogue. Sans aucun doute elle aimait son mari, mais ce n'était pas l'amour d'une femme pour son époux, elle l'aimait simplement comme le père de ses enfants. Elle aimait tous ses enfants, mais elle adorait son fils.

La Grande-Duchesse Olga était une charmante jeune fille blonde d'environ vingt-trois ans. Elle avait le type russe. Elle aimait lire, était intelligente, bien développée mentalement : elle parlait bien anglais et mal allemand. Elle avait quelques talents ; elle jouait du piano et chantait (elle avait une voix de soprano et avait appris le chant à Petrograd) et elle peignait bien. Elle était très modeste et ne tenait pas au luxe.

Ses vêtements étaient simples et elle empêchait toute

extravagance de toilette chez ses sœurs. Elle me donnait l'impression d'une jeune Russe au cœur généreux et bon. Elle semblait avoir eu dans sa vie quelque chagrin dont elle portait encore les traces. Elle préférait son père à sa mère ; elle aimait beaucoup son frère qu'elle appelait « le Petit » ou le Baby.

La Grande-Duchesse Tatiana avait environ vingt ans. Elle était très différente de ses sœurs. Sa mère se reconnaissait en elle. Elle était bien fille d'Empereur. Elle n'aimait pas les arts. Lorsque l'Empereur et l'Impératrice quittèrent Tobolsk, personne n'aurait jamais pensé que la Grande-Duchesse Olga fût l'aînée des membres restants de la Famille impériale, car s'il se posait une question c'était toujours Tatiana qui était consultée. Sa mère l'aimait plus tendrement que les autres enfants et elle aimait mieux sa mère que son père.

La Grande-Duchesse Marie avait dix-huit ans. Elle était grande, robuste et beaucoup plus jolie que ses sœurs. Elle peignait bien et était une très aimable jeune personne. Elle avait l'habitude de parler aux soldats, savait le nom de leurs femmes, le nombre de leurs enfants, la quantité de terre qu'ils possédaient. Toutes les affaires intimes lui étaient connues. Ainsi que la Grande-Duchesse Olga elle aimait son père pardessus toute chose. A cause de sa simplicité et de son affabilité elle avait reçu le petit nom d'amitié de « Machka ». Son frère et ses sœurs l'appelaient toujours Machka.

La Grande-Duchesse Anastasie avait dix-sept ans. Elle était trop développée pour son âge, trop forte pour sa petite taille. Ce qui la caractérisait était le don de trouver le point faible des gens et de les rendre comiques. Elle était née actrice et faisait rire tout le monde. Elle préférait son père à sa mère et aimait Marie Nikolaievna plus que ses autres sœurs.

Toutes les Grandes-Duchesses étaient douces, mo-

destes, innocentes. Il n'y a aucun doute que leurs pensées étaient plus pures que celles de la majorité des jeunes filles d'aujourd'hui.

Le Tsarevitch était l'idole de toute la famille. Ce n'était encore qu'un enfant et son caractère n'était pas développé mais c'était un petit garçon très intelligent, bien doué et fort vif. Il parlait russe, anglais et français mais ne savait pas un mot d'allemand. Je peux dire en toute vérité que tous les membres de la Famille impériale s'aimaient tendrement, ils n'avaient jamais besoin de la société des autres tant la vie de famille leur suffisait. Je n'ai jamais vu et ne reverrai probablement jamais une famille aussi heureuse et aussi unie.

Un jour viendra où la Russie comprendra les terribles tortures subies par cette famille dès les premiers jours de la Révolution, lorsque les journaux publiaient des histoires scandaleuses sur leur vie privée.

Prenez par exemple l'histoire de Raspoutine.

J'ai eu à ce sujet de nombreuses conversations avec le Dr Botkine qui insistait sur l'état hystérique de l'Impératrice qui la conduisait à des extases religieuses. D'ailleurs quand son fils unique bien-aimé était malade il semblait que Raspoutine seul pouvait le soulager ; c'est sa douleur de mère, c'est son exaltation mystique qui ont créé le culte de Raspoutine. Pour elle Raspoutine était un saint et elle avait une si grande influence sur son mari qu'elle l'amena à partager ses idées sur ce point. Après avoir vécu avec la Famille, avoir été associé de si près avec elle, je me rends compte à quel degré les calomnies et les insultes accumulées sur elle étaient injustes.

L'impératrice Alexandra n'existait plus comme femme depuis longtemps. On peut imaginer ce que la lecture des journaux russes devait la faire souffrir ainsi que ses enfants. Ils étaient même accusés de trahison en faveur de l'Allemagne. J'ai déjà expliqué les sentiments de l'Empereur à l'égard des Allemands. L'Impératrice haïssait Guillaume II. Elle a dit souvent : « Je suis accusée d'aimer et d'aider les Allemands mais personne ne sait à quel point je hais Guillaume pour tout le mal qu'il a fait à ma patrie. » Elle pensait à l'Allemagne et non à la Russie lorsqu'elle employait le mot patrie. Tatichtchef me dit qu'un jour où elle lui parlait de la confusion qui régnait en Russie, elle prophétisa que la même chose se produirait en Allemagne. Les Grandes-Duchesses manifestaient la même antipathie que leur mère envers l'empereur Guillaume ; je me souviens qu'elles donnèrent aux domestiques tous les cadeaux que Guillaume leur avait apportés en venant les voir sur le yacht. Je ne peux pas me souvenir d'autre chose excepté que l'Empereur avait l'habitude d'écrire son journal, mais je ne sais pas si l'Impératrice faisait de même. Toutes les Grandes-Duchesses écrivaient un journal, mais avant de quitter Tobolsk Marie et Anastasie brûlèrent le leur.

J'ai lu dans un journal que pendant sa captivité à Ekaterinebourg l'Empereur reçut l'offre d'être sauvé sous certaines conditions. Lorsque l'Empereur apprit que le messager était envoyé par Guillaume il refusa d'entrer en conversation avec lui. Je ne peux pas dire d'où venaient les Lettons envoyés à Tobolsk. Mais le détachement letton qui emmena les enfants de Tobolsk n'y revinrent jamais. Hohriakof ne revint pas davantage.

Mlle Hitrovo visita Tobolsk. C'était une toute jeune fille qui adorait la Grande-Duchesse Olga. Son arrivée donna naissance à tout un roman dont les journaux s'emparèrent et qu'ils exagérèrent. Elle fut fouillée mais on ne découvrit sur elle rien de compromettant.

Ma déposition m'a été lue ; elle est correcte.

(Signé) : EUGENE STEPANOVICH KOBYLINSKI.

(Signé) : N. SOKOLOF.

La déposition de M. Gilliard

M. Gilliard était attaché à la Maison impériale en qualité de professeur de français près des Grandes-Duchesses et précepteur adjoint du Tsarévitch. Il était avec la Famille à Tsarskoie Selo au début de la Révolution et, comme d'autres membres de la Maison de l'Empereur, il décida de partager le sort de la Famille impériale.

M. Gilliard met en relief l'amour de l'Empereur pour son pays, l'amertume qui remplit son cœur lorsque le traité de Brest-Litovsk fut signé ; il insiste sur ce point que l'Empereur et l'Impératrice n'avaient que haine et mépris pour l'Allemagne.

Le 5 mars 1919 le Magistrat Enquêteur pour les cas d'une Importance Spéciale du Tribunal d'Omsk, en conformité avec le paragraphe 443 du Code de Procédure criminelle, a examiné la personne mentionnée ci-dessous en qualité de témoin, lui notifiant que durant l'enquête il pourra être requis de prêter serment.

Répondant aux questions qui lui sont posées le témoin donne son nom :

Pierre Andreievitch Gilliard

39 ans, citoyen suisse, de religion calviniste, né dans la commune d'Yverdon, canton de Vaud ; ayant fait ses études à la faculté des lettres de l'Université de Lausanne, fut mandé en Russie en 1904 comme professeur de langue française auprès du fils du duc de Leuchtemberg ; il dit : Depuis l'année 1905 j'ai donné des leçons de français aux filles de Sa Majesté et en 1912 j'ai commencé à apprendre le français au Grand-Duc Alexis. Ces leçons, commencées à Spala, furent interrompues bientôt après, le Grand-Duc ayant été victime d'un accident.

Je l'appris des autres personnes attachées à la famille de l'Empereur. Il paraît que le Grand-Duc Alexis, en nageant dans un bassin de natation, glissa et se blessa à l'estomac. Cet accident eut pour résultat la paralysie temporaire de la jambe gauche. Il fut malade très longtemps ce qui arrêta toutes ses études. Elles furent reprises en 1913 et à ce moment je fus nommé précepteur adjoint du Grand-Duc.

Je vivais alors au Palais et j'occupais un appartement voisin de celui du Tsarévitch. En 1913 il alla en Crimée, puis nous nous installâmes à Tsarskoie Selo. Au printemps 1914 nous visitâmes la Crimée, Constanza et la Finlande. De Finlande nous retournâmes à Péterhof afin de rencontrer M. Poincaré, le Président de la République Française. La Famille impériale résidait à Péterhof au commencement de la guerre.

En 1915 nous étions à Tsarskoie Selo au moment où l'Empereur assuma le commandement suprême de l'armée. A partir de cette époque, j'accompagnai souvent le Tsarévitch à la Stavka (Etat-Major Général de l'Armée) et partout où l'Empereur emmena son fils.

Au début de la Révolution, l'Empereur était à la Stavka et sa Famille à Tsarskoie Selo. La Famille impériale était alors en proie aux plus vives anxiétés car tous les enfants avaient la rougeole. Le Tsarévitch tomba malade le premier, ensuite toutes les Grandes-Duchesses furent successivement atteintes par la contagion. Tout le monde était anxieux à cause de la situation incertaine et de l'ignorance où nous étions du sort de l'Empereur.

Il régnait une grande agitation parmi les chasseurs de la Garde cantonnés à Tsarskoie Selo. Une nuit même fut très alarmante, mais heureusement les officiers parvinrent à calmer l'effervescence des soldats.

L'abdication de l'Empereur en faveur du Tsarévitch fut notifiée à la Famille impériale par le Général commandant le Régiment des Gardes Svodny. Plus tard le Grand-Duc Paul vint au Palais annoncer à Sa Majesté la nouvelle officielle de l'abdication de l'Empereur.

Le général Kornilof vint aussi au Palais et informa l'Impératrice qu'elle devait se considérer prisonnière. Après l'arrivée du général Kornilof, Sa Majesté me chargea de dire que tout le monde était libre de quitter le Palais excepté les personnes qui désiraient rester de leur propre volonté et qui auraient à se soumettre aux conditions imposées à ceux qui étaient déjà en état d'arrestation. Presque tout le monde choisit de rester et c'est ce que je fis. Pendant ce temps la Grande-Duchesse Maria Nikolaeivna tomba malade d'une inflammation des poumons et un peu plus tard l'Empereur arriva à Tsarskoie Selo.

Les restrictions imposées à la Famille impériale mettaient certaines limites à leur liberté. Le Palais était entouré de sentinelles. Les « prisonniers » ne pouvaient se promener dans le parc qu'à des heures fixes et ils étaient toujours accompagnés par une sentinelle. Tout le courrier passait par les mains du commandant du Palais. Kotsebue fut le premier commandant. Il fut remplacé par Korovitchenko auquel succéda Kobylinsky qui jusqu'ici commandait la garnison.

Kerensky vint à Tsarskoie Selo à différentes occasions. Il nous visitait en qualité de chef du nouveau Gouvernement afin d'observer nos conditions de vie. Ses manières et son attitude envers l'Empereur étaient froides et officielles. A mon avis il avait l'allure d'un juge convaincu de la culpabilité de celui qui est en face de lui. Néanmoins je dois reconnaître que Kerensky fut toujours courtois. Lorsqu'il s'adressait à l'Empereur il appelait Sa Majesté Nicolas Alexandrovitch. En même temps je remarquais que Kerensky, ainsi que les autres, évitait d'appeler l'Empereur par son nom; cela semblait les gêner de le nommer Nicolas Alexandrovitch.

Une fois Kerensky vint au Palais avec Korovitchenko et Kobylinsky, il confisqua tous les papiers privés de l'Empereur. Je suis sûr que Kerensky, après avoir parcouru ces papiers, se rendit compte que l'Empereur n'avait aucun tort envers la patrie car il changea immédiatement d'attitude et de manières à l'égard du Tsar.

Durant le séjour de la Famille impériale à Tsarskoie Selo il se produisit plusieurs incidents désagréables. Ce fut d'abord la confiscation d'un fusil, jouet appartenant au Tsarevitch et dont les soldats exigèrent l'enlèvement. Le second incident fut le refus des soldats de répondre au salut de l'Empereur.

L'Empereur adressait toujours quelques mots de bienvenue aux soldats et même après l'abdication ceux-ci avaient coutume de lui répondre : « *Zdrâstouite Gospodine Polkôvnik* » (Bonjour Monsieur le Colonel). Un jour, après avoir entendu les paroles de l'Empereur, les soldats restèrent silencieux. Il paraît qu'un commandant adjoint du Palais dont j'ai oublié le nom en avait donné l'ordre.

Quelquefois la Famille impériale devait attendre un temps considérable dans le hall demi-circulaire où elle avait coutume de se réunir avant d'aller se promener dans le parc. Mais c'étaient les gardes qui se mettaient en retard et faisaient attendre tout le monde.

Néanmoins ces incidents étaient insignifiants en comparaison avec les souffrances qui furent plus tard infligées à la Famille impériale.

Au milieu de juillet on apprit (je ne sais comment) que l'Empereur et la Famille impériale allaient quitter leur résidence de Tsarskoie Selo pour un autre endroit. Il était d'abord question d'un voyage dans le Sud, puis il transpira que nous serions dirigés sur Tobolsk.

On interdit à la Famille impériale d'assister aux offices. Elle ne pouvait aller à l'église que les jours de grandes fêtes.

Les soldats insistèrent pour que les épaulettes de l'Empereur soient enlevées de son uniforme. Deux fois il refusa, puis l'Empereur se soumit à cette exigence lorsque Kobylinsky l'informa que son refus pouvait avoir de graves conséquences pour lui et sa famille.

Une petite colline avait été élevée dans le jardin pour l'amusement des enfants et de son sommet l'Empereur et l'Impératrice surveillèrent le départ d'un grand nombre de soldats (à cette époque beaucoup de soldats quittèrent Tobolsk par suite de la démobilisation de l'armée) mais ensuite les soldats qui demeuraient nivelèrent la colline jusqu'au sol.

Les choses allèrent de mal en pis, surtout lorsque tous les revenus de la Famille impériale furent confisqués. Le 12 février, un télégramme arriva de Moscou. Je ne puis vous dire qui l'avait envoyé. Ce télégramme imposait un nouveau genre de vie à la Famille impériale. Jusqu'à ce moment la Famille impériale avait été défrayée par la Trésorerie du Gouvernement. Les conditions de vie étaient convenables et conformes à l'existence que l'ancien Empereur et sa famille menaient à Tsarskoie Selo.

Par ordre des autorités bolchevistes le logement, le chauffage et l'éclairage étaient assurés à la Famille impériale, mais elle devait se procurer tout le reste à ses frais ou à ceux des personnes qui l'entouraient. Défense nous était faite de gagner notre vie. Je désirais me procurer quelqu'argent en donnant des leçons particulières en ville, les soldats me l'interdirent et me dirent que je serais forcé de quitter définitivement la maison si je ne voulais pas me soumettre aux conditions imposées par eux.

Suivant les ordres bolchevistes, la Famille impériale reçut défense de dépenser plus de quatre mille

deux cents roubles par mois pour elle et tous les serviteurs. Cet état de choses modifia vite notre vie journalière. Le café, le beurre et la crème disparurent de la table. La rareté du sucre se fit sérieusement sentir; nous n'en avions plus qu'une demi-livre par personne et par mois. Il n'y eut plus que deux plats au dîner. Pour ceux qui depuis leur naissance étaient accoutumés à une vie entièrement différente, il était plus difficile de s'habituer à la situation que pour ceux qui n'avaient pas toujours été environnés par le luxe impérial. Le manque de ressources et le besoin d'économie ne permettaient plus de payer le chœur qui chantait pendant l'office divin célébré à la maison. Néanmoins les choristes offrirent de chanter gratuitement; dans la suite il fut possible de leur payer une légère rémunération.

Le nombre des serviteurs fut considérablement diminué, il fallut en congédier dix.

A la fin l'attitude des soldats devint si menaçante que Kobylinsky, n'ayant aucune espérance de conserver ou de regagner la moindre autorité sur eux, dit à l'Empereur qu'il désirait donner sa démission. L'Empereur le supplia de rester et Kobylinsky céda à ses instances.

Afin de nous égayer un peu on jouait de petites pièces où les enfants tenaient des rôles. L'Empereur cherchait l'oubli dans les exercices physiques. Il sciait du bois avec Tatichtchef, Dolgorouky, ses filles ou moi. Il surveillait aussi les leçons du Tsarévitch auquel il enseignait lui-même l'histoire et la géographie.

Mais tous les efforts de l'Empereur pour cacher ses sentiments ne pouvaient dissimuler sa réelle souffrance à des yeux observateurs; surtout après la paix de Brest-Litovsk un changement marqué en lui permit de mesurer sa dépression morale. Je puis dire que la nouvelle de ce traité plongea Sa Majesté dans une profonde douleur.

A cette époque l'Empereur discuta souvent les ques-

tions politiques avec moi — ce qu'il n'avait jamais fait jusque-là. Il semblait que son âme eût soif de la sympathie de ses semblables et qu'il espérât trouver dans les cœurs qui l'entouraient la force de supporter un chagrin intense. Je ne puis répéter tout ce qu'il me dit, mais le fond de ses paroles et de ses pensées était que jusqu'au moment du traité de Brest-Litovsk il avait cru à la future prospérité de la Russie; mais après le traité il ne crut plus à rien, ni en personne.

L'Empereur critiquait très vivement Kerensky et Goutchkof car il les considérait comme les premiers responsables de l'écroulement de l'armée. L'Empereur pensait que l'armée s'était désagrégée par suite de leur faiblesse et de leur incapacité permettant ainsi à l'Allemagne de corrompre la Russie. Il regardait le traité de Brest-Litovsk comme une honte et une trahison de la Russie envers ses Alliés. Il disait amèrement : Et ceux qui *osaient* accuser l'Impératrice de trahison sont aujourd'hui les véritables traîtres.

L'Empereur considérait Lénine et Trotsky, les leaders du mouvement bolcheviste, comme des agents allemands qui avaient vendu la Russie pour une grosse somme.

Après le traité de Brest-Litovsk l'Empereur et l'Impératrice dédaignèrent également l'empereur Guillaume et le gouvernement de Berlin. Ils pensaient que les deux s'étaient déshonorés en négociant avec les Bolcheviks et ils condamnaient les méthodes de guerre honteuses auxquelles les Allemands avaient recours.

Tel fut le cours de notre existence en février et mars. Le 30 mars un délégué que le Comité de nos soldats avait envoyé à Moscou revint à Tobolsk. Il apporta à Kobylinsky un ordre écrit qui signifiait que désormais notre vie devait être rigoureusement surveillée. Nous devions tous vivre dans la maison du Gouverneur et un nouveau Commissaire plénipotentiaire était envoyé à Tobolsk dans le but d'imposer ces

nouvelles restrictions. Ce Commissaire arriva le 9 (22) avril. Il s'appelait Yakovlef. Le 10 (23) avril il vint pour la première fois dans notre maison et fut reçu par l'Empereur. Le même jour il visita le Tsarévitch qui était malade à cette époque. Yakovlef revint bientôt après avec un adjoint (dont j'ai oublié le nom) et ils montèrent tous les deux voir le Tsarévitch. Le même jour Yakovlef fut reçu par l'Impératrice. Yakovlef fit une impression très favorable à l'Empereur qui me dit le juger un honnête homme.

Le motif de l'arrivée de Yakovlef était un mystère pour nous. Mais le mystère fut dévoilé le 12 (25) avril. Ce jour-là Yakovlef alla chez l'Empereur et lui annonça qu'il avait l'ordre de l'emmener de Tobolsk. L'Empereur répondit qu'il ne voulait pas quitter Tobolsk car il ne voulait pas se séparer de son fils malade (le Tsarévitch souffrait alors du mal qui l'avait atteint à Spala en 1912, mais cette fois la paralysie atteignalt la jambe droite) et qu'au surplus lui, l'Empereur, n'entendait pas quitter sa famille. Yakovlef répondit qu'il ne faisait que remplir ses instructions et qu'en cas de refus de l'Empereur il ne resterait qu'à choisir entre deux maux. Ou un autre Commissaire moins scrupuleux viendrait prendre sa place, ou il serait obligé lui-même d'employer la force pour exécuter ses ordres. En même temps Yakovlef dit à l'Empereur qu'il pouvait être accompagné de qui lui plairait. La seule chose à faire était de se soumettre. Tout ce que je viens de vous dire à ce sujet je le tiens directement de l'Impératrice.

Personne ne savait où l'Empereur devait être conduit. Sa Majesté le demanda à Yakovlef, mais les réponses de celui-ci ne donnèrent aucun éclaircissement. Kobylinsky nous dit qu'au début Yakovlef l'avait informé que la destination était Moscou puis il dit ensuite qu'il ignorait où l'Empereur serait emmené. Tout ceci était horriblement pénible et humiliant pour la Famille impériale et elle en souffrait d'une manière

cruelle. L'Impératrice était déchirée entre son désir d'accompagner l'Empereur et celui de rester près de son fils malade.

Elle se résolut à suivre l'Empereur et décida que la Grande-Duchesse Maria Nikolaievna les accompagnerait. Le reste de la Famille devait rester à Tobolsk jusqu'à la guérison du Tsarévitch.

Yakovlef fixa le départ à quatre heures du matin le 13 (26) avril. La veille au soir, pendant que nous prenions le thé ensemble, l'Empereur et l'Impératrice nous dirent adieu et nous remercièrent de nos services.

Les voitures arrivèrent à la porte à trois heures du matin. C'étaient de misérables véhicules en guise de paniers juchés sur des longues perches formant ressorts, sans siège, il fallait s'asseoir au fond et étendre les jambes.

Une seule téléga (voiture de paysan) avait une capote. Nous décidâmes d'y placer l'Impératrice. Comme les voitures étaient si peu confortables, nous allâmes dans la cour où un employé nommé Kirpitchinikof élevait des cochons. Il avait une petite provision de paille, nous nous en servîmes pour couvrir le fond de la voiture couverte et je pense que nous mîmes aussi un peu de paille dans les autres véhicules. Nous plaçâmes un matelas dans la téléga couverte. L'Empereur désirait voyager avec l'Impératrice et Maria Nikolaievna, mais Yakovlef insista pour faire monter l'Empereur dans la même voiture que lui. Ils partirent un peu après quatre heures du matin le 13 (26) avril.

Les personnes quittant Tobolsk étaient : l'Empereur, l'Impératrice, la Grande-Duchesse Maria Nikolaievna, le D[r] Botkine, Dolgorouky, Tchemodourof, Sednef et Demidova. Ils étaient accompagnés par six chasseurs et deux officiers, Matveief et Nabokof, aussi bien que par des soldats du détachement de Yakovlef.

Bientôt après le départ de l'Empereur, un des cochers nous apporta une courte note de Maria Nikolaievna. Elle disait que les conditions du voyage étaient extrêmement dures, les routes étaient mauvaises et la voiture effroyable !

Plus tard Kobylinsky reçut une dépêche de Nabokof annonçant l'arrivée à Tiumen. A notre grande surprise Kobylinsky reçut soudainement un télégramme de Matveief disant que l'Empereur et tous ceux qui l'accompagnaient avaient été conduits à Ekaterinebourg. Ceci était tout à fait inattendu car nous pensions tous que l'Empereur allait à Moscou.

Une lettre de l'Impératrice arriva le 24 avril (7 mai). Elle disait qu'ils étaient logés dans deux pièces de la maison Ipatief, très à l'étroit ; qu'ils n'avaient pour se promener qu'un petit jardin et que la ville était poussiéreuse. Elle disait aussi que tous leurs objets avaient été fouillés même « leurs médicaments » et à mots couverts elle nous donnait à entendre qu'il serait sage de ne pas laisser nos choses de valeur à Tobolsk. Ainsi qu'il avait été convenu d'avance entre nous, elle se servait du mot de « médicaments » au lieu de « bijoux ». Plus tard Tegleva reçut une lettre de Demidova écrite par ordre de l'Impératrice. Dans cette lettre où elle nous donnait ses instructions au sujet des bijoux, elle employait l'expression « ce qui appartient à Sednef ».

Le 25 avril les deux officiers et les cinq soldats qui avaient été à Ekaterinebourg avec l'Empereur, revinrent à Tobolsk et nous racontèrent l'histoire suivante. Yakovlef avait d'abord conduit l'Empereur à Omsk. Mais arrivé environs à cent verstes de la ville, il prit le train et se rendit seul à Omsk.

Il revint ensuite et tout le monde fut dirigé sur Ekaterinebourg.

A Ekaterinebourg les Commissaires étaient à la descente du train. Dolgorouky fut arrêté et conduit de la gare en prison. Tous les officiers et soldats placés sous arrêt, gardés deux jours en cellule et libérés seulement

le troisième jour à la suite de leurs protestations. L'impression générale causée par leur récit était que Yakovlef ne s'attendait nullement à voir arrêter le train. Les officiers nous dirent qu'il avait bousculé tout le monde dans la ville, mais n'avait rien pu obtenir. Nous sûmes plus tard que Yakovlef se rendit ensuite à Moscou ; il télégraphia de là à Kobylinsky et à Hohriakof (le président du Soviet de Tobolsk) qu'il avait renoncé à sa position de Commissaire près de la Famille impériale.

Nous commençâmes nos préparatifs de départ. Le 25 avril (8 mai) le président du Soviet local, Hohriakof visita notre maison pour la première fois. Après cela il revint souvent nous engageant à presser notre départ. Je me souviens que les Grandes-Duchesses désiraient avoir un service religieux le 5 (18) mai jour de naissance de l'Empereur, mais Hohriakof le défendit disant qu'il ne fallait pas perdre de temps. Le 7 mai à onze heures du matin nous montâmes à bord du navire *Rouss* et nous quittâmes Tobolsk entre trois et quatre heures. Nous étions escortés d'un détachement commandé par Rodionof et qui était presqu'exclusivement composé de Lettons. Rodionof se conduisit fort mal, il ferma à clé la cabine où étaient le Tsarévitch et Nagorny. Toutes les autres cabines, même celles des Grandes-Duchesses furent également fermées par son ordre.

Le 9 (22) mai nous atteignions Tiumen ; le même jour on nous faisait prendre le train et nous arrivions à Ekaterinebourg le 10 (23) mai à deux heures du matin. Toute la nuit le train alla d'un station à l'autre et changea constamment de voie. Vers neuf heures le train s'arrêta entre deux stations. Le temps était très désagréable, une pluie fine tombait sans arrêt. Cinq izvoshtchiks (fiacres) nous attendaient. Rodionof et quelques Commissaires s'approchèrent du compartiment où les enfants étaient assis. Les Grandes-Du-

chesses sortirent alors du wagon. Tatiana Nikolaievna portait son chien favori sous un bras, de l'autre elle tenait un sac trop lourd apparemment car elle le laissait traîner sur les pavés. Nagorny voulut l'aider mais on le repoussa rudement. Je remarquai que Nagorny monta dans le même fiacre que le Tsarévitch. Je me souviens qu'il y avait un Commissaire ou quelqu'autre Bolchevik dans chaque voiture. Je voulais quitter le train pour aller leur dire adieu mais une sentinelle m'en empêcha. Je n'eus pas un instant l'idée que je les voyais pour la dernière fois et j'ignorais que je ne faisais plus partie à cette heure du service de la Famille impériale.

A la fin notre train arriva à la station. Environ trois heures plus tard je vis Tatichtchef, Hendrikova et Chneider quitter le train avec une escorte de soldats. Un peu après Haritonov, le petit Sednef, Volkof et Troupp furent également emmenés. J'ai presqu'oublié de dire que les enfants étaient accompagnés par le Dr Derevenko. Au bout de peu de temps Rodionov arriva et nous dit que « nous étions inutiles » et que nous étions « libres ». La baronne Buxhowden fut alors transférée dans notre compartiment.

Trois jours plus tard nous reçûmes un ordre du Soviet de quitter le district de Perm et de retourner à Tobolsk. Nous ne pouvions pas obéir à cet ordre car la voie n'était pas libre à cause de l'offensive des Tchèques, il nous fallut rester à Ekaterinebourg. Pendant ce temps je visitai la ville et aperçus la maison Ipatief.

Le 14 ou 15 (28) mai je fus témoin de ceci : je me promenais dans les rues d'Ekaterinebourg avec Derevenko et Mr. Gibbes. Au moment où nous passions devant la maison Ipatief nous remarquâmes Sednef assis dans un fiacre entouré de soldats baïonnette au canon. Nagorny était assis dans un autre fiacre. Ce dernier leva les yeux lorsqu'il nous aperçut et nous fixa très longtemps mais il ne fit aucun signe de reconnaissance.

Les fiacres environnés par la cavalerie se dirigèrent vers le centre de la ville. Nous les suivîmes aussi rapidement que possible et les vîmes disparaître dans la direction de la prison.

Notre partie, composée de dix-huit personnes, partit à la fin pour Tiumen. A Kamychlof le Soviet ne nous permit pas d'aller plus loin. Nous séjournâmes dix jours à Kamychlof. La ville était sale et des épidémies y régnaient. A la fin on nous autorisa à monter dans un train contenant de nombreux Serbes et nous arrivâmes à Tiumen.

Nous eûmes beaucoup à souffrir, mais je ne désire pas parler de mes souffrances personnelles.

A la fin d'août, je reçus la visite de Tchemodourof. Ses premiers mots furent : « Grâce à Dieu, l'Empereur, l'Impératrice et les enfants sont vivants, mais tous les autres ont été tués ! » Il me dit que cela s'était passé dans la maison Ipatief lorsque « Botkine et les autres avaient été fusillés ». Il dit avoir vu les corps de Sednef et de Nagorny qu'il avait reconnus à leurs vêtements et me déclara que les cadavres avaient été mis dans des cercueils et enterrés. Il me dit que tous les autres avaient été forcés de revêtir des uniformes de soldats et emmenés. Il était difficile de comprendre Tchemodourof car il déraisonnait.

Tchemodourof me dit aussi que la vie de la Famille impériale à Ekaterinebourg était terrible, ils étaient durement opprimés et obligés de manger avec les domestiques. Le commandant Avdeief qui prenait également ses repas avec la Famille impériale était souvent ivre et venait quelquefois sans sa tunique dans la pièce où la Famille se tenait.

Tchemodourof déclarait qu'Adveief se conduisait souvent d'une manière indécente et insultante. Par exemple pendant les repas s'il désirait se servir au plat il passait devant l'Empereur et l'Impératrice et frôlait la figure de l'Empereur avec sa manche.

Les Grandes-Duchesses dormaient par terre à leur arrivée à Ekaterinebourg. Les Bolcheviks s'emparèrent d'un petit sac que l'Impératrice avait l'habitude de tenir à la main et ils prirent aussi une longue chaîne d'or avec laquelle les Saintes Images étaient suspendues au lit du Tsarévitch. Après l'arrivée de Tchemodourof nous allâmes, Mr. Gibbes et moi à Ekaterinebourg dans le but d'aider Sergueief, magistrat chargé de faire une enquête sur le sort de la Famille impériale, à ce que m'avait dit Tchemodourof.

Nous avons visité la maison Ipatief en compagnie de Sergueief et inspecté la chambre qui avait des trous de balles dans le mur et dans le plancher. Dans la maison j'ai trouvé deux « Signes Egyptiens » que l'Impératrice avait coutume de dessiner sur différentes choses en guise de « Porte Bonheur ». Je remarquai un de ces signes tracé sur le papier de tenture de la chambre de l'Impératrice, l'autre était dessiné dans l'embrasure de la fenêtre d'une autre chambre et sous le Signe Egyptien, le swastika, une date était inscrite au crayon : 17-30 avril, la date de l'arrivée de Sa Majesté à Ekaterinebourg. Mon attention fut aussi attirée par le poële qui était rempli d'objets à demi-brûlés. Je reconnus une quantité de ceux-ci tels que des brosses à cheveux et à dents, des épingles, et nombre de différentes choses portant les initiales « A. F. » (Alexandra Feodorovna).

J'eus l'impression que si la Famille impériale avait été réellement emmenée d'Ekaterinebourg elle était partie sans rien emporter de ce qu'elle possédait. Toutes les choses qui lui étaient nécessaires avaient été brûlées. Néanmoins au moment où je quittai je ne pouvais pas croire que la Famille impériale ait véritablement péri. Il y avait un si petit nombre de trous de balles dans le mur que j'avais inspecté qu'il me paraissait impossible que tout le monde ait été exécuté. Lorsque je fus revenu d'Ekaterinebourg à Tiumen je reçus

la visite de Volkof, mais je ne le reconnus pas car j'avais lu dans les journaux qu'après l'attentat contre la vie de Lénine, Hendrikova, Chneider et Volkof avaient été fusillés.

Volkof me dit qu'il avait été conduit directement du train à la prison d'Ekaterinebourg. De cette prison, Hendrikova, Chneider et lui avaient été transférés dans une autre prison à Perm. Tatichtchef était aussi en prison à Ekaterinebourg. Une fois il fut tiré de prison et on ne le revit jamais. J'eus peine à comprendre ce que disait Volkof relativement au sort de Tatichtchef. Volkof dit avoir vu un ordre bolcheviste ordonnant à Tatichtchef de quitter le district de Perm. Volkof fut mis dans la même cellule que le valet de chambre du Grand-Duc Michel Alexandrovitch ; ce valet lui dit que lorsque le Grand-Duc vivait à Perm il eut une nuit la visite de quatre hommes armés dont l'un braqua son pistolet sur le valet et lui ordonna de rester immobile. Les autres dirent au Grand-Duc de les suivre. Le Grand-Duc refusa d'obéir disant qu'il n'obéirait qu'aux ordres d'un membre du Soviet. En réponse à ceci, un des hommes armés alla au Grand-Duc, le prit au collet et s'écria « C'est un autre de ces damnés Romanof. »

Volkof, Hendrikova, Chneider et quelques autres furent emmenés de prison dans les bois. Volkof comprit qu'on allait les fusiller et essaya de s'échapper. Lorsqu'il fut hors d'atteinte il s'arrêta et entendit le son d'une volée de balles venant de l'endroit où les autres avaient été conduits. Il croyait qu'Hendrikova et le reste avaient été assassinés. Il pensait que les Bolcheviks l'avaient cru mort, parce qu'ils avaient tiré sur lui au moment où il s'enfuyait et comme il avait trébuché et était tombé une voix dit : « Il a son compte ».

Volkof raconta aussi cet incident relatif au sort du Grand-Duc Michel. Le Grand-Duc dut se soumettre à la force et suivre ceux qui l'arrêtaient. Un des hommes resta avec le valet afin que celui-ci ne puisse prévenir personne. Mais le valet réussit à s'échapper et alla raconter au Soviet tout ce qui était arrivé. Un tumulte éclata au Soviet mais néanmoins les membres ne mirent aucune hâte à courir après les hommes. C'est seulement au bout d'une heure qu'ils organisèrent les recherches pour retrouver le Grand-Duc. Il fut très difficile d'obtenir de Volkof aucune information définitive sur le sort suprême du Grand-Duc Michel, mais il paraît qu'au moment où le Grand-Duc suivit les étrangers le valet lui dit : « Votre Altesse n'oubliez pas de prendre votre « *médecine* » avec vous, elle est sur la planche au-dessus du poële. » Je n'ai rien d'autre à déclarer. Ma déposition m'a été lue ; et est correcte.

(*Signé*) : Gilliard.

(*Signé*) : N. Sokolof.

La déposition de Mr. Gibbes

Mr. Sydney Gibbes, était précepteur du Tsarevitch ; après l'arrestation de l'Empereur il suivit la Famille impériale à Tobolsk sans songer une minute à sa sûreté personnelle, son dévouement fut aussi absolu que désintéressé.

Le Gouvernement Provisoire ne lui avait pas accordé la permission de rester au Palais de Tsarskoie, probablement parce qu'on voulait éviter toute concession pouvant inquiéter les Bolcheviks, tout-puissants déjà au Soviet et hostiles à l'Entente. C'est, du reste, la seule explication possible de ce refus étrange. Elle ne fait que mettre en relief les risques que Mr. Gibbes encourait en allant à Tobolsk.

Il n'y a aucun motif de mettre en doute l'exactitude de ses souvenirs, qui font preuve d'une rare impartialité. Durant les jours d'épreuve, Mr. Gibbes vécut dans l'intimité de l'Empereur et de l'Impératrice. Sa dépo-

sition montre à quel degré le Tsar fut affecté par le traité de Brest-Litovsk et par la ruine de la Russie, œuvre des Bolcheviks.

Le 1er juillet 1919 le Magistrat Enquêteur pour les Cas d'une Importance Spéciale du Tribunal d'Omsk, N.-A. Sokolof interrogea à Ekaterinebourg la personne mentionnée ci-dessous, en conformité avec le paragraphe 443 du Code de Procédure Criminelle, en qualité de témoin et le témoin a déclaré :

Mon nom est

SIDNEY IVANOVITCH GIBBES

Agé de 40 ans, sujet britannique, actuellement secrétaire auprès de la mission diplomatique anglaise.

Depuis l'année 1916 j'étais professeur externe de langue anglaise des Grandes-Duchesses et du Tsarévitch. Je commençai à donner des leçons aux Grandes-Duchesses Olga Nikolaeivna, Tatiana Nikolaeivna et Maria Nikolaeivna en 1908.

Lorsqu'Anastasia grandit je lui donnai également des leçons. Je commençais l'instruction du Tsarevitch en 1914 et je fus nommé son précepteur en 1916. Cette même année je pris ma résidence au Palais. En 1914 les fonctions de précepteur du Tsarevitch étaient partagées entre Mr. Gilliard et moi.

Au début de la Révolution la Famille impériale résidait à Tsarskoie Selo. L'Impératrice et tous les enfants étaient là. L'Empereur était à la Stavka. Dans les premiers jours de la Révolution tous les enfants étaient malades de la rougeole. L'épidémie frappa d'abord le Tsarévitch, puis successivement toutes les filles en furent atteintes.

Je ne sais pas comment l'Impératrice reçut la nouvelle de la Révolution : Quelqu'un qui était près d'elle à ce moment me dit qu'elle pleura. D'après ce que je

connais personnellement de l'Impératrice ma conviction est qu'elle ne s'attendait pas à la Révolution. Il me semble que l'Impératrice croyait qu'il suffirait de faire quelques concessions. La Révolution fut un grand coup pour elle et elle en souffrit, mais grâce à son empire sur elle-même son émotion fut contenue.

L'Impératrice et la Famille impériale furent arrêtées par le général Kornilof. Je n'étais pas présent lors de l'arrestation, il m'est donc impossible de vous dire comment les choses se passèrent. Je sais que Kornilof fut reçu par sa Majesté et lui dit qu'elle devait se considérer en état d'arrestation. L'Impératrice me le dit elle-même mais n'entra pas dans de grands détails ; elle raconta simplement ce qui était arrivé d'une façon générale mais elle ajouta qu'elle reçut Kornilof froidement et ne lui donna pas sa main à baiser. Après que Kornilof eut notifié l'arrestation je ne fus plus admis au Palais et toutes mes requêtes pour y être reçu furent rejetées. Le Gouvernement Provisoire ne voulut pas me permettre de demeurer avec la Famille impériale. Je me souviens distinctement d'avoir vu la lettre signifiant le refus, elle portait la signature de cinq ministres. Je ne me souviens pas de leurs noms mais je sais que je vis la signature de cinq ministres. Je ne peux pas vous dire si la réponse portait la signature du Ministre de l'Instruction Publique. Etant Anglais, ces formalités me parurent extrêmement étranges.

C'est pourquoi il ne me fut pas permis de rester avec la Famille impériale durant son séjour à Tsarskoie Selo et en conséquence je ne vis rien de leur vie pendant cette période.

J'appris plus tard à Tobolsk que quelques soldats et officiers de Tsarskoie Selo s'étaient conduits grossièrement envers la Famille impériale. L'Empereur lui-même me dit qu'un officier avait refusé de lui serrer la main prétextant qu'il était de service et ne pouvait donner la main à personne. L'Empereur me parla aussi

de Kerensky. Il me dit que Kerensky était très nerveux lorsqu'il lui parlait. En effet, il fut un jour tellement nerveux qu'il prit un coupe-papier d'ivoire et commença à le ployer de telle façon que l'Empereur eut peur de lui voir briser le couteau et le lui enleva des mains. L'Empereur me dit aussi que Kerensky croyait qu'il (l'Empereur) désirait faire une paix séparée avec l'Allemagne. L'Empereur dénia le fait, mais Kerensky s'obstina dans sa conviction. Je ne peux pas dire si oui ou non Kerensky fouilla la correspondance de l'Empereur, mais celui-ci me dit que Kerensky croyait à l'existence de documents qui indiquaient son désir de traiter séparément avec l'Allemagne. Je connaissais bien l'Empereur et je comprends parfaitement le sentiment de dédain que devait lui inspirer Kerensky.

Le jour où la Famille impériale quitta Tsarskoie Selo Kerensky se montra très nerveux. Durant la nuit il téléphona au Ministre des Communications de venir immédiatement à Tsarskoie Selo. Le Ministre des Communications était à cette heure dans son lit, mais cela ne pesa pas une once avec Kerensky. Je ne puis vous en dire davantage sur la vie de la Famille impériale à Tsarskoie Selo. Comme je lui étais dévoué et désirais être près d'elle, je partis pour Tobolsk de ma propre volonté et j'y arrivai au commencement d'octobre. Depuis Tiumen j'ai voyagé avec Klavdia Mihailovna Bitner. Je vécus deux jours à la maison Kornilof. Le troisième jour l'Empereur m'envoya chercher. Il me reçut dans son cabinet de travail. L'Impératrice et le Tsarévitch étaient présents. Je fus très heureux de les revoir et eux très contents de me retrouver. A cette époque l'Impératrice avait commencé à se rendre compte que certaines personnes qu'elle croyait dévouées avaient cessé de l'être !

Dans l'ensemble, notre séjour à Tobolsk était fort agréable. Je ne vis rien à reprendre dans nos conditions de vie.

Certainement, comparé à ce qui avait été, il y avait bien quelques désavantages et beaucoup de petites choses créaient des frictions, mais on s'y habituait vite.

Tout le monde travaillait ferme. L'Impératrice enseignait la théologie aux enfants (tous les enfants prenaient des leçons excepté Olga Nikolaievna qui avait terminé son éducation en 1914). Elle apprenait aussi un peu d'allemand à Tatiana Nikolaievna. L'Empereur donnait des leçons d'histoire au Tsarévitch. Klavdia Mikhailovna Bitner instruisait les Grandes-Duchesses Maria et Anastasia ainsi que Tsarévitch en mathématiques et en langue russe. Hendrikova donnait des leçons d'histoire à Tatiana Nikolaievna. Je leur apprenais l'anglais à tous.

Les leçons étaient données de 9 à 11 heures. De 11 heures à midi les enfants avaient la permission de se promener. Les études étaient reprises à midi et se continuaient jusqu'à 1 heure. A 1 heure le lunch était servi puis on apportait le café. Suivant l'ordre du docteur le Tsarévitch s'étendait sur le sofa après le lunch. Pendant qu'il était étendu Gilliard et moi nous lui lisions à haute voix. Après ceci Nagorny habillait le Tsarévitch et nous partions en promenade jusqu'à 4 ou 5 heures.

A notre retour l'Empereur donnait au Tsarévitch sa leçon d'histoire et ensuite Alexis Nikolaievitch aimait jouer à un jeu particulier appelé « Plus votre cheval va lentement plus vous allez loin ». Nous nous divisions en deux camps pour jouer ce jeu. Le Tsarévitch, Gilliard ou moi d'un côté, Dolgorouky et Chneider de l'autre. Le Tsarévitch aimait extrêmement ce jeu et Chneider y mettait tout son cœur, mais à l'occasion elle se querellait avec Dolgorouky. C'était réellement très drôle. Nous y jouions presque tous les jours et Chneider déclarait chaque fois que jamais plus elle ne jouerait avec nous.

De 6 à 7 heures le Tsarévitch prenait des leçons

avec moi ou avec Gilliard. Le dîner était servi à 8 heures. Après le dîner la Famille se réunissait en haut. Quelquefois nous jouions aux cartes et souvent je faisais des doubles patiences avec Chneider. Tatichtchef, Olga Nikolaievna, Dr Botkine, Chneider, Gilliard, Dolgorouky jouaient au bridge. Les enfants et l'Empereur faisaient parfois un bézigue. Souvent l'Empereur lisait à haute voix.

Quelquefois les Grandes-Duchesses Olga, Maria et Anastasia allaient dans la chambre de Demidova où Tutelberg, Erzberg et Tegleva prenaient leurs repas. A l'occasion Gilliard, Dolgorouky, le Tsarévitch ou moi les accompagnions. Nous restions toujours un temps considérable dans cette chambre, riant et plaisantant en toute liberté ce qui nous amusait beaucoup.

L'Empereur se levait de bonne heure. A 9 heures il prenait le thé dans son cabinet de travail puis lisait jusqu'à 11 heures. Il allait alors se promener dans le jardin et se livrait toujours à quelqu'exercice physique. A Tobolsk il sciait fréquemment des bûches. Avec un peu d'assistance l'Empereur construisit une plateforme sur le toit de l'orangerie et un escalier, fruit de nos efforts combinés, conduisait à la plateforme. La Famille aimait s'asseoir sur cette terrasse pour se chauffer au soleil d'hiver.

L'Empereur avait l'habitude de rester dehors jusqu'à midi, alors il rentrait et se rendait dans la chambre de ses filles où des sandwiches était servis. Ensuite il regagnait son appartement et y restait jusqu'à l'heure du lunch. Après le lunch l'Empereur se promenait ou travaillait dans le jardin jusqu'au crépuscule. A 5 heures la Famille prenait le thé, puis l'Empereur lisait en attendant le souper.

L'Impératrice se levait à des heures très différentes, quelquefois beaucoup plus tard que les autres, mais souvent elle était prête en même temps que tout le monde. Jamais les étrangers ne la voyaient dans la

matinée ; il y avait des jours où elle ne paraissait qu'au lunch. Le matin elle travaillait ou s'occupait de ses enfants. Elle aimait les ouvrages de fantaisie : la broderie ou la peinture et quand elle était seule à la maison, tous les autres étant sortis, elle se plaisait à jouer du piano.

Le lunch et le dîner étaient bons. Au lunch on nous servait du potage, du poisson, de la viande et du dessert. Le café était servi en haut. Le dîner était semblable au lunch avec la différence que les fruits y étaient plus abondants.

Si l'Empereur était présent au dîner nous nous asseyions dans l'ordre suivant : l'Empereur au milieu de la table, l'Impératrice en face de lui, Hendrikova à la droite de l'Empereur et près la Grande-Duchesse Maria. A la gauche de l'Empereur s'asseyaient Chneider et Dolgorouky. Le Tsarévitch était à la droite de l'Impératrice et à sa gauche Tatichtchef et la Grande-Duchesse Tatiana. Gilliard était à un bout de la table, à l'autre la Grande-Duchesse Anastasia et moi. Si l'Impératrice dînait en haut sa place était prise par la Grande-Duchesse Olga. Botkine dînait toujours avec la Famille impériale mais il lunchait avec sa propre famille. Il était habituellement assis entre la Grande-Duchesse Olga et le Tsarévitch. Les jours de fêtes religieuses le Dr Derevenko et son fils Kolia étaient invités à dîner. C'était Haritonof qui faisait le dîner. La nourriture était bonne et nous avions de tout en abondance.

En dehors du lunch et du dîner, le thé était servi deux fois par jour.

Le matin l'Empereur prenait le thé dans son cabinet de travail avec la Grande-Duchesse Olga. Le thé était toujours servi le soir dans ce cabinet de travail quand il n'y avait que la Famille.

Au moment de mon arrivée à Tobolsk, il y avait deux Commissaires, Pankratof et Nikolsky ; Pankratof

n'était pas un mauvais garçon mais il était faible ; il ne nous causa aucun ennui. L'Empereur avait l'habitude de causer avec lui et Pankratof lui raconta beaucoup de choses intéressantes sur la Sibérie où il avait vécu en exil, mais l'Empereur parlait toujours de lui sur un ton un peu sarcastique et ne l'appelait que « le petit homme » (il était plutôt de petite taille).

Nikolsky était grossier et la Famille ne l'aimait pas. Je ne me souviens pas si Nikolsky se montra jamais insolent envers le Tsarévitch et si celui-ci pleura à cause de sa brusquerie. Pendant la période bolcheviste aucun Commissaire ne fut admis dans la maison. Je crois que plusieurs Commissaires vinrent à Tobolsk, mais ils ne furent pas reconnus par les soldats.

Yakovlef fut le premier Commissaire qui entra dans la maison. La Révolution Bolcheviste passa d'abord inaperçue, il semblait qu'on nous avait complètement oubliés. Néanmoins les Bolcheviks pensèrent subitement à nous et notre allocation fut supprimée. On nous donna une ration de soldat et l'ordre de limiter toutes nos dépenses à 150 roubles par semaine. Il fallut renvoyer plusieurs serviteurs et notre nourriture devint fort inférieure, on nous servait seulement de la soupe et un plat de viande.

Je n'ai pas parlé du traité de Brest-Litovsk à l'Empereur, mais j'ai remarqué qu'après la Révolution Bolcheviste il parut beaucoup souffrir. L'Empereur avait abdiqué parce qu'il pensait que cela vaudrait mieux pour la Russie. Le résultat fut au contraire déplorable. Il ne s'y attendait pas et ressentit des remords terribles de son acte. Lorsque nous fûmes informés de l'état déplorable des affaires en Russie, je vis l'Empereur complètement bouleversé et il resta longtemps silencieux. Sa propre situation ne semblait pas le préoccuper ; il souffrait tout sans se plaindre.

Yakovlef arriva à Tobolsk au commencement d'avril à l'époque de la maladie du Tsarévitch. J'étais assis

rès du lit du Tsarévitch lorsque l'Empereur accomgné de Yakovlef et d'un autre homme, entra dans chambre. Yakovlef regarda le Tsarévitch. L'Empeur dit : « Voici mon fils et ce monsieur est son prépteur. » Yakovlef ne semblait pas un homme cultivé. avait l'air d'un matelot. Je ne me souviens plus de pparence de l'autre homme. Yakovlef considéra atntivement le Tsarévitch, puis quitta la maison. L'Emreur et Yakovlef revinrent ensuite mais sans le troième. Ils observèrent le Tsarévitch sans rien dire.

Quelques jours plus tard j'étais de nouveau dans la hambre du Tsarévitch ; il était très malade et souffrait eaucoup. L'Impératrice avait promis de venir le voir près le lunch, il attendait, il attendait et personne ne enait. Comme il appelait sans cesse : Mamma, Mamma, sortis de la chambre espérant voir l'Impératrice et je emarquai l'Empereur, l'Impératrice et Yakovlef deout au milieu du hall, mais je n'entendis pas ce qu'ils isaient. Je retournai dans la chambre du Tsarévitch. se mit à pleurer et me demanda : « Où est Mamma ? »

Je quittai la chambre de nouveau. On me dit que Impératrice était très tourmentée de quelque chose ; e c'est ce qui l'empêchait de venir voir le Tsarévitch. n ajouta qu'elle était fort alarmée parce que l'Emreur allait être emmené loin de Tobolsk. Je revins ors dans la chambre où l'Impératrice entra vers 4 ou heures. Elle était très calme mais son visage monait la trace de larmes. Comme elle craignait d'agir le Tsarévitch elle commença à me dire tout bas e l'Empereur avait reçu l'ordre de quitter Tobolsk, 'elle et la Grande-Duchesse Maria partiraient avec i et que dès l'amélioration de la santé du Tsarévitch lui-ci et tous les autres les suivraient. Le Tsarévitch tendit ce qu'elle disait mais il ne demanda pas où us irions, je ne le demandai pas davantage, ne vount pas insister sur un sujet pénible. Bientôt après quittai la chambre, je pensais que pendant les pré-

paratifs de départ ils ne désiraient probablement pas la présence des étrangers. Ce soir-là ils dînèrent seuls.

Dans la soirée nous fûmes tous invités dans le boudoir de l'Impératrice (la chambre verte), où le thé était servi. La conversation roula sur le voyage et à deux heures du matin les voitures arrivèrent, une seulement avait une capote. Je fis mes souhaits de bon voyage à la Famille dans le hall. L'Empereur s'assit à côté de Yakovlef. L'Impératrice et la Grande-Duchesse Marie étaient ensemble. Ils étaient accompagnés par le Dr Botkine, Tchemodourof, Dolgorouky, Demidova et Sednef. Nous ne connaissions pas leur destination. Personne de nous n'avait la moindre idée qu'ils étaient conduits à Ekaterinebourg. Nous pensions tous qu'ils allaient à Moscou ou vers l'Est. Les enfants partageaient cette opinion. Nous étions tous très anxieux. Nous ne savions pas ce qui allait arriver. Tatichtchef était maintenant notre doyen et Tatiana était considérée comme la tête de la famille à la place de la Grande-Duchesse Olga.

Le Tsarévitch se remit graduellement, quoiqu'avec beaucoup de lenteur. Les premières nouvelles des voyageurs furent apportées par l'isvochtchik qui conduisait l'une des voitures. Il nous dit que la Famille avait atteint Tiumen sans encombre. Plus tard quelqu'un envoya une dépêche pour dire qu'ils étaient « retenus » à Ekaterinebourg. Cette nouvelle nous frappa tous.

Yakovlef ne nous avait jamais parlé d'Ekaterinebourg et j'avais entendu par quelqu'un que Yakovlef lui-même avait été envoyé de Moscou et non d'Ekaterinebourg et je ne pense pas qu'il puisse y avoir le moindre doute là-dessus. Après cela Hohriakof vint à la maison. Il paraît que cet homme était à Tobolsk depuis un temps considérable mais nous ne l'avions encore jamais vu à la maison. Nous pensâmes qu'il avait été envoyé par Yakovlef. Quand il arriva il demanda à voir le Tsarévitch comme s'il ne croyait pas à sa maladie. Après l'avoir quitté il revint de nouveau, se figurant probablement que le Tsarévitch se lèverait après sa première visite. Environ trois jours avant notre départ de Tobolsk nos gardes furent remplacés par un détachement de Rouges. Ce détachement était sous les ordres d'un certain Rodionof, homme assez insolent.

Nous étions tous très intéressés car Tatichtchef l'avait déjà rencontré, mais ne pouvait pas se souvenir où il l'avait vu ni qui il était. Hendrikova le connaissait aussi. Tatichtchef pensait qu'il avait vu Rodionof à Berlin et Hendrikova croyait l'avoir rencontré à Veribolovo. Tatichtchef avait été autrefois attaché à l'entourage de l'empereur Guillaume et il pensait avoir vu Rodionof à l'Ambassade de Russie à Berlin.

Tatichtchef lui demanda un jour quelle avait été sa profession et Rodionof ne désirant pas donner une réponse précise répliqua : « J'ai oublié. » Lorsque Tatichtchef parlait de Rodionof il avait l'habitude de le désigner comme « Ma connaissance ». Je me souviens qu'en 1916, me trouvant à Petrograd, j'allai voir un homme de mes relations qui se nommait Ditveiler ; je crois bien qu'il était Juif et sujet russe. Il travaillait d'ordinaire dans une fabrique de cordages. Au cours d'une de nos conversations je lui demandai ce qu'il avait fait récemment et il me dit avoir passé tout son temps avec un certain individu. Je le questionnai alors sur l'identité de cet homme et Ditveiler me répondit : « Il est probablement un espion allemand », et il ajouta qu'un officier du nom de Rodionof était présent à l'une de leurs réunions. Ainsi son nom m'était également familier. Rodionof nous défendit de fermer à clé les portes de nos chambres à coucher pendant la nuit.

Nous partîmes pour Tiumen par bateau. Quelques jours avant notre départ Hohriakof nous dit qu'il ne savait pas si nous aurions la permission d'habiter à Ekaterinebourg dans la même maison que l'Empereur, l'Impératrice et la Grande-Duchesse Maria. Rodionof

nous informa que désormais notre situation allait devenir pire qu'elle n'avait été jusque-là. De Tiumen, les enfants, Hendrikova, Chneider, Tatichtchef, Buxhowden, Nagorny et Volkof voyagèrent dans un compartiment, mais le reste de nous fut obligé de s'asseoir dans un fourgon de marchandises (*téplouchka*). Nous arrivâmes à Ekaterinebourg dans la nuit du 9 (22) mai. Il faisait très froid. Toute la nuit notre train circula d'une voie de garage à l'autre. Vers sept heures du matin les wagons furent éloignés de la ville. Plusieurs *isvochtchiks* attendaient et quoiqu'il me fût possible d'observer le départ des enfants je n'eus pas la permission de leur dire adieu. A dix heures notre train se rangea près d'un quai et on fit descendre Tatichtchef et Chneider. Je ne peux pas dire ce que devint Hendrikova. Après ceci Rodionof annonça que le petit Sednef et Troupp devaient se rendre à la maison. Nagorny vint ensuite, il emporta une partie des bagages et les lits des enfants. Ces lits, qui étaient tous pareils, étaient en fer et sur le modèle du lit dont l'empereur Alexandre II se servait pendant la guerre de Turquie. Ces lits étaient légers et confortables. Après le départ de Nagorny, Rodionof nous dit : « Vous êtes libres, allez où vous voudrez ». Je restai à Ekaterinebourg. Deux ou trois jours plus tard je me promenais avec Derevenko et Gilliard sur la perspective Vosnesensky lorsque nous nous aperçûmes soudainement que Nagorny et Sednef entourés de soldats quittaient la maison Ipatief sur deux isvochtchiks. Nous les suivîmes, on les conduisait en prison.

Très longtemps après, l'ancien Premier Ministre, le prince Georges Evgenievich Lvof (qui était en prison à Ekaterinebourg avec Nagorny) me dit que Nagorny se disputait souvent avec les Bolcheviks au sujet de leurs mauvais traitements envers le Tsarévitch. Les Bolcheviks ne permettaient pas au Tsarévitch d'avoir plus d'une paire de chaussures. Nagorny insistait pour conserver deux paires de souliers, disant aux Bolcheviks que l'enfant était délicat et qu'il aurait grand besoin d'une seconde paire de souliers dans le cas où il aurait les pieds mouillés. Un peu plus tard les Bolcheviks enlevèrent une longue chaîne d'or par laquelle les Saintes Images étaient suspendues près du lit du Tsarévitch.

Nagorny eut plusieurs discussions avec les Bolcheviks : « Aussi je comprends très bien pourquoi il a été fusillé », ajouta le prince Lvof.

Après le départ des Bolcheviks d'Ekaterinebourg, Tchemodourof vint me voir. Ses premiers mots furent : « Grâce à Dieu les enfants sont saufs ». Je ne le compris pas.

Mais ensuite, au cours de la conversation il me demanda soudainement : « Pensez-vous qu'ils soient sauvés ? » Environ dix jours avant sa mort il m'envoya une lettre me demandant si il y avait une espérance qu'ils soient vivants.

Tchemodourof disait que les conditions de vie à Ekaterinebourg étaient fort mauvaises. Il paraît que lorsque la Famille eut un gâteau de Pâques spécial, le Commissaire s'en coupait lui-même de gros morceaux sans demander permission et Tchemodourof mentionna de mauvais traitements mais il m'était très difficile de le comprendre sa tête étant un peu dérangée, toutefois il me dit distinctement que les Grandes-Duchesses n'avaient pas de lits.

J'ai visité la maison Ipatief sans rien y trouver d'extraordinaire. La maison était très délabrée. Les poêles étaient remplis d'objets à demi brûlés tel que cadres de portraits, brosses de toute espèce et un petit panier dans lequel le Tsarévitch rangeait ses brosses à cheveux. Différentes choses étaient éparpillées, mais je n'y vis pas beaucoup d'objets personnels appartenant à la Famille.

L'Empereur avait l'habitude de porter un pantalon

khaki, une chemise de soldat et de hautes bottes qui avaient été souvent raccommodées. Le Tsarévitch portait aussi un pantalon khaki, une chemise de soldat et de hautes bottes.

Au sujet des rubis que vous m'avez montrés, je sais que la Famille impériale avait une grande quantité de rubis parmi ses nombreux joyaux. La Grande-Duchesse Olga possédait une broche de rubis qui lui avait été donnée par feu la reine Victoria.

Les saphirs semblent être des fragments de la grosse pierre que l'Empereur portait en bague. Elle était taillée tout à fait de la même façon que ces morceaux et je pense qu'il y a une ressemblance complète entre eux et la grosse pierre. L'Empereur portait cette bague au doigt de l'alliance et me dit qu'il ne pouvait pas la retirer.

Voici mes souvenirs personnels sur la Famille impériale.

La Grande-Duchesse Olga Nikolaievna avait environ vingt-trois ans, elle était blonde et avait les cheveux plus clairs que le reste de la Famille. Après sa maladie elle maigrit beaucoup. Elle avait de beaux yeux bleus et son âme se lisait dans ses yeux. Elle était honnête, innocente, simple, sincère et bonne, mais elle s'irritait facilement et ses manières étaient un peu brusques. Elle était bonne musicienne et avait réellement du talent. La Grande-Duchesse Olga était très modeste. Elle aimait la simplicité et n'attachait pas grande attention à la toilette ; sa personnalité morale me faisait penser à celle de son père. Elle était très religieuse et je crois qu'elle aimait son père plus que personne au monde.

La Grande-Duchesse Tatiana Nikolaievna était très mince. Il aurait été difficile de rencontrer une personne aussi mince qu'elle. Elle avait vingt et un ans ; grande, élégante, elle était plus brune que le reste de la Famille. Ses yeux étaient d'un gris sombre ; son expression était différente de celle de ses sœurs qui montraient leurs âmes candides dans leurs yeux. Tatiana ne montrait rien ; elle était réservée, hautaine et peu communicative, mais ses opinions étaient les plus tranchées de la Famille. Elle aussi était religieuse mais sa religion était un *devoir*, Olga Nikolaievna avait l'amour de la religion dans son cœur, Tatiana était toujours préoccupée et pensive et il était impossible de deviner ses pensées. Elle jouait du piano mieux qu'aucun membre de la Famille car elle possédait une meilleure technique, mais elle jouait sans aucun sentiment. Elle peignait et brodait très bien. Elle était la favorite de sa mère qui avait toute confiance en elle ; je pense que l'Impératrice préférait Tatiana à ses autres filles. Si on désirait une faveur elle ne pouvait être obtenue que par l'intermédiaire de Tatiana Nikolaievna.

La Grande-Duchesse Maria était une fille largement bâtie. Elle était très forte et pouvait aisément me soulever de terre. Ses cheveux étaient plus clairs que ceux de Tatiana, mais plus foncés que ceux d'Olga (Olga Nikolaievna avait les cheveux blond doré et Maria Nikolaievna les cheveux d'un brun clair). Elle avait de doux yeux gris clair et était très jolie mais elle devint très maigre après sa maladie. Elle avait un grand talent de peintre et aimait beaucoup dessiner. Elle jouait très bien du piano sans être aussi bonne musicienne qu'Olga et Tatiana. Elle était modeste et simple et aurait probablement été une excellente épouse et mère. Elle aimait les enfants, mais était un peu inclinée à la paresse. Elle se plaisait à Tobolsk et me dit qu'elle pouvait y être tout à fait heureuse. Il m'est difficile de vous dire qui elle préférait de son père ou de sa mère.

La Grande-Duchesse Anastasia Nikolaeivna avait seize ou dix-sept ans ; elle était petite et forte et à mon avis elle était la seule personne de la Famille manquant de grâce. Ses cheveux étaient d'une nuance plus claire que ceux de Maria Nikolaievna, mais ils étaient durs

et tombaient plats sur son front. Ses yeux gris étaient fort beaux et son nez droit. Si elle avait été plus grande et plus élancée elle aurait été la plus jolie de la Famille. Elle était raffinée et très spirituelle. Elle avait tous les talents d'une comédienne et faisait rire tout le monde sans jamais rire elle-même. Son développement intellectuel semblait s'être subitement arrêté et quoiqu'elle jouât du piano et fît de la peinture elle ne possédait que les premiers éléments de ces arts.

Le Tsarévitch, Alexis Nikolaievitch, n'avait pas de santé. Il était grand pour son âge et très frêle. Il avait beaucoup souffert dès son enfance d'une maladie héréditaire dans la famille de sa mère. Son état s'aggrava à Tobolsk, car il y était difficile de se procurer les moyens de le soigner convenablement.

Le Tsarévitch avait bon cœur et aimait beaucoup les animaux, mais les sentiments seuls avaient de l'influence sur lui et il faisait rarement ce qu'on lui disait. Il n'obéissait qu'à l'Empereur. C'était un enfant intelligent quoique n'ayant pas le goût de la lecture. Sa mère l'aimait passionnément. Elle essayait d'être stricte, mais ne pouvait pas se montrer ferme envers lui, lui accordant tout ce qu'il désirait. Il supportait les choses pénibles en silence, sans murmurer. Il avait très bon cœur et dans les derniers jours de Tobolsk il était le seul de la Famille à faire des cadeaux. A Tobolsk il eut quelques fantaisies singulières, par exemple il collectionnait les vieux clous en disant : « Ils peuvent être utiles ».

Les Grandes-Duchesses parlaient bien anglais et français mais savaient à peine l'allemand, Alexis Nikolaievitch ne parlait pas du tout allemand, il n'eut jamais une leçon d'allemand. Son père lui parlait russe, sa mère anglais ou français.

L'Impératrice était très bien de sa personne et gracieuse mais elle avait de grands pieds. Je fus très surpris lorsque je la revis à Tobolsk, car elle avait beaucoup vieilli et avait de nombreux cheveux gris. Ses yeux gris étaient merveilleusement doux. Elle était intelligente, mais elle semblait toujours plus intelligente à ceux qui la connaissaient le moins. Elle n'était pas hautaine dans le sens ordinaire du mot, mais elle n'oubliait jamais un moment sa position. Elle était toujours reine, néanmoins j'étais à l'aise en sa présence et je me plaisais en sa compagnie. Elle avait très bon cœur et faisait beaucoup de bien. Elle aimait extrêmement les petits secrets, son plaisir était de préparer une surprise à quelqu'un sans rien dire jusqu'au dernier moment. Elle avait des côtés allemands et se montrait plus économe qu'aucune femme anglaise. Elle aimait la Russie et se considérait une Russe. Ce qu'elle redoutait le plus était de perdre la Russie. Quoique l'Impératrice soit allée souvent en Allemagne pendant le règne de l'Empereur je ne lui ai jamais entendu dire un seul mot de l'empereur Guillaume. Elle était sincèrement religieuse, dans la foi orthodoxe c'était une vraie croyante. Elle était très dévouée à sa Famille, mais la religion tenait la première place dans son cœur.

Ses sentiments religieux étaient tout à fait normaux et ne venaient pas de l'hystérie. Son caractère était plus énergique et plus agressif que celui de l'Empereur, mais elle avait pour lui un amour si profond qu'elle partageait toujours ses opinions et ne s'opposait jamais à ses vues. Je n'ai jamais été témoin d'une seule querelle entre eux. Il était clair qu'elle était opposée à son abdication mais elle ne lui en fit aucun reproche. Et c'est une chose impossible de penser qu'elle ait pu être infidèle à l'Empereur. Ils formaient un couple idéal et ne se séparaient que très rarement.

L'Empereur emmenait souvent Alexis Nikolaievitch dans ses excursions. Je suppose que le Tsarévitch remplaçait en quelque sorte le reste de la Famille. L'Empereur était très bien élevé. Il parlait (et écrivait)

l'anglais et le français dans la perfection. Je ne peux pas parler de sa connaissance de l'allemand. Il était fort méthodique et ne permettait à personne de toucher à ses affaires. Sa mémoire était exceptionnellement bonne, mais il ne se souciait guère des lectures frivoles ; il lisait de nombreux ouvrages sur les questions sociales et étudiait l'histoire avec ardeur. Il me donnait l'impression d'un homme extrêmement honnête. L'Empereur était très bon et avait un cœur compatissant. Il était légèrement réservé et n'admettait aucune familiarité. Son humeur était gaie et il aimait les jeux. Il avait aussi le goût de la conversation et parlait volontiers aux soldats.

Il aimait sa patrie avec dévouement et souffrit beaucoup pendant la Révolution. Après la Révolution bolcheviste nous avons tous compris que ses souffrances n'étaient pas causées par les dangers de sa propre situation : il souffrait avec et pour la Russie.

L'Empereur était chasseur et avait un goût vif pour la chasse.

Les aides-de-camp qui étaient attachés plus particulièrement à la Famille étaient : Dmitri Pavlovitch (le Grand-Duc Dmitri), Mordvinof et Sabline.

L'Impératrice aimait beaucoup Anna Alexandrovna Vyroubova et Julia Dehn.

En ce qui concerne Raspoutine, l'Impératrice croyait en sa sainteté et en son pouvoir de guérir, elle croyait aussi en l'efficacité de ses prières. Raspoutine ne venait pas au Palais aussi souvent qu'on le disait et ses visites étaient principalement dues à la maladie du Tsarévitch. Je considérais Raspoutine simplement comme un moujik (paysan) intelligent, rusé et de bonne humeur.

Je n'ai rien à ajouter aux déclarations ci-dessus. Ma déposition m'a été lue, elle est correcte.

(*Signé*) : S. I. Gibbes.
(*Signé*) : N. Sokolof.

(B) EKATERINEBOURG

17 (30) avril au 4 (17) juillet, 1918.

Interrogatoires de Régicides : Anatole Yakimof.

Les dépositions précédentes ont reconstitué le tableau poignant des supplices moraux endurés par les souverains déchus pendant leur longue captivité à Tsarskoie Selo et à Tobolsk, tout en jetant une lumière nouvelle sur la véritable mentalité des parents et des enfants et sur les menées perfides et sanguinaires des Allemands et de leurs complices judéo-bolchevistes. Nous avons le témoignage de trois personnages : un colonel russe, les précepteurs anglais et français, dont la bonne foi, la sincérité et le dévouement rehaussent la valeur et l'autorité des paroles, et ces paroles ne laissent subsister aucun doute sur la fidélité absolue de la Tsarine méconnue aussi bien que de Nicolas II envers la Russie et ses Alliés.

Maintenant nous allons entendre parler les hommes du peuple qui ont pris part à la mort de la Famille impériale. Ce sont des exécutants d'une volonté étrangère, dictée de loin, ayant eu l'esprit profondément troublé par la propagande révolutionnaire, et ne se rendant point un compte exact de ce qu'ils faisaient. Un des trois a pris part à la boucherie, à côté des bourreaux étrangers employés par le Gouvernement des Soviets, les deux autres ont été mêlés de près au dénouement sinistre.

Anatole Yakimof fut un des geôliers de la maison Ipatief pendant la durée du séjour des Romanof; tandis que la plupart des autres Russes furent écartés avant la boucherie pour faire place à des « Lettons », il fut maintenu à l'intérieur de la prison à titre de « sergent » ou « ancien », mais il ne faudrait pas y voir un indice défavorable au prévenu : c'était un « éclairé », un ouvrier des usines métallurgiques de l'Oural; c'était quand même le paysan russe, très susceptible aux influences, mais au fond charitable et honnête ; toutefois, les précisions apportées par lui au récit qu'il prétend tenir d'autres témoins semble prouver qu'il a menti en déclarant de son absence au moment du supplice. Il se repentait amèrement d'avoir aidé à faire souffrir le Tsar — on le lira — et quelques mois après son interrogatoire il est mort en prison, regrettant jusqu'à son dernier jour ses errements et son forfait.

Procès-verbal.

L'an 1919 du 7 (20) au 11 (24) mai, le Juge d'instruction pour les affaires d'importance spéciale près du Tribunal d'Omsk, N.-A. Sokolof interrogea à Ekaterinebourg, conformément aux articles 403-409 du Code de procédure criminelle, le prévenu sous-cité comme complice dans l'assassinat du Tsar et de la Famille impériale, et il déposa :

Je me nomme Anatole fils d'Alexandre Yakimof, paysan né à l'usine (arsenal) Motoviliha, près Perm dans l'Oural, où j'habite ; je suis de nationalité russe et orthodoxe de religion ; j'ai suivi pendant trois ans les cours à l'école primaire de Perm ; je suis marié, sans enfant ; tourneur de mon métier, j'avais 31 ans au moment du crime, dont je ne me reconnais pas coupable.

Mon père Alexandre fils d'Athanase fut ouvrier comme moi. Ma mère s'appelait Marie fille de Nicolas.

Je suis l'aîné. Après moi venaient : ma sœur Alexandra, 28 ans, idiote de naissance ; mon frère Eugène, 26 ans, appelé au service pour la guerre en 1914 et actuellement prisonnier en Allemagne ; Capitoline, 23 ans, épouse du comptable Grégoire Agafonof, habitant avec son mari ici à Ekaterinebourg, et ma sœur cadette Julie, 20 ans, habitant à l'usine Motoviliha chez l'oncle Paul Chanjine, employée au bureau de l'usine.

A ma naissance mon père travaillait encore à l'usine. Lorsque j'avais 8 ans il alla dans la ville de Perm s'embaucher chez Liubimof. Je fus à ce moment placé à l'école près le Séminaire, où je suis resté trois ans. Quand j'avais 12 ans mon père est mort. Ma mère voulait que je continue mes études, mais les moyens lui manquaient, et à moi l'envie ; je préférais une occupation. On me prit à l'usine comme messager. J'habitais chez l'oncle Chanjine, comptable. Ma sœur Alexandra et mon frère Eugène se trouvaient à l'asile de Motoviliha. Capitoline vivait chez un autre oncle à Perm. Julie restait avec sa mère, qui s'occupait de différentes choses : blanchissage, petit commerce. Environs cinq ans après la mort de mon père, elle revint à Motoviliha, et bientôt y mourut. Je continuais à faire les courses jusqu'à l'âge de 16 ans, où on me fit apprendre le métier de tourneur. Après huit mois je fus versé dans la section des projectiles. En 1906, j'ai épousé Marie Bosykh, fille d'un des ouvriers de l'usine. En 1910 je me brouillai avec ma femme qui me trompait. Cela continua comme ça pendant six ans. J'ai souffert jusqu'à ne plus pouvoir souffrir ; les amoureux commençaient à venir à la maison même. C'était évidemment écrit que je n'aurais pas de bonheur chez moi. Toute la famille de ma femme lui ressemblait, du reste ; ça explique tout. Les enfants étaient venus mais tous sont morts : en 1907 une petite fille, en 1908 un garçon, en 1909 un autre garçon ; aucun n'a vécu une année. Ces malheurs ont assombri ma vie ; ainsi en 1916 je me suis inscrit

comme volontaire, et fus affecté au 494e régiment, 124e division, qui se trouvait sur le front roumain. J'ai pris part aux combats, sans être blessé. Après la révolution je fus, au mois de juillet 1917, élu membre du comité du régiment. Vous me demandez pourquoi on m'a choisi? Je me l'explique par cette raison que j'étais plus instruit que les autres soldats. Je n'avais adhéré à aucun parti politique, mais par mes convictions j'appartenais plutôt aux socialistes-démocrates. En août je fus envoyé à Kichinef en service commandé, là je suis tombé malade et après examen médical libéré pour un congé de convalescence. J'arrivais à Motoviliha. Ma femme vivait ouvertement avec un amant, Nicolas Loskoutof. Je ne voulais pas y rester et suis parti à Ekaterinebourg chercher une occupation. Mon ami Alexandre Oulitine travaillait à la fabrique textile Zlokazof ; je comptais trouver quelque chose par son entremise mais il n'y était pas quand j'arrivais en novembre 1917 ; toutefois j'entrai chez Zlokazof.

L'établissement était encore dirigé par les frères Zlokazof, mais il y avait déjà un comité d'ouvriers et un commissaire, celui-ci Alexandre Avdeief, dont je ne connais pas l'origine, serrurier de son métier, âgé environ de 34 ans, de taille au-dessus de la moyenne, maigre, la figure pâle, les cheveux blonds.

Au mois de décembre Avdeief emmena les patrons en prison ; à leur place se constitua un conseil d'affaires qui dirigeait la fabrique, dont le chef véritable devenait Avdeief. Auprès de lui se trouvaient les ouvriers : les frères Jean, Basile et Vladimir Loguinof, Basile Gonjkevitch, Nicolas et Stanislas Michkevitch, Alexandre Solovief, Nicolas Koriakine, Jean Kracheninikof, Alexis Sidorof, Constantin Oukraintsef, Alexis Komendantof, Léonide Labouchef, Serge Liuhanof et son fils Valentin. Tous étaient des amis d'Avdeief, et, grâce à sa protection, occupaient des emplois privilégiés, comme membres du comité ou du conseil d'affaires, dispensés de tout travail. Encore un intime d'Avdeief fut Mochkine Alexandre fils de Michel, âgé environ de 27 ans, petit de taille, figure petite, joues roses, blond, les yeux sortis, imberbe encore, serrurier de son état.

La nouvelle se répandit au mois d'avril qu'on avait amené le Tsar à Ekaterinebourg. Les ouvriers se l'expliquaient entre eux en disant qu'on avait cherché à le dérober de Tobolsk, car on avait fait courir des bruits dans ce sens. Voilà pourquoi on l'aurait fait venir dans un endroit plus sûr, à Ekaterinebourg.

Dans les premiers jours du mois de mai, bientôt après le transfert du Tsar, nous apprîmes que notre Avdeief devenait chef principal de la maison où on gardait le Tsar. Cette maison reçut le nom bizarre, inexpliqué, de « maison au but spécial », et Avdeief le titre de commandant de la maison. En effet Avdeief lui-même nous en fit part bientôt au cours d'un meeting. Avdeief fut un Bolchevik véritable, il croyait que les Bolcheviks nous assuraient une existence telle qu'elle devait être. Souvent il nous disait que les Bolcheviks avaient détruit les bourgeois-richards, avaient privé Nicolas « le Sanguinaire » de son pouvoir, et ainsi de suite. Il se frottait constamment auprès des dirigeants du Soviet régional. Je pense que c'est ainsi qu'il fut choisi pour le poste de commandant, les chefs bolchevistes ayant confiance en lui. Au meeting qu'il assembla alors, il nous dit qu'il avait été chercher le Tsar avec Yakovlef à Tobolsk. Je ne sais qui était ce Yakovlef ; Avdeief nous disait au meeting que c'était un ouvrier de Zlatoust. Il l'injuria en disant que ce Yakovlef avait voulu emmener le Tsar hors de Russie, et dans ce but l'avait conduit à Omsk ; mais les Bolcheviks d'Ekaterinebourg avaient su la vérité et empêché l'enlèvement du Tsar, en avisant Omsk des intentions de Yakovlef. Le véritable sens de son discours fut précisément que Yakovlef était de connivence avec le Tsar, et lui, Avdeief, et

les Bolcheviks d'Ekaterinebourg avaient sauvé la Révolution, menacée par le Tsar. Il parlait du Tsar avec haine, le maudissant du nom de Nicolas le Sanguinaire, Buveur de sang, etc. Il blâmait le Tsar surtout pour avoir fait la guerre et « bu le sang des ouvriers » pendant trois ans, ayant fait disait-il fusiller des masses d'ouvriers pendant les grèves. Somme toute il disait exactement ce que disaient partout les Bolcheviks. D'après lui, il avait reçu la nomination à la commendature de la « maison au but spécial » comme récompense de ses services à la révolution, en ayant empêché l'enlèvement du Tsar par Yakovlef. On le voyait, cette nomination lui faisait un plaisir énorme. Il était si « joyeux » au meeting qu'il promettait aux ouvriers : « Je vous emmènerai tous voir la maison et je vous montrerai le Tsar ».

D'après les paroles d'Avdeief au moment de sa nomination la garde de la maison Ipatief avait été assurée auparavant par des Magyars. Il déclarait vouloir remplacer les Magyars par des Russes.

Il tint sa promesse de montrer la maison aux ouvriers de notre fabrique, mais seulement à ceux qu'il choisissait, et ce fut avant tout à ces intimes, dont j'ai parlé. Serge Liuhanof le conduisait en automobile. Les autres, tout en fréquentant la maison Ipatief, n'y faisaient aucun service. Ils s'y rendaient par deux ou isolément et y passaient un jour ou deux. Je pense qu'ils y allaient surtout pour l'argent, car Avdeief les inscrivait comme gardes-suppléants, et de ce chef ils touchaient une indemnité de quatorze roubles par jour ; pendant ce temps ils continuaient à toucher leurs rétributions comme « conseillers » à la fabrique.

Le comité de la fabrique reçut, le 30 mai, avis de l'état-major de l'armée rouge, dont le chef était un de nos ouvriers — le même Oukraintsef dont j'ai parlé — nous prescrivant d'envoyer 10 hommes pour la garde de la maison au but spécial. On choisit les ouvriers suivants : moi, Skorojinski, Lesnikof, Viatkine, Poutilof, Smorodiakof, Brousianine, Pelegof, Osokine, et un autre. Cinq jours après, encore 6 de nos ouvriers sont venus : Deriabine, Oustinof, Prohorof, Korzouhine, Romanof, Varakouchef. Bientôt Skorojinski et celui dont je ne me rappelle pas le nom sont partis et à leurs places sont venus encore deux ouvriers de notre fabrique : Klechtchef et Dmitrief. Au moment de notre arrivée à la maison Ipatief la garde magyare ne s'y trouvait plus. Il y avait des ouvriers des usines Syssert et autres, mais seuls les ouvriers de Syssert sont restés. Nous formions la garde avec eux et ensemble nous nous installâmes dans le rez-de-chaussée de la maison Ipatief. Dans une autre partie de l'étage vivait un prisonnier de guerre autrichien nommé Rudolphe.

Ni les ouvriers de Syssert ni les nôtres n'avaient un chef au début. Je faisais fonction de « sergent » auprès des nôtres ; après ce fut Medvedef qui remplissait ce rôle chez les Syssertiens, sans toutefois jouir d'une autorité reconnue. Plus tard les choses furent changées. D'abord on fit déménager tous les hommes de la garde à la maison Popof en face ; ensuite Medvedef devint chef de toute la garde, et on choisit trois sergents : moi, Safonof et Dobrynine. Safonof tomba malade avant l'assassinat et fut remplacé par Starkof. Ainsi au temps de l'assassinat de la Famille impériale ce furent moi, Starkof et Dobrynine qui se relayaient comme sous-officiers de service pour placer les sentinelles. Chacun restait huit heures de service, de 6 heures du matin jusqu'à 2 heures de l'après-midi, de 2 heures jusqu'à 10 heures du soir, et de 10 heures jusqu'à 6 heures du matin. Ayant placé les sentinelles nous devions vérifier de temps à autre les postes et nous trouver dans la salle de garde prêts à répondre au coup de sonnette de la sentinelle, placée aux portes, avertissant de l'arrivée d'une visite.

Les postes furent d'abord au nombre de 10 : 1° dans

la première pièce lorsqu'on entrait par l'escalier donnant sur la place ; 2° dans la chambre voisine communiquant avec la salle de bain et le cabinet de toilette ; 3° dans la grande cour près du guichet de la porte cochère ; 4° et 5° à l'extérieur de la barrière ; 6° près de la chapelle au coin de la perspective et de la ruelle de l'Ascension (Voznensenski) ; 7° à l'extérieur de la maison du côté de la ruelle, dans la petite cour formée entre le mur et la barrière ; 8° au jardin ; 9° sur la veranda à côté de la mitrailleuse ; 10° au rez-de-chaussée près de la porte donnant sur la ruelle et de la mitrailleuse placée sur le rebord d'une fenêtre donnant dans le jardin.

Notre déménagement dans la maison Popof fut provoqué par nous-mêmes, surtout par les ouvriers de Syssert, car, venant de loin, ils tenaient à recevoir les visites de leurs femmes, inadmissibles dans la maison Ipatief. Après notre départ, le rez-de-chaussée fut occupé par Rudolphe tout seul. Jusqu'à la mi-juin nouveau style, nous les ouvriers de Zlokazof et Syssert desservions les 10 postes ; alors se produisit un changement, car à ce moment Avdeief cessant d'être commissaire de la fabrique Zlokazof, ayant perdu la confiance des ouvriers, qui, par la même occasion, chassèrent tous les intimes d'Avdeief embusqués dans le comité et le conseil de fabrique, réussit à dédommager ceux-ci en les faisant entrer à la maison Ipatief à titre permanent. Ainsi les 14 amis sus-cités s'installaient avec Avdeief dans sa chambre dite la chambre du commandant ou salle de garde. Ils assuraient le service des postes nos 1 et 2, soit des deux pièces avoisinantes.

Ils dormaient n'importe comment dans la chambre du commandant et dans l'entrée, sur les meubles ou par terre, se servant de matelas pris dans la chambre de débarras, appartenant à la Famille impériale ou peut-être aux Ipatief. Ils ont continué leur service jusqu'au 3 ou 4 juillet, lorsque Avdeief, Mochkine et toute leur compagnie furent chassés. Voici comment : Avdeief était ivrogne ; lorsqu'il ne trouvait pas d'alcool, il buvait une solution de levure, dont il s'approvisionnait à la fabrique Zlokazof. Il s'enivrait avec ses amis à la maison Ipatief. Une fois installés dans la maison, ils se sont mis à voler les objets appartenant à la Famille impériale, faisant de fréquentes descentes dans le débarras, dont ils revenaient avec des sacs pleins sur le dos, qu'ils emmenaient en voiture ou en automobile, chez eux et ailleurs. On jasait beaucoup à ce sujet, surtout Medvedef. Chez Zlokazof aussi on en parlait, en indiquant Avdeief et Liuhanof comme les voleurs. Il en était ainsi assurément.

Je ne sais qui en avisa le Soviet régional, mais je sais que Medvedef avait plusieurs fois annoncé l'intention de le faire. Le 3 ou le 4, pendant mon service, Avdeief quitta la maison, appelé je crois par téléphone au Soviet. Un peu après Mochkine aussi partait, mandé également au Soviet. Loguinof resta pour remplacer Avdeief. Après quelque temps sont venus Beloborodof, Safarof, Yurovski et deux autres, dont l'un très grand et fort, brun, environ 45 ans, l'autre tout jeune. Beloborodof nous demanda qui remplaçait Avdeief et, lorsque Basile Loguinof se présenta, il ajouta que Avdeief n'était plus commandant, qu'il avait été arrêté, avec Mochkine, sans nous dire pourquoi. Medvedef arrivant, sur ses instances Belobodorof lui répéta la même chose. Ensuite Belobodorof nous fit part de la nomination de Yurovski comme commandant et de Nikouline comme adjoint. Yurovski assumait ses fonctions à partir de ce moment. Il donna aussitôt l'ordre à Loguinof et à d'autres de la compagnie Avdeief de « disparaître ».

Je me souviens que Beloborodof, Safarof, Nikouline, Yurovski et les deux inconnus sont allés visiter toutes les pièces, y compris les appartements occupés par Nicolas Alexandrovitch et sa famille, mais je ne

les accompagnai pas. Ils n'y sont pas restés longtemps. Je suppose que c'était pour avertir les prisonniers de la nomination de Yurovski et Nikouline.

Yurovski demanda à Medvedef qui montait la garde aux postes n[os] 1 et 2 ; ayant appris que c'étaient les « privilégiés » de la faction Avdeief, il dit que nous devrions les desservir en attendant; « après je demanderai des gens de la commission extraordinaire pour garder ces postes », ajouta-t-il. J'affirme qu'il s'est servi des mots « commission extraordinaire » à ce propos.

En effet, quelques jours plus tard, ces gens de la commission extraordinaire sont arrivés à la maison Ipatief. Ils étaient dix. Une voiture amena leurs bagages. Tout le monde savait qu'ils venaient de l'hôtel Américain, quartier général de la commission extraordinaire. Cinq étaient des Russes, cinq n'étaient pas des Russes. Un de ces derniers s'appelait Ajax, petit de taille, mal fait, vingt-quatre ans environ, portant toujours casquette « jockey ». Les autres portaient, comme Ajax, des vêtements civils, des bottines. Deux des Russes étaient vêtus d'effets militaires; c'étaient des hommes de quarante ans environ, de taille au-dessus de la moyenne, l'un portant des lunettes ; le troisième, jeune, marqué de la petite vérole, avait un pince-nez et un complet noir, avec bottines ; le quatrième, un blondin de taille moyenne, imberbe, était vêtu de noir ; le cinquième, environ trente ans, gros, châtain, était toujours habillé en noir, pantalon et bottines. Je sais qu'il s'appelait Kabanof. Quant aux autres Russes, je me rappelle les noms de Ermakof, Partine, Kostousof, mais je ne sais auxquels appartenaient ces noms. Le cinquième nom m'échappe. Je ne sais si c'est Levatnykh. Quelquefois Yurovski ou Nikouline m'envoyait mander l'un ou l'autre en disant : « appelle Ermakof », « appelle Partine », « appelle Kostousof [1] ».

1. Yakimof se trompait en parlant des « Lettons Russes », les noms cités par lui l'indiquent; car Ermakof était commissaire d'Issetsk et venait à la maison au moment de l'assassinat. (Cf. Proskouriakof, p. 296).

Tous ces gens venus de l'hôtel Américain furent dénommés, je ne sais pourquoi, sous le nom de « Lettons ». Ceux qui n'étaient pas des Russes furent appelés ainsi par commodité ; nous ne savions pas s'ils étaient vraiment des Lettons, ils pouvaient tout aussi bien être des Magyars. Mais tous les dix, Russes et non Russes, passaient sous le nom de Lettons. Ils s'installèrent dans les chambres du rez-de-chaussée, mais ils prenaient le thé et les repas dans la chambre du commandant. Tous jouissaient d'une situation supérieure à la nôtre. Nous formions trois catégories : les Lettons, les ouvriers de Syssert et les ouvriers de Zlokazof. Yurovski traitait les Lettons comme ses égaux, et entre les ouvriers donnait une préférence marquée aux Syssertiens, nous considérant comme de la partie d'Avdeief. Aussi Medvedef y contribuait, en faisant des bassesses devant Yurovski et Nikouline.

Yurovski augmenta le nombre des postes, en plaçant une mitrailleuse dans le grenier et un factionnaire dans la cour de derrière avec le n° 10 ; le poste près de la mitrailleuse dans la chambre du rez-de-chaussée fut numéroté 11 et le poste au grenier, 12. Du temps de Yurovski les n[os] 1, 2 et 12 furent confiés seulement aux Lettons venus de la commission extraordinaire, les autres postes à nous, mais généralement nous ne montions pas la garde au poste 11, car il était dans une des chambres où vivaient les Lettons et aussi parce que nous étions à court de personnel.

Vous me demandez pourquoi je suis allé garder le Tsar? Je n'y voyais aucun mal à ce moment. J'avais lu toute sorte de livres ; je savais distinguer les partis politiques, par exemple les socialistes-révolutionnaires et les Bolcheviks ; les uns considèrent les paysans comme élément « travail », les autres les considèrent comme

élément « bourgeois », en reconnaissant les ouvriers seuls comme prolétaires. Par mes convictions je me rapprochais plutôt des Bolcheviks, mais je ne croyais pas que les Bolcheviks réussiraient à créer l'existence juste et normale par leurs moyens, c'est-à-dire par la violence. Je pensais — et je le pense toujours — que la bonne vie, où il n'y aura pas de gens si riches et d'autres si pauvres, viendra seulement lorsque tout le peuple sera assez éclairé pour comprendre que la vie telle que nous l'avons actuellement n'est pas la vraie. Je considérais le Tsar comme le premier des capitalistes, qui serait toujours du côté des autres capitalistes et jamais du côté des travailleurs ; ainsi je ne voulais pas de Tsar et je pensais qu'il fallait le mettre sous bonne garde, afin de préserver la révolution ; mais seulement jusqu'au jour où le peuple pourrait le juger et en disposer selon ses mérites : coupable devant la patrie ou bien innocent. Et si j'avais su qu'on allait le tuer, comme on l'a fait, je ne serais pour rien au monde allé le garder. Selon moi, seulement la Russie tout entière pouvait le juger, car il était tsar de toute la Russie. Ce qui s'est passé, je le considère comme une chose mauvaise, injuste et cruelle. Le meurtre de tous les siens est encore plus mal. Pourquoi a-t-on tué les enfants? Je dois dire que je suis entré dans la garde aussi à cause de l'argent. J'étais mal portant ; le travail n'était pas dur.

Voici les personnes que nous gardions dans la maison Ipatief : le tsar Nicolas Alexandrovitch, sa femme Alexandra Feodorovna, son fils Alexis et ses filles Olga, Tatiana, Marie et Anastasie, et, en plus de la famille, il y avait le Dr Botkine, la « demoiselle » Demidof, le cuisinier Haritonof et le valet Troupp. La Demidof était une grosse blonde toujours bien mise, on voyait qu'elle portait un corset. Il y avait aussi un garçon de quatorze ans dont je ne sais pas le nom.

Comment vivait la Famille impériale? Je ne sais car je ne suis pas entré dans leurs chambres, et la porte y conduisant de l'entrée était toujours close ; je n'entendais rien non plus. Medvedef me considérait avec méfiance comme son rival ; Avdeief nous traitait de haut en bas, et jamais ne me parlait de la Famille impériale. Leurs repas furent d'abord apportés de chez Lorange (le restaurant des Soviets), mais ensuite — du temps d'Avdeief — on permit aux prisonniers de faire la cuisine à la maison. Les provisions venaient du Soviet régional et du monastère, les nonnes fournissant du lait, des œufs et du pain. J'ai pu remarquer seulement que les prisonniers chantaient des cantiques, entre autres la chanson des Chérubins, et aussi des chants dont je ne comprenais pas les mots, mais l'air était toujours triste. J'entendais seulement des voix de femme. On a célébré le service divin en tout trois fois pendant que j'étais dans la maison, deux fois le prêtre Storojef, une fois le prêtre Meledine. Je suis allé chercher le prêtre deux fois par ordre d'Avdeief, une fois de la part de Yurovski. Avdeief assistait au service, Yurovski aussi. On entendait les prisonniers chanter — toute la Famille impériale. Je voyais tous les membres de la Famille et les personnes qui se trouvaient auprès d'elle. Je les voyais dans la maison au moment où ils se rendaient dans le cabinet de toilette ou au jardin et pendant leur promenade dans le jardin. En sortant sans l'Héritier, ils prenaient l'escalier de service conduisant à la cour ; si l'Héritier les accompagnait, on passait par le grand escalier, le Tsar le portant dans ses bras — car il ne pouvait marcher, étant malade — et le déposait dans une voiturette qui attendait à la porte de la place. Tous passaient ensuite par la porte cochère dans la cour et de là au jardin.

Il ne m'est pas arrivé de voir comment Avdeief se conduisait envers le Tsar et sa Famille, mais je le voyais au moment où il se rendait auprès d'eux. C'était un ivrogne grossier et inculte, une âme mauvaise. Si

les prisonniers demandaient quelque chose à Mochkine en l'absence d'Avdeief, il était obligé d'attendre le retour d'Avdeief ; or chaque fois qu'il en parlait à celui-ci la réponse invariable était : « qu'ils aillent au diable ! » En sortant des chambres des prisonniers, il nous disait fréquemment qu'on lui avait fait une demande quelconque, et qu'il l'avait refusée. Il disait cela avec infiniment de plaisir. Ainsi il avait refusé de laisser ouvrir les fenêtres. Je ne sais comment il nommait le Tsar en lui parlant. Dans la chambre du commandant il disait « eux » pour désigner la Famille ; le Tsar il l'appelait « Nikolachka ». J'ai parlé des saouleries auxquelles s'adonnaient Avdeief et ses amis. Une fois Avdeief s'affala ivre-mort dans une des pièces du rez-de-chaussée, au moment même où Beloborodof venait le chercher. Quelqu'un a menti à Beloborodof en disant qu'Avdeief était sorti. Juste avant de tomber Avdeief avait été — ivre comme il était — chez la Famille impériale. Il arrivait que la compagnie Avdeief — tous ivres, affalés parmi leurs saletés dans la chambre du commandant — hurlaient des chansons choquantes aux oreilles du Tsar : « Nous sommes victimes du conflit fatal », « Renonçons à l'ancien monde », « Ensemble, camarades, marchons au pas ». Oukraintsef savait jouer du piano, il accompagnait les chanteurs sur un pianino qui se trouvait dans la chambre du commandant. Je suis sûr que dans sa façon de traiter la Famille impériale, Avdeief a fait preuve de grossièreté et de brutalité ; il était incapable d'autre chose. Il répétait ce que disaient les journaux au sujet des relations entre la Tsarine et Raspoutine.

Je n'ai jamais parlé au Tsar ni aux siens : je les rencontrais, c'est tout. Une fois j'ai entendu le Tsar parler à Mochkine, assis sur un banc au jardin, tandis que « eux » se promenaient. Le Tsar s'approcha de lui et lui dit quelque chose au sujet du temps.

Mais ces rencontres silencieuses laissaient une im-

pression sur moi. Je me les figurais tous d'une façon nouvelle. Le Tsar n'était plus jeune, la barbe déjà grisonnante. Il portait une blouse sanglée par un ceinturon d'officier, muni d'une boucle jaune, la culotte khaki comme la blouse avec des bottes, le tout usé et rapé. Ses yeux étaient doux et bons, la figure aussi. Il me faisait l'effet d'être un homme bon, simple, sincère et abordable. On avait l'impression qu'il avait envie de vous parler et que dans un instant il allait entamer la conversation.

La Tsarine ne lui ressemblait guère, on le voyait. Son regard était sévère, sa figure et ses manières celles d'une femme orgueilleuse, importante. Il nous arrivait de parler entre nous à leur propos, et tous nous pensions que Nicolas Alexandrovitch était un homme simple, tandis qu'elle ne l'était pas mais paraissait une véritable Tsarine. Elle avait l'air plus âgée que lui, beaucoup de cheveux gris sur les tempes, la figure déjà d'une vieille femme.

Telle la Tsarine, telle paraissait Tatiana, ayant le même air sévère et important. Les autres filles : Olga, Marie et Anastasia n'avaient aucune trace d'importance ; on voyait qu'elles étaient simples et bonnes. Je ne puis rien dire au sujet de l'Héritier, car étant malade il restait étendu sous une couverture dans sa voiturette.

De toutes les pensées que j'avais au début sur le Tsar rien ne restait. Les ayant vus deux ou trois fois je commençais en mon âme à m'apitoyer sur eux comme sur des simples mortels, et croyez-moi ou non — c'est la vérité que je vous dis — l'idée m'est venue : « qu'ils se sauvent ; il faut faire de telle sorte qu'ils s'en aillent ». Je n'en parlai à personne, quoique la pensée m'était venue d'en parler au Dr Derevenko, qui venait chez nous. Mais je m'en suis gardé, je ne sais pourquoi. Sa figure était trop renfrognée, n'exprimait rien. Au début, lorsque les amis d'Avdeief chantaient, je me

joignais quelquefois aux refrains révolutionnaires ; mais après, ayant compris les choses à leur juste valeur, je cessai ces démonstrations blessantes ; d'autres ont suivi mon exemple, en blâmant Avdeief de sa conduite.

Sous Yurovski nous fûmes écartés de la maison, on ne s'attardait plus dans la chambre du commandant comme du temps d'Avdeief ; on venait de la maison Popof au coup de sonnette, on recevait les ordres, puis on s'en allait ; mais nous autres sergents n'y allions que très rarement, car Medvedef nous communiquait les ordres qu'il recevait de Yurovski. Celui-ci nous tenant éloignés de la maison, je ne pourrais dire quelle était sa conduite envers les prisonniers, mais de son temps il n'y avait plus de scènes d'ivrognerie. Je ne l'ai jamais vu ivre. Nikouline recevait une demoiselle Siveleva de la commission extraordinaire, mais pas dans la chambre du commandant. Yurovski a fait refuser des offrandes apportées par les nonnes. Je ne me rappelle pas ce que c'était. Aussi, il ne voulait pas que le prêtre Medeline dise la messe, et le fit remplacer par le Père Storojef. Il s'est conduit étrangement envers moi. Le 12 juillet j'ai été élu par les gardes à la place de Medvedef ; deux jours après je rentrai à la maison en retard ; alors Yurovski me destitua, et nomma de nouveau Medvedef.

J'ai vu le Tsar et ses filles pour la dernière fois le 16 juillet. Ils se promenaient dans le jardin vers 4 heures de l'après-midi. Je ne me rappelle pas avoir vu l'Héritier ce jour-là, certainement pas la Tsarine.

Le 15 juillet, un lundi, le garçon qui vivait dans la maison Ipatief, et traînait la voiturette de l'Héritier, est paru chez nous. Moi et les autres habitants de la maison Popof en avions fait la remarque sans nous rendre compte de ce que cela signifiait ; mais certainement c'était sur l'ordre de Yurovski que le garçon avait déménagé.

Le 16 juillet, j'étais sergent de garde depuis 2 heures de l'après-midi jusqu'à 10 heures du soir. A 10 heures j'ai fait la relève des 8 postes, dont 4 par des ouvriers de Zlokazof et 4 par ceux de Syssert ; ainsi Brousianine au 3, Lesnikof au 4, Deriabine au 7, Klechtchef au 8. Je ne me rappelle pas les noms des Syssertiens. Ces factionnaires devaient être relevés à 2 heures de la nuit, par le sergent Dobrynine auquel je remis le service, et m'en allai chez moi. Après avoir bu le thé, je m'endormis vers les 11 heures. Dans ma chambrée étaient logés Klechtchef, Romanof et Osokine, à côté Deriabine, Lesnikof, Brousianine, Smorodiakof et plus loin Prohorof, Oustinof, Korzouhine, Pelegof.

Quand je me couchai Romanof et Osokine étaient absents. Vers les 4 heures du matin, lorsqu'il faisait déjà clair, je m'éveillai au bruit des paroles de Klechtchef. Romanof et Osokine, rentrés tard, s'éveillaient aussi. Il dit tout ému : « Les gars, levez-vous ; vous apprendrez une nouvelle. Venez dans l'autre chambre ». Nous nous sommes levés et passés dans la chambre à côté, là tout le monde était assemblé. Klechtchef a dit : « Aujourd'hui on a fusillé le Tsar ». Tous posaient des questions, auxquelles répondaient Klechtchef, Deriabine, Lesnikof et Brousianine. Klechtchef et Brousianine faisaient le récit en se complétant, les deux autres racontaient ce qu'ils avaient vu. Voici comment ils racontaient l'événement.

A 2 heures de la nuit, Medvedef et Dobrynine faisaient le tour des factionnaires et les prévenaient qu'ils auraient à rester de faction après 2 heures, car cette nuit on allait fusiller le Tsar. Après cet avertissement Klechtchef et Deriabine se sont approchés des fenêtres de la maison, Klechtchef de celle qui donne sur le vestibule près de l'entrée de la ruelle, à travers laquelle il pouvait regarder dans la chambre d'exécution. Deriabine de la fenêtre de cette chambre sur la ruelle.

Après minuit, en comptant l'heure solaire, soit après 2 heures d'après l'heure nouvelle avancée par les Bolcheviks, tout un cortège traversa les chambres du rez-de-chaussée sous les yeux de Klechtchef. D'abord venaient Yurovski et Nikouline, après eux l'Empereur, l'Impératrice, leurs filles Olga, Tatiana, Marie, Anastasie, ensuite Botkine, la Demidof, Troupp et Haritonof. L'Héritier était dans les bras de l'Empereur. Derrière venaient Medvedef et les Lettons, les mêmes qui étaient venus de la commission extraordinaire et habitaient au rez-de-chaussée. Deux des Russes portaient des fusils.

Etant entrés dans la chambre donnant sur la ruelle, « ils » se placèrent de la façon suivante : le Tsar au milieu, ayant l'Héritier à sa droite assis sur une chaise, et à droite de lui le Dr Botkine, tous les trois faisant face à la porte par laquelle ils venaient d'entrer ; près du mur qui sépare cette chambre du débarras se tenaient la Tsarine et ses filles, entre l'arc du soubassement et la porte du débarras. Le cuisinier et le valet se trouvaient dans un coin, la Demidof dans un autre, à droite et à gauche.

Dans la chambre, à droite de la porte du vestibule, se tenait Yurovski ; à côté de lui, juste devant la porte, Nikouline. A ses côtés étaient placés quelques Lettons, d'autres sur le seuil même, derrière eux Medvedef. C'est ainsi que les voyaient Klechtchef et Deriabine. Klechtchef ne pouvait voir Yurovski ; Deriabine le voyait à travers la fenêtre, parlant et agitant les bras, sans pouvoir entendre ce qu'il disait ; mais Klechtchef déclarait avoir entendu les paroles de Yurovski s'adressant au Tsar : « Nicolas Alexandrovitch, vos parents ont essayé de vous sauver, mais ils n'y ont pas réussi ; et nous sommes forcés de vous fusiller, nous-mêmes ». Aussitôt après ces paroles plusieurs détonations retentissaient. On tirait seulement aux revolvers. Klechtchef et Deriabine ne pouvaient voir si Yurovski tirait, mais ils voyaient bien Nikouline le faire. Plusieurs Lettons tiraient aussi. Après les premiers coups de feu, on entendit des cris de femme. Les fusillés tombaient les uns après les autres ; le Tsar tomba le premier, ensuite l'Héritier. La Demidof cherchait à s'esquiver en se couvrant d'un oreiller ; un des deux Russes de la commission extraordinaire l'a transpercée à coups de baïonnette.

Comme tous gisaient à terre, on commença à les examiner, pour voir s'ils étaient bien morts ; on achevait ceux-là qui donnaient encore signe de vie. De la Famille seule Anastasie fut achevée par la baïonnette. Il y avait deux oreillers. Les cadavres étaient fouillés ; on dégrafait les vêtements. Klechtchef et Deriabine mentionnaient des ceintures enlevées, disaient-ils, aux femmes. On disait aussi que dans les oreillers il y avait une ou deux cassettes. Tous les objets enlevés aux cadavres furent emportés par Yurovski. On apporta des draps de lit dans lesquels on enroula les cadavres, et les emporta dans la cour, en traversant les chambres par lesquelles les victimes étaient venues au supplice. De la cour on les chargeait sur une automobile, stationnant devant la porte cochère. Ceci fut observé par Lesnikof et Brousianine. Tous les cadavres étaient entassés dans un camion automobile, dont le fond était garni par un morceau de drap, puis recouverts d'un autre morceau, pris dans le débarras. Le chauffeur était Serge Liuhanof. Il conduisit sa voiture par le chemin aménagé entre les deux barrières, sortant par la ruelle, qu'il descendit en passant devant la maison Popof. Yurovski partit avec les cadavres, en emmenant trois Lettons. Deux autres Lettons, le jeune au pince-nez et le jeune blondin, prenaient des balais et commençaient à faire disparaître le sang à l'aide de sciure de bois et d'eau. Les factionnaires ne furent pas dérangés ; ils sont restés à leurs postes jusqu'à la relève.

Personne ne mettait en doute l'exactitude du récit car tous les détails concordaient, et les témoins, surtout Deriabine, étaient fort émus. Deriabine, outre appelait les assassins « bouchers », Brousianine n'ayant pu assister longtemps à la vue des cadavres enroulés dans les draps tout en sang, s'était réfugié au fond de la cour.

Medvedef ou un autre m'a dit quelques jours après que les cadavres étaient emportés au delà de l'usine Verkh-Issetsk ; Liuhanof ayant conduit l'automobile dans la forêt, par des routes marécageuses, avec grande peine, à un endroit où il y avait un trou déjà prêt, dans lequel on mettait tous les cadavres. Lesnikof m'avait dit que Yurovski avait emporté avec lui des pelles de la maison Ipatief.

Personne parmi les ouvriers de Zlokazof n'avait été prévenu la veille, Medvedef n'étant pas venu chez nous. Il ne nous aimait pas. En général les Syssertiens et nous faisions bande à part, les chambrées étaient séparées ayant des entrées différentes. De même on ne nous appela pas pour faire disparaître les traces du crime. Je conçois que Medvedef a averti seulement les siens, aussi que son intime, André Strekotine, avait été placé au poste de mitrailleuse du rez-de-chaussée.

Yurovski, Nikouline et les Lettons avaient tous des revolvers. Yurovski en fit venir d'autres dont un me fut donné ainsi qu'aux autres sergents.

Le récit du meurtre du Tsar et de sa Famille m'impressionna très fort. Je restais assis, tout tremblant. Ne pouvant plus dormir, j'allai, vers 8 heures, chez ma sœur Capitoline, avec laquelle j'étais en bons termes, afin de lui parler à cœur ouvert, car j'avais l'âme endolorie. Je l'ai trouvée seule, son mari étant de service au commissariat de justice, je m'assis dans la cuisine. Voyant ma mine défaite, elle me demanda ce que j'avais ; je lui ai dit : « On a fusillé le Tsar. » Sa première question fut : « Est-il possible que tu y assistais ? » Je lui racontai ce que je viens de vous dire, mais en moins de détails. C'est possible que je lui aie dit : « On a fusillé la Famille impériale par décision du Soviet régional. » Je le croyais, et je le crois encore, car il est peu probable que Yurovski ait fait ça de lui-même. Et puisque tout pouvoir était en ce moment entre les mains du Soviet régional je suppose que le meurtre de la Famille fut exécuté par son ordre. Vous me demandez si j'ai eu une conversation avec mon beau-frère Agafonof, environ une semaine avant l'assassinat de la Famille, quant au danger la menaçant par suite de l'approche de l'ennemi, c'est-à-dire des Tchéco-Slovaques ; en effet je me rappelle cette conversation. Des propos circulaient parmi les gardes rouges, à ce sujet ; on se demandait ce qui arriverait à la Famille impériale si les Tchèques venaient. On supposait qu'elle serait fusillée.

Je n'ai point dit à ma sœur que j'avais assisté au supplice de la Famille impériale. Peut-être y a-t-elle cru en voyant ma figure bouleversée. Je ne lui ai pas dit que la Demidof avait reçu « exactement 32 coups de baïonnette » mais qu'elle « portait environ 30 blessures ».

Etant resté deux heures à peu près chez ma sœur, je rentrai vers les 10 heures chez moi, et à 2 heures je reprenais mon service. Starkof, qui me le remettait, m'a dit que le poste 7 était supprimé (c'est le poste sous les fenêtres de la maison) ; ainsi je relevai les factionnaires comme d'habitude, sauf au poste 7. Evidemment personne n'avait succédé à Deriabine. Nous comprenions très bien pourquoi la sentinelle n'y était plus nécessaire. Ayant vérifié les postes, je rentrai à la chambre du commandant. J'y trouvai Nikouline et deux Lettons non-Russes. Medvedef aussi y était. Ils n'étaient pas gais, mais soucieux et abattus ; personne ne disait mot. Sur la table gisaient beaucoup d'objets, des pierreries, des boucles d'oreilles, des épingles, des

colliers, dans des écrins ouverts ou sortis des écrins.

La porte donnant accès aux chambres où vivait la Famille était close, comme toujours, mais il n'y avait personne à l'intérieur, — c'était clair ; aucun bruit de voix ou de pas comme avant, aucun signe de vie ; mais dans l'entrée, à la porte des appartements, se tenait leur petit chien qui attendait patiemment qu'on le laisse entrer. Je m'en souviens, je me disais à moi-même : « Tu attendras longtemps, pauvre bête ! »[1]. Dans la chambre du commandant je remarquai un nouveau lit. J'ai su que les deux Lettons ne voulaient plus dormir en bas et l'avaient apporté. L'un dormait sur le canapé. Les autres Lettons étaient disparus, bientôt ces deux aussi. Je n'en ai plus revu un seul.

Le 17 juillet je suis resté de service jusqu'à 10 heures du soir, comme à l'ordinaire. Yurovski n'était pas visible de toute la journée. On n'a rien emporté de la maison ce jour-là. Medvedef a averti tous les hommes de la garde ce 17 juillet que nous serions envoyés sur le front ; ainsi le lendemain j'allai à la fabrique Zlokazof toucher de l'argent et prendre des effets, et à 2 heures je reprenais mon service. Ce 18 juillet on emportait les effets de la maison Ipatief. J'ai vu porter des malles et des caisses et les charger sur une automobile. Liuhanof était le chauffeur et Beloborodof surveillait le convoi. Il y avait aussi deux voitures à cheval, chargées. Lesnikof, un des nôtres, me racontait qu'il avait porté une petite malle très lourde. Les objets précieux gisaient toujours sur la table dans la chambre du commandant sans avoir été dérangés.

Je me rappelle très bien avoir vu Yurovski dans la maison ce jour-là vers les 6 heures du soir, mais je pense qu'il y resta un instant seulement. Nous avions un malentendu d'argent ; il avait payé les Syssertiens, mais ne voulait rien donner aux nôtres, sous prétexte

1. Le « bull » français de Tatiana (v. p. 114).

que nous avions touché à la fabrique ; or, les sommes que nous avions touchées nous étaient dues pour la « liquidation » des biens des anciens propriétaires. Je lui en parlai le 18 juillet vers 10 heures du matin, lorsque je vins dans la chambre du commandant. Il exigeait un certificat de la fabrique ; je suis allé le chercher. Un membre du comité de la fabrique, Babouchkine, me donna une lettre certifiant que nous avions reçu les sommes de la liquidation. je remis cette lettre à Yurovski vers 3 heures de l'après-midi. Il ne cédait pas. Alors je suis revenu accompagné de Poutilof et Deriabine. Il promit d'en référer au Soviet régional. Vers les 8 heures du soir il manda Medvedef et lui remit la somme pour nous. On continuait le déménagement des effets de la maison Ipatief pendant cette journée ; les objets précieux étaient disparus de la chambre du commandant.

Pendant la nuit du 19 au 20 juillet moi et les autres gardes, dont 16 de chez Zlokazof et 18 de Syssert, fûmes dirigés sur la gare. Il est resté 8 hommes pour garder la maison Ipatief, entre autres Michel Letemine, les deux Starkof et Dobrynine. Nous autres avons été affectés à la garde de Stogof. Le 25, nous étions dirigés sur Alapaievsk et, de là, sur Perm. Sept d'entre nous passâmes à la garde du commissaire des vivres Gorbounof. Je restai avec lui jusqu'au 1er novembre, alors je suis parti sans permission à Motoviliha. Lorsque ce territoire passa sous les ordres du Directeur Suprême je fus mobilisé et je pris part aux combats contre les Rouges, ensuite on m'a arrêté.

Je me rappelle un incident de la vie du Tsar. Un jour je trouvai Nikouline et Kabanof dans la chambre du commandant. Nikouline demanda à Kabanof de quoi il avait parlé au Tsar pendant la promenade au jardin. Kabanof répondit que le Tsar lui avait demandé s'il n'avait pas servi dans un régiment de cuirassiers : celui-ci répondit affirmativement : « En effet, disait-il, j'avais

vu le Tsar une fois quand il est venu passer en revue le régiment. » Tous les deux s'émerveillaient de la mémoire du Tsar.

Pendant que j'étais à Perm je rencontrai une fois Yurovski, qui s'était fait raser la barbe, et Nikouline. La photographie reconnue par Proskouriakof comme portrait de Nikouline ne l'est pas. Nikouline ne lui ressemble point, il est gros, blondin, imberbe de vingt-quatre-vingt-cinq ans. Ce n'est pas un ouvrier mais plutôt un comptable ou un commis.

Le garçon est disparu de notre caserne. Je l'ai vu de loin un jour après le meurtre dans la chambre où dînaient les ouvriers de Syssert, pleurant amèrement.

Le 17 juillet, tout bouleversé encore par l'affaire, je me rendis auprès de Medvedef pour en avoir le cœur net. Dans la chambre du commandant se trouvait un homme qui nous apportait les provisions. Je commençai à questionner Medvedef au sujet du meurtre. Medvedef me raconta qu'entre minuit et une heure Yurovski était allé lui-même réveiller la Famille impériale et dit au Tsar : « Une attaque se prépare sur la maison. Je dois vous transférer tous dans les chambres inférieures. » Alors « ils » sont descendus. Je lui demandai qui avait tiré. Medvedef me répondit « les Lettons ». Il me confirmait que les cadavres avaient été emmenés par Yurovski avec les Lettons et Liuhanof au delà des usines Verkh-Issetsk, et là, dans un endroit boisé, près d'un marais, ensevelis tous dans un fossé. Le garçon d'après lui devait rejoindre ses parents, Yurovski ayant donné l'ordre de l'envoyer à Petrograd.

(*Signé*) : Anatole Alexandrovitch Yakimof.

Le juge d'instruction pour les affaires d'importance spéciale,

(*Signé*) : N. Sokolof.

Paul Medvedef

L'interrogatoire de Paul Medvedef, un des régicides, a été fait assez sommairement par le juge Sergueief; lorsque le juge d'instruction Sokolof voulut se rendre sur les lieux pour l'interroger il apprit le décès de Medvedef, mort en prison du typhus. Le témoignage que l'on va lire, tout en laissant des points imprécis, donne un tableau du crime conforme dans les détails essentiels aux dépositions de Yakimof qui précèdent et à celles de Proskouriakof — intime de Medvedef dont il tenait beaucoup de renseignements précieux — qui suivent le document, traduit ici textuellement.

Medvedef est un caractère bien différent de Yakimof, c'est la brute cynique qui trouve son emploi dans les basses besognes des tourmentes révolutionnaires. Il raconte les détails de la boucherie avec un sang-froid absolu. On sait qu'il y prit une part active malgré sa prétendue « sortie ».

Procès-verbal.

L'an 1919 le 21 et 22 février siégeant dans son étude Ekaterinebourg, le juge du tribunal d'Ekaterinebourg, .-A. Sergueief interrogeait le sous-nommé accusé conformément aux articles 403-405 du Code de procédure criminelle en lui préférant l'accusation prévue par les articles 13 et 1453 du Code pénal et il déposa :

Je suis Paul fils de Spiridon Medvedef, trente et un ans, orthodoxe, lettré, sans casier judiciaire, originaire de paysans des usines Syssert, arrondissement d'Ekaterinebourg, province de Perm, marié à Marie fille de Daniel, ayant une fille Zoé, huit ans, un fils André, trois ans, et un fils Jean, un an; je possède une maison

et un ménage à Syssert, je travaillais dans les hauts-fourneaux à l'usine Syssert en suppléant à mes gages par des travaux de cordonnerie.

J'ai suivi l'école primaire pendant deux ans, la quittant sans avoir terminé le cours. Au mois de septembre 1914, je fus mobilisé comme territorial, et affecté à la compagnie stationnant à Verhotourie. J'y suis resté en tout deux mois, après on me libéra du service militaire comme ouvrier travaillant aux munitions de guerre.

Après la révolution la plupart des ouvriers, moi inclus, se sont inscrits dans le parti des Bolcheviks. Je payais ma cotisation, un pour cent de mes gains, à la caisse du parti, ensuite j'ai cessé ne voulant plus prendre part à ses travaux. Après la révolution bolcheviste, au mois de janvier 1918, je fus enrôlé dans l'armée rouge; en février j'étais déjà envoyé sur le front contre Doutof sous le commandement du commissaire Serge, fils de Vitali Mratchkovski. Nous combattions au delà de la ville de Troitsk, mais la guerre fut malheureuse pour nous ; nous errions par la steppe plus souvent que nous ne nous battions avec l'ennemi. Je revins du front au mois d'avril et me reposai chez moi trois semaines.

Pendant la deuxième quinzaine de mai le commissaire Mratchkovski, susnommé, arrivait à notre usine et se mit à enrôler des ouvriers pour former la garde de la maison où on emprisonnait le ci-devant empereur Nicolas II et sa famille. Les conditions du service me paraissant favorables je m'y suis inscrit. En tout on a enrôlé trente hommes : Nikiforof, Dobrynine, Starkof (Jean), Strekotine (André), Strekotine (Alexandre), Kotof, Proskouriakof, Stolof, Orlof, Tetkine, Podkorytof, Touryguine, Lougovoi, Semenof, Popof, Talapof, Sadtchikof, Kesaref, Zaitsef, Starkof (André), Belomoine, Letemine, Safonof (Faika), Chevelef, Tchourkine, Alexeief, Viatkine, Kotegof (Jean), Kotegof

(Alexandre) et moi. Des changements se sont produits. Drozdof et Emelianof ont rejoint le détachement. Nikiforof, Lougovoi, Kesaref et Semenof sont partis malades. A leur place sont entrés Dobrynine, André Starkof et Zaitsef.

Le détachement formé par Mratchkovski est arrivé à Ekaterinebourg le 19 mai (n. s.). Nous étions casernés au Marché jusqu'au 24 ; pendant ce temps nous recevions l'ordre de Beloborodof, président du Soviet régional, d'élire deux « anciens ». Les élus étaient moi et Nikiforof. Le 24 mai nous prenions nos nouveaux quartiers dans le rez-de-chaussée de la maison Ipatief. Toute la Famille du ci-devant Empereur arriva ce jour même, je crois. L'Empereur et sa Famille étaient logés au premier étage ; ils occupaient tout l'étage à l'exception d'une chambre à gauche de l'entrée, réservée au commandant et à ses aides. Le commandant était alors un ouvrier de la fabrique Zlokazof, Alexandre Avdeief et son adjoint Mochkine ; il y avait encore deux ou trois ouvriers de Zlokazof dans la chambre du commandant, les frères Loguinof.

Le commandant m'emmena comme « ancien » voir les prisonniers. Avec Avdeief et Mochkine je passai dans la chambre du coin (la chambre à coucher impériale) où se trouvaient les personnes suivantes : l'Empereur, sa femme, son fils, ses quatre filles, le Dr Botkine, le cuisinier, le valet et le garçon, douze en tout. Les ayant comptés, nous sommes partis sans échanger de paroles avec eux. Dans la chambre à côté étaient logées les jeunes filles. Pendant deux ou trois jours elles n'avaient pas de lits ; après on les apporta.

Le commandant seul dirigeait l'organisation intérieure de la maison ; les hommes de la garde ne remplissaient que le rôle de sentinelles. La relève était faite trois fois puis quatre fois par jour. Nous avons vécu dans la maison Ipatief deux ou trois semaines, après on nous a logés dans la maison Popof, en face.

Quelques jours plus tard le détachem\t était renforcé par 15 ouvriers de la fabrique Zlokazo. dont je ne me rappelle pas les noms. Ils ont aussi choi: un « ancien » nommé Yakimof, qui portait le sobriquet 'e « Lenka ». Il y avait 11 postes de garde, dont 2 intrieurs, 2 à mitrailleuses et 4 extérieurs. La Famille impériale sortait tous les jours pour la promenade au jardin ; l'Héritier était tout le temps malade, porté par l'Empereur et conduit dans un fauteuil roulant. Les repas de la famille venaient d'abord de la table d'hôte soviétiste, mais ensuite on a permis de faire la cuisine dans une pièce du premier spécialement aménagée. Les fonctions des anciens consistaient à surveiller le ménage et l'équipement de leurs hommes, à distribuer les corvées et à vérifier les postes. Pendant son tour de service l'ancien se trouvait au bureau du commandant. Au début il faisait douze heures de présence, après on a élu un troisième « ancien », Constantin Dobrynine, et nous faisions huit heures.

A la fin de juin ou au commencement de juillet, Avdeief et Mochkine furent remplacés. Je crois qu'ils s'étaient fait pincer à voler. Le nouveau commandant fut Yurosvki, celui dont vous me montrez la photographie ; son adjoint est arrivé avec lui, un gros châtain de trente ans, dont je ne me rappelle pas le nom.

Le soir du 16 juillet je pris mon service, et vers 8 heures le commandant Yurovski me donna l'ordre d'enlever les revolvers aux hommes et de les lui rapporter ; c'étaient des revolvers système Naghan ; je les pris aux factionnaires et à quelques autres, en tout 12 pièces, et les apportai dans le bureau du commandant. Alors Yurovski m'annonça : « Aujourd'hui il faudra les fusiller tous ; préviens le détachement afin que les hommes ne soient pas inquiets lorsqu'ils entendront les décharges. » Je devinai que Yurovski parlait de fusiller toute la Famille impériale ainsi que les personnes qui étaient avec elle, le Dr Botkine et les domestiques ; mais je ne demandai pas à quel moment et par qui la décision avait été prise de les fusiller. J'ajoute que le garçon-mitron qui se trouvait dans la maison avait été dès le matin transféré par ordre de Yurovski à la maison Popof. Dans le rez-de-chaussée Ipatief, se trouvaient des Lettons de la « commune lettonne » installés ici après la nomination de Yurovski ; ils étaient dix ; je ne me souviens pas de leurs noms.

J'avertis le détachement à 10 heures du soir environ, conformément aux ordres de Yurovski afin qu'ils ne s'inquiètent pas à cause des détonations. Qu'il s'agissait de fusiller la Famille impériale, je l'ai confié à Jean Starkof. Je ne me souviens pas qui étaient les factionnaires ce soir-là, ni auxquels j'ai pris les revolvers.

Yurovski réveilla la Famille impériale vers minuit. Je ne sais pas s'il expliqua pourquoi il les avait dérangés et où ils devaient aller. J'affirme que ce fut Yurovski qui alla dans leurs chambres. Ni moi ni Dobrynine n'avions reçu la mission de les réveiller. Environ une heure après toute la Famille impériale, le médecin, la servante et les deux domestiques étaient levés, débarbouillés et vêtus. Encore avant que Yurovski ne fût allé éveiller la Famille impériale, deux membres de la commission extraordinaire étaient arrivés à la maison Ipatief, dont l'un Pierre Ermakof — j'ai su son nom après — l'autre grand, blond, portant des petites moustaches, âgé de vingt-cinq, vingt-six ans dont je ne sais pas le nom. Ce n'était pas Valentin Saharof.

Entre 1 heure et 2 heures de la nuit sont sortis de leurs chambres : le Tsar, la Tsarine, les quatre filles du Tsar, la servante, le cuisinier, le valet ; l'Héritier était dans les bras du Tsar. Celui-ci et son fils étaient habillés en blouses khaki et coiffés de leurs casquettes ; l'Impératrice et ses filles étaient en robes, sans pardessus, les têtes découvertes. L'Empereur marchait en avant, suivi par la Tsarine, ses filles et les autres. Ils étaient accompagnés par Yurovski, son aide et les deux

membres de la commission extraordinaire déjà mentionnés ; je m'y trouvais aussi. Devant moi aucun des membres de la Famille impériale n'a posé des questions ; il n'y avait ni larmes ni sanglots. Descendus par l'escalier de la deuxième antichambre, ils sont arrivés dans la cour et de là s'engagèrent par la porte de service du rez-de-chaussée. Yurovski montrait le chemin.

On les amena à la chambre du coin, voisine du débarras scellé. Yurovski demanda des chaises. Son aide en apporta trois ; une fut donnée à l'Impératrice, l'autre à l'Empereur et la troisième à l'Héritier. L'Impératrice s'est assise près du mur entre la fenêtre et l'arc ; derrière elle étaient trois de ses filles, je ne sais lesquelles. (Je les voyais chaque jour à la promenade et je connaissais tous leurs noms, mais je ne savais pas comment s'appelait chacune d'elles.) L'Empereur et l'Héritier s'assirent côte à côte presque au milieu de la chambre. Derrière la chaise de l'Héritier se tenait le Dr Botkine : la servante, une grande femme, près de la porte scellée, à gauche de la quatrième fille ; les deux domestiques se mettaient dans le coin de gauche contre le mur du débarras. La servante tenait un oreiller dans ses bras. Les filles du Tsar avaient aussi apporté des petits coussins, dont un fut placé sur la chaise de l'Impératrice, l'autre sur le siège de l'Héritier. Evidemment tous se doutaient du sort qui les attendait, mais aucun ne proféra la moindre syllabe.

Simultanément sont entrés dans la chambre onze personnes : Yurovski, son aide, les deux membres de la commission extraordinaire et sept Lettons. Yurovski me fit sortir en disant : « Va voir dans la rue s'il y a quelqu'un et si on entendra les coups de feu. »

Je suis sorti dans la cour formée par la grande barrière et avant d'arriver à la rue j'entendis le bruit des détonations. Je rentrai aussitôt (2 ou 3 minutes en tout s'étaient écoulées) et passant dans la chambre où la fusillade venait d'avoir lieu, j'ai vu que tous les membres de la Famille impériale : le Tsar, la Tsarine, les quatre filles et l'Héritier gisaient déjà à terre avec de nombreuses blessures sur le corps. Le sang coulait à flots. Aussi furent tués le médecin, la servante et les deux domestiques. A mon arrivée l'Héritier, encore vivant, gémissait ; Yurovski s'est approché de lui et tira deux ou trois coups sur lui à bout portant. L'Héritier s'est tu. La scène du meurtre, l'odeur et la vue du sang me donnaient la nausée.

Le meurtre accompli, Yurovski m'envoya chercher des hommes du détachement pour laver le sang dans la chambre. En allant à la maison Popof je rencontrai les « anciens, » Jean Starkof et Constantin Dobrynine qui venaient en courant de la caserne. Ce dernier me demanda : « A-t-on fusillé Nicolas II ? Fais attention qu'on ne fusille pas quelqu'un d'autre à sa place ; tu en répondras. » Je lui dis que Nicolas II et toute sa famille étaient tués. J'ai amené 12-15 hommes, mais lesquels je ne pourrais dire. Ils s'étaient d'abord occupés à transférer les cadavres sur un camion-automobile qui attendait à la porte cochère. On portait les cadavres sur des civières faites avec des draps de lit tendus sur des brancards de traîneaux remisés dans la cour. Les cadavres entassés sur le camion furent recouverts avec des pièces de drap de soldat prises dans le petit débarras du rez-de-chaussée. Le chauffeur de l'automobile était Liuhanof, un ouvrier de la fabrique Zlokazof. Sur le camion sont montés Pierre Ermakof et l'autre membre de la commission extraordinaire ; ils ont emmené les cadavres. Dans quelle direction sont-ils allés, où ont-ils caché les cadavres, je n'en sais rien. Le sang dans la chambre et dans la cour fut lavé et tout remis en ordre. A trois heures de la nuit tout était fini ; Yurovski partit dans son bureau et moi à la caserne.

Eveillé vers les 9 heures, j'allai à la chambre du commandant. Là se trouvaient déjà le président du So-

viet régional Beloborodof, le commissaire Golochtchekine et Jean Starkof, celui-ci étant de service, ayant été élu « ancien » trois semaines auparavant. Un désordre complet régnait dans toutes les chambres ; les objets éparpillés, valises et malles ouvertes. Sur toutes les tables de la chambre du commandant on avait disposé des monceaux d'objets d'or et d'argent. Là se trouvaient aussi les objets précieux qu'on avait enlevés à la Famille impériale avant la fusillade et les objets d'or qui se trouvaient sur eux tels que bracelets, bagues et montres. Les valeurs furent emballées dans deux malles prises dans la remise. L'aide du commandant s'y trouvait.

Vous me demandez si le nom de Nikouline m'est connu ; je me souviens à présent que c'est justement le nom de l'aide. Sur le groupe photographique que vous me montrez je reconnais parfaitement l'aide du commandant. Par les paroles de Nikouline je sais qu'il avait servi à la commission extraordinaire. Vous me dites que selon vos renseignements A. Strekotine se trouvait au moment du meurtre en faction près du poste-mitrailleuse dans la grande chambre au rez-de-chaussée, dont la porte grande ouverte lui laissait voir ce qui se passait dans la chambre de la fusillade ; en effet, il y était. Lors de la fusillade même Yakimof n'était pas présent.

En faisant le tour des chambres, j'ai trouvé dans l'une d'elles sous un livre de catéchisme six billets de 10 roubles ; je me les suis appropriés ; j'ai pris aussi quelques bagues en argent et d'autres bricoles. Le matin du 18 ma femme est arrivée chez moi et je suis parti avec elle aux usines Syssert, étant chargé de distribuer des sommes d'argent aux familles des hommes du détachement. Je suis rentré à Ekaterinebourg le 21 juillet ; tous les objets impériaux étaient déjà emportés de la maison et la garde retirée. Le 24 juillet je suis parti d'Ekaterinebourg avec le commissaire

Mratchkovski. A Perm le commissaire Golochechkine me nomma à la garde des appareils destinés à faire sauter le pont sur la Kama lors de l'arrivée des « gardes-blancs ». Je n'ai pas eu le temps de le faire sauter. Je ne le voulais pas, ayant formé l'intention de me rendre. L'ordre de faire sauter le pont m'est parvenu lorsque les troupes sibériennes faisaient feu dessus. Je me suis avancé et rendu volontairement.

Bientôt j'entrai comme aide-infirmier au poste sanitaire numéro 139 dans la ville de Perm, où je me trouvais jusqu'à mon arrestation. Je suis entré en conversation avec une des sœurs par hasard, à propos d'une observation faite par elle que d'après les journaux on aurait mal traité la Famille impériale. Je lui ai dit que ce n'était pas vrai, et je lui ai raconté ce que je viens de vous dire mais avec moins de détails : que j'avais servi avant dans la garde de la maison Ipatief ; comment vivait la Famille impériale et comment elle avait été fusillée. Je lui ai tout dit au sujet de Yurovski, son aide, les deux membres de la commission extraordinaire et les Lettons ; j'ai dit qui avait fusillé, comment on avait lavé le sang et emmené les cadavres en automobile. Cette conversation eut lieu bientôt après mon entrée au poste sanitaire. Le fonctionnaire envoyé par vous m'a confronté de loin avec cette sœur.

Où a-t-on fait disparaître les cadavres ? Je sais seulement ceci : après mon départ d'Ekaterinebourg, j'ai rencontré à la gare d'Alapaievsk Pierre Ermakof et lui ai demandé où on avait emporté les cadavres. Ermakof m'a expliqué qu'on les avait déchargés dans un puits de mine au delà des usines Verkh-Issetsk et fait sauter le puits au moyen de bombes afin qu'ils fussent ensevelis. Je ne sais rien et je n'ai rien entendu dire au sujet des bûchers auprès du puits. Je n'ai pas d'autres renseignements au sujet de l'endroit où se trouveraient les cadavres.

Quant à la question : qui avait la disposition de la Famille impériale et en avait-il le droit, je ne m'y intéressais pas ; je remplissais les ordres de ceux-là que je servais. Parmi les chefs bolcheviks venaient souvent à la maison Beloborodof et Golochtchekine. Je n'ai pas entendu ni par moi-même ni des autres qu'avant la fusillade Yurovski aurait lu un papier quelconque au Tsar ou aurait annoncé quelque chose au sujet du supplice imminent. Je ne sais pas où se trouvent actuellement les personnes que j'ai nommées dans mes dépositions.

Je répète que je n'ai pas pris une part directe dans la fusillade. Philippe Proskouriakof se trouvait dans le détachement jusqu'au dernier temps ; mais a-t-il pris part au nettoyage de la chambre et au transport des cadavres, je ne m'en souviens pas. Je rappelle qu'avant mon départ pour Syssert Yurovski me permit d'emporter une petite valise ayant appartenu à Botkine. Je n'ai rien d'autre à déposer. Mes dépositions m'ont été lues ; elles sont bien inscrites.

(*Signé*) : MEDVEDEF.

Le juge du tribunal d'Ekaterinebourg,

(*Signé*) : JEAN SERGUEIEF.

PHILIPPE PROSKOURIAKOF

Les éclaircissements apportés au tableau du drame impérial par l'accusé Proskouriakof sont d'une grande importance, tant par rapport aux détails de la vie des captifs à la maison Ipatief que de la scène de l'assassinat. La brutalité des geôliers, les souffrances morales et physiques des malheureux Romanof en ressortent en couleurs crues. Proskouriakof est un témoin trop jeune pour épargner la vérité, même lorsqu'elle est terrible pour lui et surtout pour ses camarades d'hier. Il détruit carrément l'échafaudage de réticences et de subtilités que l'on a discerné dans les déclarations de Medvedef.

Comme document humain, ce récit d'un Bolchevik en herbe nous permet d'étudier la psychologie révolutionnaire dans ses phénomènes les plus néfastes : l'influence du milieu anarchique sur la jeunesse. Proskouriakof est un échantillon typique de la jeune Russie qui se jetait à corps et âme perdus dans la mêlée révolutionnaire, quitte à se reprendre, déçue dans ses illusions, révoltée par le spectacle de la patrie souillée par la horde judéo-bolcheviste, et se lancer aux autres extrêmes.

Procès-verbal.

L'an 1919, 14-16 avril, le Juge d'instruction pour les affaires d'une importance spéciale près du tribunal d'Omsk, N.-A. Sokolof, siégeant à Ekaterinebourg, interrogeait, conformément aux articles 403-409 du Code de procédure criminelle, le sous-nommé en qualité d'accusé, en lui préférant l'acte d'accusation, et il déclara se nommer Philippe fils de Polyeucte Proskouriakof, dix-huit ans, d'origine paysanne, né aux usines Syssert, domicilié à Syssert, naissance légitime, orthodoxe Russe, trois ans d'école, célibataire, de son métier électro-monteur, sobre, sans casier judiciaire, et ajouta :

Je ne me reconnais pas coupable de ce que vous m'accusez, Monsieur le Juge d'instruction. Voici ce que j'ai à répondre à vos questions :

Mon père Polyeucte fils de Michel habite aux usines Syssert ; ma mère s'appelle Eudoxie fille d'Etienne. J'ai encore mes frères : Alexandre, trente et un ans, André, vingt-huit ans, Etienne, vingt-sept ans, et mes sœurs : Pélagie, vingt-cinq ans, Thaïs, vingt et un ans,

Claude, dix-neuf ans, et mon frère Basile, treize ans. L'aîné sert actuellement dans la milice d'Ekaterinebourg ; André est dans l'armée rouge quelque part sur le front ; Etienne est prisonnier de guerre en Allemagne ; Pélagie est mariée à Pierre Koriakof à Syssert ; Thaïs et Claude sont en service à Ekaterinebourg ; Basile est auprès de nos parents.

Mon père est ouvrier métallurgiste aux usines Syssert depuis bien des années. J'y suis né ; je fréquentai pendant trois ans l'école de 5 classes sans terminer le cours. J'apprenais difficilement, puis mon père est tombé malade. On m'a mis à l'usine, aux forges, mais le travail était trop lourd, et après un an mon frère aîné m'a trouvé un emploi au théâtre artistique du « Palais-Royal » où j'ai appris le métier d'électricien. J'y suis resté un an, puis je m'établis à mon compte en prenant les matériaux chez le monteur, Jean Starkof, dont j'avais fait la connaissance. Ensuite je suis entré à la station électrique à Ekaterinebourg ;j'y travaillai un mois, puis avant les Pâques de 1918 je suis parti à la maison.

Je me souviens très bien de ma rencontre, le 22 mai, au bazar, avec mon camarade Jean Talapof, qui me dit qu'un certain commissaire Mratchkovsky était arrivé aux usines et enrôlait des ouvriers pour garder le Tsar. Je ne le connaissais que de nom comme ayant commandé sur le front contre Doutof. Je transmis les paroles de Talapof à mon père. Lui et ma mère me conseillaient de ne pas entrer dans cette garde. Mon père disait : « Ne va pas, Philippe, sois prudent. » Mais j'avais envie de voir le Tsar ; je n'écoutai pas leurs conseils et le lendemain même j'allai m'inscrire. L'inscription était faite dans la maison du Soviet par un ouvrier de l'usine, Paul Medvedef, assisté de l'adjoint-commissaire Tchourkine. Medvedef me prévint que la paie serait de 400 roubles par mois ; qu'il faudrait veiller en faction sans dormir : voilà toutes les conditions

requises par lui. Je m'inscrivis aussitôt. Mratchkovsky fit un discours, mais je n'y ai pas assisté.

On enrôla 30 hommes, puis quelques autres pour remplacer des malades. Je me rappelle très bien les noms de : Talapof, Letemine, Lougovoi, Safonof, Nikiforof, Stolof (Jean), Drozdof, Emelianof, Viatkine, Belomoine, Kotegof (Alexandre), Alexeief, Podkorytof, Chevelef, Sadtchikof, Touryguine, Semenof, Strekotine (Alexandre), Strekotine (André), Kotof, Rousakof, Medvedef, Tetkine, Starkof (Jean) Starkof (André), Orlof, Tchourkine, Popof, Kesaref, Dobrynine et Zaitzef. Kesaref et Semenof furent libérés.

Parmi les gens que j'ai nommés, les suivants appartenaient au parti des bolcheviks-communistes : Safonof, Viatkine, André Strekotine, Jean Starkof, Dobrynine, Letemine, Kotof, Jean Kotegof, Chevelef, Belomoine et Medvedef.

Nous arrivâmes tous ensemble à Ekaterinebourg pendant la deuxième quinzaine de mai (n. s) nous installant d'abord avec les gardes-rouges au marché et quelques jours plus tard dans la maison Ipatief où se trouvait la Famille impériale ; on nous donna le rez-de-chaussée.

Le directeur en chef de la maison et de notre garde était Alexandre Avdeief, ouvrier de la fabrique Zlokazof. Le chef du détachement était Medvedef. Personne ne l'avait élu ; mais puisqu'il avait inscrit les hommes, il restait le chef. Nous recevions 400 roubles, lui touchait 600. Avdeief restait toute la journée à la maison, se tenant dans la chambre du commandant. Il arrivait à 9 heures du matin et partait chez lui vers 9 heures du soir. Mochkine vivait dans la chambre du commandant ; Medvedef aussi s'y trouvait en permanence ; il y dormait.

Les postes de sentinelles à l'intérieur de la maison étaient : 1° près de la porte cochère ; 2° près de la chapelle ; 3° entre les barrières sous les fenêtres de la mai-

son ; 4° dans la première cour près des portes de la maison ; 5° dans la cour d'arrière ; 6° au jardin ; à l'intérieur de la maison ; 7° au premier, à côté de la chambre du commandant, l'entrée principale ; 8° près des cabinets de toilette et de la salle de bains ; trois postes de mitrailleuses ; 9° au grenier près de la fenêtre-mansarde ; 10° sur la terrasse donnant sur le jardin ; et 11° au rez-de-chaussée dans la chambre de milieu.

Nous montions la garde depuis environ une semaine lorsqu'Avdeief amena encore une quinzaine d'hommes, des ouvriers de la fabrique Zlokazof, nous aider, car les corvées devenaient fatigantes à cause des pluies ; or nous étions des gens peu aguerris. Ils habitaient avec nous au rez-de-chaussée. Nous n'avions pas de femmes pour le ménage ; nous faisions la cuisine.

Vers les derniers jours de juin (n. s.) ou les premiers jours de juillet Avdeief mit aux arrêts Mochkine pour avoir volé quelque chose appartenant à la Famille impériale, une croix en or, me semble-t-il. Mais Avdeief lui-même a été renvoyé presque aussitôt. A sa place est venu Yurovski, que je n'avais pas encore vu. Son aide fut Nikouline, celui dont vous me montrez le portrait. Je ne sais pas qui étaient Yurovski et Nikouline. Ils ont paru en même temps et se trouvaient dorénavant dans la chambre du commandant. Yurovski arrivait vers les 8-9 heures du matin et partait à 5-6 heures du soir. Nikouline vivait dans la chambre du commandant, et Medvedef continuait à y passer les nuits. Une semaine environ après la nomination de Yurovski et Nikouline on a transféré les ouvriers de Syssert et de Zlokazof à la maison Popof (ou Obouhof) en face de la maison Ipatief, et à nos places on installa dans le rez-de-chaussée Ipatief, des Lettons ; il y en avait une dizaine.

Jusqu'à leur venue, nous autres ouvriers montions la garde dans la maison, au premier où habitait la Famille impériale ; ensuite cette partie de la maison

fut réservée exclusivement aux Lettons. On ne laissait plus entrer les ouvriers russes là-bas : tel était l'ordre de Yurovski. Aux mitrailleuses stationnaient les ouvriers de Syssert qui en connaissaient le maniement.

Avant l'arrivée des Lettons je prenais mon tour de garde à l'intérieur de la maison près de la chambre du commandant et des cabinets, environ six fois à chacun de ces postes, à des heures différentes du jour et de la nuit.

Pendant ces factions je voyais la Famille impériale tout entière : le Tsar lui-même, l'Impératrice, l'Héritier et les filles : Olga, Tatiana, Marie et Anastasie. Je pouvais bien les voir lorsqu'ils allaient à la promenade, aux cabinets ou bien passaient d'une chambre à l'autre. Ils se promenaient tous excepté la Tsarine ; je ne l'ai jamais vue dans le jardin. C'est vrai que j'ai vu l'Héritier une fois seulement, lorsque la fille aînée du Tsar le portait dans ses bras. L'Héritier était malade tout le temps.

Voici comment ils passaient leur vie ; je le raconte d'après les paroles de Medvedef qui les voyait plus souvent que moi, bien entendu. Ils se levaient entre 8-9 heures du matin ; ils disaient leurs prières ensemble ; ils s'assemblaient dans une pièce et là ils chantaient les prières. Le dîner était à 3 heures ; tous mangeaient dans une chambre ; les domestiques avec eux. A 9 heures du soir ils soupaient et prenaient le thé, ensuite ils se couchaient. La journée était occupée, d'après les dires de Medvedef, comme suit : le Tsar lisait, la Tsarine aussi lisait ou bien brodait ou tricotait quelque chose avec ses filles. L'Héritier, s'il le pouvait, faisait des chaînes avec du fil métallique pour ses petits navires. Ils se promenaient pendant une heure et demie. Il ne leur était pas permis de faire un travail physique. Je me souviens de « Pachka », Medvedef racontant comment le tsar Nicolas Alexandrovitch lui avait demandé la permission, à lui Yurovski, de

nettoyer le jardin et comment Yurovski ne le lui avait pas permis. Je les ai entendus plus d'une fois. Ils chantaient seulement des chants sacrés. Les dimanches un prêtre et un diacre officiaient chez eux. Leur manger fut d'abord apporté du restaurant des soviets ; deux femmes apportaient les repas ; leur cuisinier les réchauffait. Mais après, on leur permit de cuisiner.

En haut habitaient aussi le docteur, un valet, une servante, le cuisinier et un garçon de quinze ans. Il y avait encore deux serviteurs, que j'ai vus seulement une fois au commencement; Medvedef m'a dit qu'ils avaient été emmenés en prison, sans expliquer pourquoi. J'avais vu un de ces serviteurs porter un sac en caoutchouc contenant l'urine de l'Héritier.

Seule, une personne du dehors fut admise auprès de la Famille impériale ; je ne connais pas son nom. Il était grand, cinquante ans, la barbe pointue, rougeâtre, un pince-nez. Il est venu plusieurs fois [1].

Je voyais souvent le bolchevik Beloborodof, qui venait à la maison sans doute pour vérifier comment vivait la Famille impériale, au moins c'est ce que disait Medvedef. Je l'ai bien dévisagé. Il avait vingt-cinq ans, de taille moyenne, maigre, pâle, imberbe. Avec lui venait un homme de trente-cinq ans assez gros, les cheveux noirs frisonnants. Tous les deux habitaient à l'hôtel Américain. Je le sais par Medvedef.

Voici ce que je peux vous raconter au sujet de la conduite des chefs et des hommes envers le Tsar et sa famille. Avdeief était un simple ouvrier, peu instruit ; il se pochardait des fois; mais de son temps ni lui ni les gardes ne faisaient aucune offense, aucun tort à la Famille impériale. Yurovski et Nikouline ont eu une conduite toute différente. De leur temps la Famille impériale a eu plus de mal. Tous deux buvaient dans la chambre du commandant. Il arrivait des fois qu'après

1. Le Dr Derevenko.

avoir bu dans la chambre du commandant ils se mettaient à chanter. Nikouline pouvait jouer sur le pianino qui s'y trouvait. Alors Nikouline accompagnait tandis que Yurovski écarquillait les yeux, tous deux se mettaient à brailler : « Renonçons au monde ancien, secouons-en la poussière de nos pieds, nous n'avons pas besoin d'une idole d'or, le seuil du Tsar nous est détestable », et ainsi de suite. D'autres fois ils répétaient : « Vous êtes tombés victimes d'un conflit fatal. » Mochkine se permettait aussi de chanter ces refrains, mais toujours en l'absence d'Avdeief, qui ne le savait pas. Mais ceux-ci ne se gênaient pas. Du temps d'Avdeief les femmes ne venaient jamais dans la maison. Mais Nikouline avait une maîtresse qui s'y traînait tout le temps et restait avec lui après le départ de Yurovski.

Aussi du temps de Yurovski les services religieux devenaient plus rares. Et les gardiens commençaient à se mal conduire. « Faika » Safonof se permettait des inconvenances inouïes. Les cabinets de toilette étaient les mêmes pour toute la Famille impériale. Voici qu'à l'entrée des cabinets Faika s'est mis à écrire des mots scabreux. Le factionnaire près de la chambre du commandant pouvait très bien voir Faika, presqu'à côté de lui, faire ces inscriptions ; c'était Alexeief ; il est venu nous raconter ça. Une autre fois Faika est grimpé par la barrière au niveau des fenêtres des chambres impériales, et là s'est mis à jouer des chansons mauvaises. André Strekotine a dessiné des images obscènes dans les chambres en bas ; Belomoine l'aidait en lui montrant comment rendre ses dessins plus dégoûtants. J'ai vu ça moi-même. Et une fois je passais par la rue devant la maison, et j'ai vu la fille cadette du Tsar, Anastasie, penchée par la fenêtre ; or, Podkorytof, de faction, à l'instant fit feu sur elle ; la balle est allée se loger dans l'encadrement.

Yurovski était au courant de toutes ces abominations. Je sais que Medvedef lui a rapporté la conduite de

Podkorytof, mais il répondit : « Qu'ils ne regardent pas ! »

A la maison Popof nous occupions tout l'étage supérieur ; au rez-de-chaussée habitaient des locataires. J'étais dans une chambre avec Stolof ; Medvedef partageait une chambre avec Alexandre Strekotine, Touryguine et Jean Kotegof ; les autres se casaient n'importe où. Les ouvriers de Zlokazof habitaient dans ces mêmes pièces.

J'ai vu toute la Famille impériale à l'exception de la Tsarine quelques jours avant leur assassinat. Ils étaient sortis se promener au jardin. J'ai remarqué que l'Héritier portait une blouse et un ceinturon noir avec une boucle de métal embossée du double aigle, très ressemblante à celle que vous me montrez. Le docteur avait un pince-nez pareil à l'objet que vous avez.

L'assassinat eut lieu dans la nuit du mardi au mercredi, car le lundi nous avions touché la paie, c'était le 15 juillet, style nouveau (on nous payait le 1[er] et le 15 du mois). Ainsi au lendemain de la paie, le mardi 16 juillet, j'étais de faction près de la guérite au coin des perspective et ruelle de l'Ascension. Georges Stolof, mon compagnon de chambre, était de garde dans les chambres du bas. Notre faction terminée, nous partîmes avec Stolof boire un coup chez un milicien nommé Adolphe, blessé à la guerre avec l'Allemagne, dont j'avais fait la connaissance par mon frère Alexandre milicien comme lui. Nous y allâmes parce qu'Adolphe nous avait dit qu'il avait de l'alcool dénaturé. Nous nous en sommes enivrés, et vers le soir nous rentrions car je devais monter la garde à partir de 5 heures. Medvedef, voyant notre état, nous mit aux arrêts, en nous enfermant dans la cabane à bains dans la cour de la maison Popof. Nous y dormîmes jusqu'à 3 heures de la nuit, heure à laquelle Medvedef est venu nous réveiller en disant : « levez-vous et venez ! » Nous demandions : « où ? » Il répondit : « on vous appelle ; allez ! » C'était bien à 3 heures car Stolof avait sa montre et il l'a regardée. Nous nous sommes levés et allés en suivant Medvedef. Il nous conduisit aux chambres inférieures chez Ipatief. Tous les ouvriers gardiens étaient là, sauf les factionnaires. Dans les chambres il flottait un nuage de fumée et ça sentait la poudre. Dans la chambre d'arrière ayant une fenêtre grillée à côté du débarras on voyait des traces de balles aux murs et au plancher. Il y avait beaucoup de marques de balles surtout au mur dont vous me montrez la photographie, mais il y en avait aussi aux autres murs. On ne voyait pas de coups de baïonnettes aux murs. Là où il y avait des traces de balles aux murs et au plancher on voyait du sang autour : il y avait aussi sur les murs des gouttes et des éclaboussures de sang, et sur le plancher des flaques de sang. Il y avait des gouttes et des flaques de sang dans les autres chambres par lesquelles on passe pour aller à la cour (de la maison Ipatief) de la chambre où étaient les marques des balles. Il y avait aussi des traces de sang semblables sur les dalles de la cour et sous la porte cochère. Clairement on avait fusillé beaucoup de gens dans la chambre aux balles peu de temps avant notre arrivée à Stolof et moi. Voyant cela, je commençai à questionner Medvedef et Alexandre Strekotine au sujet de l'événement. Ils me répondirent qu'on venait de fusiller toute la Famille impériale et toutes les personnes qui se trouvaient avec elle sauf le garçon. Medvedef donna l'ordre à Stolof et à moi de nettoyer les chambres. Nous nous sommes tous mis à laver les planchers pour supprimer les traces du sang. Des balais avaient été préparés. Medvedef donna l'ordre à Kronidof de chercher de la sciure de bois. Nous lavions le sang avec de l'eau froide et des sciures au plancher et avec des torchons mouillés aux murs du supplice. Tous les ouvriers y prenaient part sauf les factionnaires. Beaucoup rangeaient la chambre de la fusillade, y compris

deux des Lettons, Medvedef lui-même et les Smorodiakof, père et fils, aussi Stolof et moi. De même nous lavions aussi la cour. Je n'ai pas trouvé de balles.

Lorsque moi et Stolof sommes entrés dans les chambres inférieures il n'y avait personne en dehors des Lettons, de Medvedef et des nôtres de Syssert et Zlokazof; Yurovski n'y était pas. Nikouline, d'après Medvedef, se trouvait en haut, la porte de communication fermée. Je n'ai vu nulle part dans les chambres inférieures des objets en or ou autres valeurs enlevés aux tués.

Je me rappelle qu'André Strekotine était auprès de la mitrailleuse dans les pièces d'en bas. Forcément, il avait tout vu. Lorsque j'allai chercher l'eau je m'arrêtai à côté de lui et le questionnai, comment les avait-on tués? Moi et Stolof questionnâmes aussi Medvedef. Celui-ci racontait les choses de la même façon que Strekotine.

Le mardi matin, lors de ma faction, j'avais vu Yurovski entrer vers 8 heures ; quelque temps après venaient Beloborodof avec le gros frisé. Après la relève de 10 heures — c'est Medvedef qui me l'a dit — tous les trois sont partis se promener en automobile. Nikouline restait à la maison. Les trois sont rentrés le soir.

Alors Medvedef fut averti par Yurovski que la Famille impériale serait fusillée pendant la nuit ; il lui ordonna de prévenir les ouvriers et d'enlever les revolvers aux factionnaires.

Ceci je ne pouvais pas me l'expliquer ; du reste je n'ai pas questionné les hommes ; je ne sais même pas si on leur a pris les revolvers ; mais pourquoi y avait-il besoin de le faire? Je ne le comprends pas. C'étaient les Lettons qui fusillaient la Famille impériale ; or, ils avaient tous des Naghans.

Je ne savais pas alors que Yurovski était un Juif. Peut-être avait-il, comme directeur de l'affaire, mandé des Lettons parce qu'il n'avait pas confiance en nous, les Russes ? Peut-être à cause de cela avait-il voulu désarmer les ouvriers russes?

Pachka Medvedef a exécuté les ordres de Yurovski ; il lui a remis les revolvers, et vers 11 heures du soir il a prévenu le détachement, ainsi me l'a-t-il dit. A minuit Yurovski réveillait la Famille impériale, exigeant qu'elle s'habille et descende dans les chambres d'en bas. D'après Medvedef, Yurovski aurait fait comprendre à la Famille impériale que la nuit serait « dangereuse » ; j'entends par ces mots qu'il serait dangereux de rester dans l'étage d'en haut à cause d'une fusillade possible dans la rue ; et c'est pour cette raison qu'il les faisait descendre en bas. Ils exécutèrent la demande de Yurovski, et descendirent accompagnés par lui, par Nikouline et par le gros frisé. Là étaient le Tsar, la Tsarine, l'Héritier, les 4 filles du Tsar, le médecin, le valet, le cuisinier et la servante. Yurovski avait renvoyé le garçon un jour ou deux auparavant dans notre caserne où je l'ai vu avant le meurtre. Tous ont été conduits dans la chambre où il y avait beaucoup de traces de balles. Tous se sont mis debout un peu en biais accotés aux deux murs. Pachka n'a point parlé de chaises. Yurovski lui-même s'est mis à leur lire un papier. Le Tsar ne l'entendant pas demanda : « quoi? » Alors, d'après les paroles de Pachka, Yurovski répondit au Tsar : « voilà, quoi », et en disant cela il brandissait son revolver, ajoutant : « Vos parents ne veulent pas que vous viviez plus longtemps ! » Je ne comprends pas la signification de ces paroles et je n'ai pas demandé à Medvedef de les expliquer ; je ne suis même pas certain si je rappelle bien les paroles de Yurovski. Peut-être a-t-il dit au Tsar : « Votre lignée doit s'éteindre ». C'était ça plutôt. Je me rappelle très bien qu'en parlant du document que Yurovski lisait, Medvedef l'appelait un « protocol ». Aussitôt après les paroles de Yurovski, lui et Beloborodof, le frisé, Nikou-

les conseils de mon père et de ma mère de ne pas entrer dans cette garde. Je comprends maintenant que c'était une méchante chose que de tuer la Famille impériale, et j'ai mal fait en faisant disparaître le sang des victimes. Je ne suis point un Bolchevik ; je ne l'ai jamais été. J'ai fait tout ça par bêtise, par étourderie de jeunesse. Je vous aiderai volontiers à prendre tous ceux qui les ont tués.

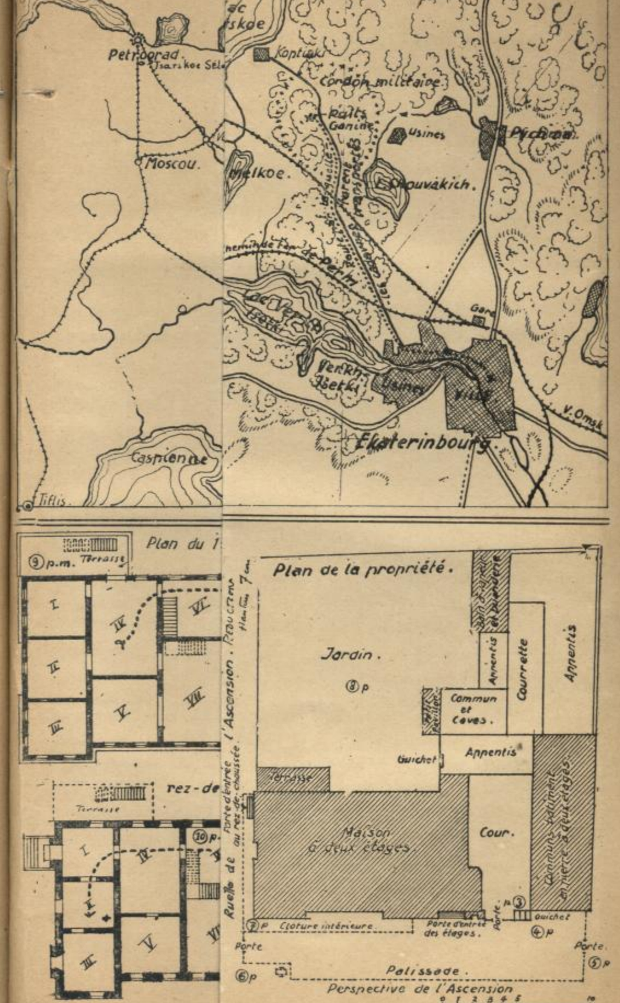
Je ne puis nommer un seul des Lettons. Tous ils parlaient mal le russe et se parlaient entre eux pas en russe. Et il y avait un qui parlait avec Yurovski pas en russe ni comme ils parlaient entre eux mais autrement, on aurait dit en jargon juif, mais je ne sais au juste ; je sais seulement qu'un des Lettons parlait à Yurovski autrement que parlaient les Lettons entre eux.

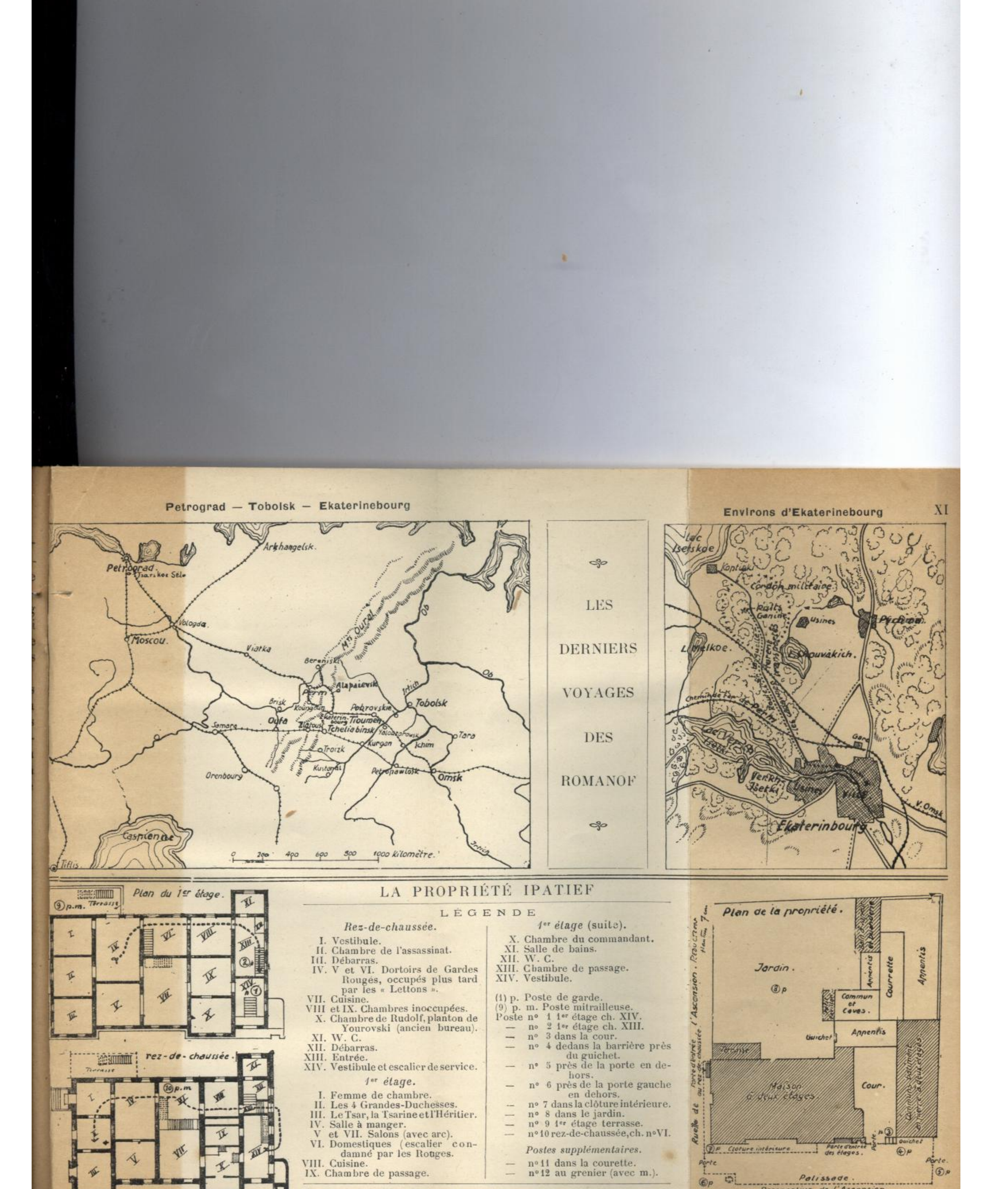
Ce « Letton » était petit de taille, trente ans d'âge, gros, brun, les oreilles grandes, ressemblant à un Juif. Il n'était pas dans les chambres lorsque Stolof et moi les avons nettoyées ; évidemment il était parti avec les cadavres.

Pendant mes factions à l'intérieur de la maison je n'avais pas une seule fois vu l'Impératrice entrer dans la chambre du commandant. Je pense qu'elle ne venait pas non plus du temps de Yurovski, puisqu'il se conduisait mal envers « eux » ; ainsi je ne sais pas comment le rosaire de l'Impératrice a pu se trouver dans cette chambre ; peut-être l'avait-on oublié au moment de l'emballage des effets impériaux.

(*Signé*) : PHILIPPE
fils de POLYEUCTE PROSKOURIAKOF.

Le Juge d'instruction
(*Signé*) : N. SOKOLOF.





LA PROPRIÉTÉ IPATIEF

LÉGENDE

Rez-de-chaussée.

I. Vestibule.
II. Chambre de l'assassinat.
III. Débarras.
IV. V et VI. Dortoirs de Gardes Rouges, occupés plus tard par les « Lettons ».
VII. Cuisine.
VIII et IX. Chambres inoccupées.
X. Chambre de Rudolf, planton de Yourovski (ancien bureau).
XI. W. C.
XII. Débarras.
XIII. Entrée.
XIV. Vestibule et escalier de service.

1er étage.

I. Femme de chambre.
II. Les 4 Grandes-Duchesses.
III. Le Tsar, la Tsarine et l'Héritier.
IV. Salle à manger.
V et VII. Salons (avec arc).
VI. Domestiques (escalier condamné par les Rouges.
VIII. Cuisine.
IX. Chambre de passage.

1er étage (suite).

X. Chambre du commandant.
XI. Salle de bains.
XII. W. C.
XIII. Chambre de passage.
XIV. Vestibule.

(1) p. Poste de garde.
(9) p. m. Poste mitrailleuse.
Poste nº 1 1er étage ch. XIV.
— nº 2 1er étage ch. XIII.
— nº 3 dans la cour.
— nº 4 dedans la barrière près du guichet.
— nº 5 près de la porte en dehors.
— nº 6 près de la porte gauche en dehors.
— nº 7 dans la clôture intérieure.
— nº 8 dans le jardin.
— nº 9 1er étage terrasse.
— nº 10 rez-de-chaussée, ch. nº VI.

Postes supplémentaires.

— nº 11 dans la courette.
— nº 12 au grenier (avec m.).

Les lignes pointillées indiquent le trajet parcouru par la Famille impériale allant au supplice; la + indique la chambre du meurtre.

DEUXIÈME PARTIE

LES DOCUMENTS

A. — De Tsarskoie Selo a Tobolsk

B. — Ekaterinebourg
(*Interrogatoires des Régicides*).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Décalques.


Date Due
Demco-293



The Ohio State University
3 2435 01674 2769
DK258D4
001
LES DERNIERS JOURS DES ROMANOF; LE COMPL
THE OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
D AISLE SECT SHLF SIDE POS ITEM C
8 04 10 30 7 17 007 0